**A**

# Accepter

## Do not accept it

« The word of a snail on the plate of a leaf?  
It is not mine. Do not accept it.

Acetic acid in a sealed tin?  
Do not accept it. It is not genuine.

A ring of gold with the sun in it?  
Lies. Lies and a grief?”

Sylvia Plath, Ariel, the couriers, faber and faber, page 12

# Accouchement

## L’heure de l’accouchement

Dans le village de Tambumum en 1938, au bord du fleuve Sépik, en Nouvelle Guinée, Margaret Mead a choisi un emplacement particulier pour sa maison afin qui lui permette d’observer les scènes quotidiennes du village. Elle entend un homme reprocher à sa femme d’avoir été enceinte trop longtemps, et sa femme lui répondre :

« Pourquoi élever la voix contre moi ? Ce petit naîtra quand il voudra. C’est un être humain et c’est lui qui choisit l’heure de sa naissance. Ce n’est pas comme un porc ou un chien qui vient au monde quand d’autres disent que c’est le moment. »

Margaret Mead, L’un et l’autre sexe, folio essais, page 55

## De qui accouche-t-on ?

Les Notes de chevet, œuvre majeure de la littérature japonaise du XIe siècle, attribuée à Sei Shōnagon dame de compagnie de l'impératrice consort Teishi durant les années 990 et au début du XIe siècle de l'époque de Heian. Le livre est achevé en 1002. (wiki)

Note : mettre des liens vers les wiki existant

« Choses que l’on a grande hâte de voir, ou d’entendre

On apprend qu’une femme vient d’avoir un enfant, on veut savoir bien vite si c’est un garçon ou une fille. Quand la mère est une dame de qualité cela va sans dire, et même s’il s’agit d’une pauvre femme, d’une personne du commun, on a grande hâte d’être renseigné. »

Sei Shônagon, Notes de chevet, traduction et commentaires par André Beaujard, Connaissance de l’Orient, Gallimard / Unesco, 1966, page 201

## Accoucher d’une fille

### ~, est-ce avoir un enfant ?

« -Vous avez des enfants ?

- non.

- Pas même une fille ?

Jane Dieulafoy »

Françoise Lapeyre, Le roman des voyageuses françaises (1800 – 1900), Editions Payot et Rivage, 2007, Petite bibliothèque Payot, page 195 (en exergue du chapitre)

**Jane Dieulafoy est une des voyageuses françaises du XIXème siècle.**

Elle accompagne son époux Marcel Dieulafoy dans ses voyages militaires, habillée en franc-tireur. Entre 1881 et 1882, ils partent en Perse, pour une mission d’archéologie. Jane Dieulafoy écrit. Et continue de s’habiller en homme, pour faciliter ses déplacements. Elle se coupe les cheveux très courts – elle en subira toute sa vie les railleries. Elle parle le persan, tient un journal qui sera par la suite publié. Leurs trouvailles archéologies sont exposées au Louvre. En1886, elle reçoit la Légion d'honneur. Elle a publié plusieurs romans, nouvelles, et récits de voyage et études historiques. À l’approche de la guerre de 14, elle milite pour l’intégration des femmes dans l’armée. Elle s’éteint le 25 mai 1916 au domaine familial de Langlade. (Wiki)

## Accoucher de fils

### Comment être sûr d’avoir un fil ?

« Car les hommes ont à résoudre une question pratique : comment être sûrs d’avoir des fils qui soient leurs fils, alors qu’ils sont privés de ce « privilège exorbitant d’enfanter » ? Il leur faut s’approprier les femmes. Car faire un enfant, cela prend du temps : la grossesse, puis l’allaitement, qui dure parfois 5 ans. Et, même à 5 ans, un enfant a pris des habitudes de dépendance nourricière vis-à-vis de sa mère. Donc cette femme qui fait des fils, il faut la garder, se l’approprier. »

Nicole Bacharan, La plus belle histoire des femmes, entretiens avec Françoise Héritier, Michelle Perrot Sylviane Agacinski, Seuil, 2011, page 29

On ne présente plus Françoise Héritier, anthropologue française, mais quand même un peu, allez. Elle a débuté ses recherches terrain en 1957, dans plusieurs pays d’Afrique, elle est spécialiste de la parentalité et des systèmes d’alliance complexe. Donc bien placée pour dire ce qu’elle a dit ci-dessus. Maitre de recherche au CNRS, directrice d’étude à l’école des hautes études en sciences sociales, deuxième femme reçue au collège de France, elle raconte d’ailleurs au sujet de son intrusion dans des aréopages masculins de truculentes anecdotes. De ses études ressortent des invariants anthropologiques, la différence hiérarchisée entre masculin et féminin avec la notion de « valence différentielle des sexes » qui situe systématiquement le corps féminin comme inférieur au corps masculin malgré son pouvoir reproducteur, source de la domination masculine.

(source : notice biographique du dictionnaire des créatrices des éditions Des femmes Antoinette Fouque)

### She must have a boy

« Love between man and woman was repulsive to Shakespeare. The business of copulation was filth to him before the end. But, Reiza said, she must have children. They had been married five years.

They went to the Tower together ; to the Victoria and Albert Museum ; stood in the crowd to see the King open Parliament. And there were the shops – hat shops, dress shops, shops with leather bags in the window, where she would stand staring. But she must have a boy. »

Virginia Woolf, Mrs Dalloway, Penguin Books, Modern Classics, page 97

### Le malheur de naître fille

« Fortunée en revanche aimait ses fils. Ses douceurs, ses roucoulements « mon fils, mon fils, ouldazizi.. mes fils chéris », ses embrassades, ses angoisses… et ses portions les assiettes, elle les réservait à ses deux garçons : l’aîné et le plus jeune. Ses tentatives de justification tenaient en quelques mots : « C’est l’aîné… » Ou pour l’autre : « C’est le plus jeune… » Ma sœur et moi-même, en sandwich entre les deux, avions eu le malheur de naître filles.

Dans la société tunisienne des années 40, ma mère nous avait tracé nos destins : un mari riche – ou, en tous cas, n’exigeant pas de notre père le paiement d’une dot -, et cela, le plus tôt possible, dès la puberté. Comme des objets rangés jusqu’à ce qu’ils deviennent utiles, ma sœur et moi – ainsi semblait en avoir décidé Fritna – ne devions solliciter aucune attention particulière. Ni marque d’affection, ni souci de formation autre que celle d’apprendre à faire la vaisselle, la lessive, les lits… pour nos futurs époux. En attendant, il nous était ordonné de servir les hommes de la maison. »

Gisèle Halimi, Fritna, Plon, 1999, page 17

## Avant l’accouchement, la gestation

### La triple production

« Ai-je assez insisté depuis sur les méfaits structurels qui, à travers les différents modèles de solution au problème, perpétuent la condition catastrophique des femmes dans l'histoire : le modèle traditionnel du tota mulier in utero, le modèle républicain uni(sex)versaliste, qui court après un féminisme indifferentialiste du tota mulier sine utero ; le premier, l'exploitation voulue, le deuxième, l'exploitation déniée. Le modèle démocratique, lui, recyclage et compromis des deux précédents, prétend harmoniser vie familiale et vie professionnelle ; le taux de fécondité, déporté du corps des femmes dont il dépend vers la famille ou la science démographique, dénie et exploite ce que j’ai appelé de longue date la production du vivant, qui s'ajoute en bien des cas au travail domestique et à l'activité professionnelle en une triple production. »

Antoinette Fouque, Il y a deux sexes, préface à la deuxième édition, page xiv, Gallimard, le Débat, 2004

### Ce que font les femmes

« Ce qui fonde la misogynie, ce qui fait peut-être même que tout fondamentalisme en fait son arme absolue, ce n'est pas ce que sont les femmes mais ce qu'elle font, cette capacité de faire que les hommes n'ont pas dans l'espèce humaine : à partir d'une semence mâle et d'un ovule femelle, d'un géniteur et d'une génitrice, les femmes, par le travail de leur corps propre, chair et esprit, font des enfants, des garçons et des filles, parlant et pensant, dans un processus différencié d'individuation. »

Antoinette Fouque, Il y a deux sexes, Gallimard, le Débat, 2004, page 97

## Le double labeur de la vie

« Le double labeur de la vie, l'effort de l'entretenir et le travail de l'enfanter. »

Hannah Arendt, La condition de l'homme moderne, C-L, agora, p170

Note à moi-même

Rapprocher ceci d’A Fouque et la « production du vivant »

### Production du vivant

« En économie politique, il n’y a ni prise en compte ni théorisation de la production de vivant. »

Antoinette Fouque, Il y a deux sexes, préface à la deuxième édition, note de bas de page « Nancy Folbre, De la différence des sexes en économie politique », Paris, Des femmes, 1997), page xvi, Gallimard, le Débat, 2004

« Le problème des sociétés occidentales, soumises aux lois du marché, c’est de dire quelle valeur elles reconnaissent à cette production très particulière : les enfants. »

Yvonne Kniebiehler, Histoire de la maternité en occident, Que sais-je? PUF, page122

## ~, la boucherie

« C'est vrai que c'est assez pénible de ne pas se reconnaitre ni dans l'un ni dans l'autre des genres, même la fait que j'ai accouché, ça ne m'a pas aidé à me sentir fille, ou parce que j'ai accouché récemment... Je vous parlerais bien de mon accouchement mais bon pffff on est à table, on va pas... Bon c'est juste que j'ai pas le droit en fait de vous raconter. Vous saviez pas ça? Non, on n'a pas le droit de vous en parler... Nous, les jeunes mamans, les accouchées. Non, non, on est tenues au secret maternel, vous saviez pas. Ils nous font signer une clause de confidentialité en sortant de la maternité, on n'a pas le droit d'en parler. C'est pour pas qu'on effraie les générations futures. Si, ils ont fait des statistiques et ils ont calculé que si on racontait la boucher(rie)....le bonheur que c'est... Eh ben l'humanité pourrait s'éteindre en 50 ans à peine. C'est vrai, je vous jure... Et oui on est chargées de vous véhiculer une image positive, du moins de rester évasive...c'est ce qu'on nous conseille. Tiens c'est pour ça, vous savez, quand on est enceinte pour la première fois, vous êtes super inquiète, pleine de doute, vous demandez à vos aînées, à vos sœurs, à vos mères :"alors, comment c'est, est-ce que ça fait mal ? Dis-moi". Elles font tout le temps "ah, on oublie, tu verras, m'en rappelle plus... " Mais au fond de leurs yeux, tu peux voir la boucherie… »

Florence Foresti, spectacle Mother Fucker, 2009, après la naissance de sa fille en 2007. You tube.lien

## Accoucher, un sort pire que la mort

« ... Mais en ce qui concerne la maternité, nous continuons comme par le passé à vénérer les mères d'innombrables enfants, qu'ils soient tous en vie ou morts quelques-uns en bas âge, et l'on voit la femme moderne échapper d'un cheveu à un sort pire que la mort : celui d'avoir à mettre au monde une douzaine de rejetons. »

Margaret Mead, L’un et l’autre sexe, folio essais, page 261

« Dans toutes les sociétés, hommes et femmes apprennent la signification de leurs différences anatomiques et de leurs organes génitaux. Au cours de cet apprentissage, la civilisation, en définissant le comportement requis de l'un et l'autre sexe, imposera à chacun une charge plus ou moins lourde.  
L'exemple le plus éclatant, peut-être, est fourni par la façon dont est considérée la grossesse. Certaines sociétés la redoutent comme un danger. Les Aztèques croyaient les cieux teintés du sang des hommes tués au combat et de celui des femmes mortes en couches. »

Margaret Mead, L’un et l’autre sexe, folio essais, page 274

## Accouchement et guerre

« L’accouchement, moment capital de la vie des femmes est vécu collectivement et il intéresse plusieurs générations. Les souffrances et les périls qu’il impose aux femmes étaient représentés comme équivalents à ceux que les hommes affrontent à la guerre. Les mères grecques, n’étaient pas citoyennes mais elles transmettaient la citoyenneté. »

Yvonne Kniebiehler, Histoire de la maternité en occident, Que sais-je ? PUF, page 12

« La grossesse et l’accouchement assurant la survie de l’espèce et le renouvellement des générations, la femme ne peut s’y soustraire, elle n’a pas le choix, pas plus que l’homme n’a le choix d’échapper à la guerre. »

Yvonne Kniebiehler, Histoire de la maternité en occident, Que sais-je ? PUF, page 15

« Autour des années 1950, l’invention de l’”accouchement sans douleur” rendit aux femmes en travail une part de responsabilité et de dignité. Deux méthodes ont été en concurrence dès la fin des années 1940 … Les résistances n’ont pas manqué, jusqu’à ce que l’approbation du pape ait levé les derniers obstacles, en 1956."

Yvonne Kniebiehler, Histoire de la maternité en occident, Que sais-je ? PUF, page 104

Note bio

Wiki

Historienne, spécialiste de l’histoire des femmes Yvonne Knibiehler, est née en 1922 à Montpellier. Sa la grand-mère, née en 1862 eut sept enfants.

Elle fait un développement autour des l’enfantement, sa symbolique ancienne, sa prise en charge, par les femmes, puis le corps médical.

Yvonne Kniebiehler obtient en 1945 l’agrégation d’Histoire et de Géographie. Essayiste, féministe, mère de trois enfants, elle s’est écartée du courant dominant du féminisme des années 70 en défendant la maternité comme étant "une pièce maîtresse de l’identité féminine".

Elle vie l’épreuve de la "double journée", travaillant en tant qu’enseignante (avec le soutien de son mari ingénieur), mais s’occupant également des enfants.

En 1964, elle devient professeur d’Université et en 1970 elle crée Le Centre d’Etudes Féminines de l’Université de Provence, ainsi qu'un cours d’histoire des femmes. Elle publie en 1980, L’Histoire des mères du Moyen-âge à nos jours, suivi en 1987 de l’essai Les pères aussi ont une histoire. Elle explique qu’elle est « devenue féministe pour apprendre à repenser la maternité (…) les féministes allaient à l’extrême pour montrer que la maternité compromettait l’épanouissement du sujet femme ». Ce à quoi elle s’oppose en prônant un féminisme humaniste : « Il faudrait épanouir les femmes sans abattre le masculin ».

Elle publie ses mémoires en 2007 sous le titre teinté d’ironie, Qui gardera les enfants ? Mémoires d’une féministe iconoclaste.

Note à moi-même

Pour aller plus loin : à propos du mot accouchement ; page 102 de 7 femmes, la pieces radiophoniques 3 femmes de sylvia plath...

## Accoucher du fruit de l'amour

« Elle me fit raconter les petites histoires drôles qui s'étaient passées ; elle voulait sourire en m'écoutant, mais sa bouche ne se relevait que d'un seul côté. Elle me demanda aussi si je l'avais entendue crier.

Oh ! Oui, je l'avais entendue ; c'était pendant sa maladie. Elle avait poussé des cris si épouvantables, au milieu de la nuit, que tout le dortoir en avait été réveillé. Madeleine allait et venait. On l'entendait remuer de l'eau ; et comme je lui demandais ce qu'avait sœur Marie-Aimée, elle avait répondu tout en courant :

Des douleurs.

... Les cris étaient devenus de plus en plus forts. Il y en avait un si terrible qu'il semblait lui sortir des entrailles. Ensuite on avait entendu quelques plaintes. Puis, plus rien. Au bout d'un moment, Madeleine était venue parler à Marie Renaud. Aussitôt Marie Renaud avait mis sa robe, et je l'avais étendue descendre.

Un instant après elle était revenue avec Monsieur le Curé. Il était entré précipitamment dans la chambre de sœur Marie-Aimée et Madeleine avait vite refermé la porte derrière lui.

Il n'était pas resté longtemps ; mais il s'en était retourné bien moins vite qu'il n’était venu. Il marchait en baissant la tête, et sa main droite ramenait un pan de son manteau sur son bras gauche, comme s'il voulait préserver une chose précieuse. »

Marie-Claire, Marguerite Audoux, les cahiers rouges, Grasset, 2008, page 72

## Accoucher de filles, l’absurde drame

« Innombrables sont les femmes qui, à la naissance d’une fille, ont supporté et supportent encore le silence ou la commisération manifeste des proches, des parents et amis, le ressentiment et l’hostilité du mari ou des beaux-parents, l’humiliation de s’entendre renvoyer l’impuissance à engendrer des enfants mâles. Innombrables aussi sont celles qui ont vécu avec souffrance, culpabilité, mépris envers elles-mêmes, envie pour les autres plus « chanceuses » ou plus « courageuses » l’absurde drame de ne réussir à mettre au monde que des filles ; d’autres, pour le même motif, ont même été répudiées par leur mari. »

Elena Gianini belotti, Du côté des petites filles, éditions des femmes, 1973, page 16

# Action

## Parole et action

Dans la pensée grecque, vie privée et vie politique s’opposent. C’était avant la Polis.

« De toutes les activités nécessaires existant dans les sociétés humaines, deux seulement passaient pour politiques et pour constituer ce qu’Aristote nommait bios politikos : à savoir l’action (praxis) et la parole (lexis) d’où provient le domaine des affaires humaines (ta tôn anthrôpôn pragmata selon l’expression de Platon), lequel exclut rigoureusement tout ce qui ne serait que nécessaire ou utile. » « on considérait le langage et l’action comme choses égales et simultanées, de même rang et de même nature ; (…)»

Hannah Arendt, Condition de l’homme moderne, Calmann-Lévy Agora, pages 62-63

Ensuite avec la polis, l’action et la parole se séparèrent, avec un accent sur la parole qui sert à convaincre, à persuader, à répliquer. Dans la polis, toute chose se résolvait ou se décidait par la parole et non par la violence. On y opposa ce qui se passait dans le foyer.

## Pensée et produits de la pensé, via l’action d’ouvrer

« … » à compléter

Hannah Arendt, Condition de l’homme moderne, Calmann-Lévy Agora, pages 134

## Confectionner des desserts ou tricoter des bas

« Il est vain de dire que les êtres humains devraient se satisfaire de la tranquillité ; il leur faut de l’action et s’ils ne peuvent la trouver, ils la créeront. Les êtres condamnés à un destin plus calme que le mien se comptent par millions et ils sont des millions à se révolter en silence contre leur sort. Personne de sait combien des rébellions autres que les rébellions politiques fermentent dans ces masses de vie qui peuplent la terre. On suppose que généralement, les femmes sont très calmes, mais les femmes ont des sentiments tout comme les hommes ; elles éprouvent le besoin d’exercer leurs facultés, le besoin de disposer d’un champ d’action où appliquer leurs efforts tout autant que leurs frères ; elles souffrent des contraintes trop rigides, d’une stagnation trop absolue, exactement comme souffriraient les hommes, et c’est étroitesse d’esprit chez leurs semblables jouissants de plus de privilèges de dire qu’elles devraient se limiter à confectionner des desserts ou à tricoter des bas, à jouer du piano et à broder des réticules. Il est insensé de les condamner ou de les moquer si elles cherchent à en faire plus ou à en savoir plus que ce que la coutume a décrété nécessaire à leur sexe. »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 196

## Tricoter, une action engagée

« Et puis très vite, des Juifs allemands se sont réfugiés à Nice. La communauté juive s’est aussitôt organisée pour les accueillir. Maman avait, depuis la fin des années 1920, pris l’habitude de s’occuper de bébés dont les parents étaient en difficulté et de leur tricoter de la layette, dans les rares moments libres que lui laissaient son mari et ses quatre enfants. »

Simone Veil, Une vie, Le livre de poche, page 25

# Aimer

## ~ou plaire ?

« L'homme qui a un peu usé ses émotions est plus pressé de plaire que d'aimer. »

George Sand, Indiana, Gallimard, folio classique, page 83

# Amant

## Avoir ou ne pas avoir un ~

« Elle fut étonnée de n’avoir point encore pensé combien il était peu vraisemblable qu’un homme comme Monsieur de Nemours, qui avait toujours fait paraitre tant de légèreté parmi les femmes, fût capable d’un attachement sincère et durable.   
Elle trouva qu’il était presque impossible qu’elle put être contente de sa passion.   
Mais je le pourrais être, disait-elle, qu’en veux-je faire ? Veux-je la souffrir ? Veux-je y répondre ? Veux-je m’engager dans une galanterie ? Veux-je manquer à Monsieur de Clèves ? Veux-je me manquer à moi-même ? Et veux-je enfin m’exposer aux cruels repentirs et aux mortelles douleurs que donne l’amour ?   
Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m’entraine malgré moi. Toutes mes résolutions sont inutiles ; je pensais hier tout ce que je pense aujourd’hui et je fais aujourd’hui tout le contraire de ce que je résolus hier.   
Il faut m’arracher à la présence de monsieur de Nemours. »

Madame de Lafayette, La princesse de Clèves, folio classique, pages 161 – 162

## Distinguer l’~ dans la masse

« Aujourd'hui, je suis capable de comptabiliser quarante-neuf hommes dont je peux dire que leur sexe a pénétré le mien et auxquels je peux attribuer un nom ou du moins, dans quelques cas, une identité. Mais je ne peux chiffrer ceux qui se confondent dans l'anonymat. Dans les circonstances que j'évoque ici, et même s'il y avait dans les partouzes, des gens que je connaissais ou reconnaissais, l'enchainement et la confusion des étreintes et des coïts était tels que si je distinguais des corps, ou plutôt leurs attributs, je ne distinguais pas toujours les personnes. »

Catherine Millet, La vie sexuelle de Catherine M., éditions du Seuil, 2001, page19

« Dans un débat public une personne m'a demandé à qui j'avais voulu adresser mon livre. Heureusement que l'on écrit sans se représenter les destinataires, ou même qu'on les élimine au fur et à mesure si brusquement ils surgissent comme le gendarme devant Guignol. Mais enfin, le travail mené à bien, j'ai spontanément répondu : "aux femmes". »

Catherine Millet, La vie sexuelle de Catherine M., éditions du Seuil, 2001, Préface « Pourquoi et comment » page IV

## Le juste nombre d’amants

### Sept

« Une conversation avec ma mère provoqua un autre petit traumatisme. Je ne sais plus comment nous avions abordé le sujet, je la revois seulement mettant le couvert dans la cuisine tout en me confiant que, dans sa vie, elle avait eu sept amants.   
« Sept, dit-elle en me regardant, ce n'est pas tant que ça" mais il y avait dans ses yeux une timidité interrogative. Je me suis renfrognée. C'était la première fois que j'entendais exprimer de vive voix le fait qu'une femme pouvait avoir connu plusieurs hommes. Elle s'est un peu défendue. Bien longtemps après, quand j'ai repensé à ce rare tête à tête, j'ai regretté mon attitude. Sept, qu'était-ce, en regard d'un compte jamais soldé ? »

Catherine Millet, La vie sexuelle de Catherine M., éditions du Seuil, 2001, page 40

### dix-neuf

« Après leur rupture, Djuna Barnes n'eut pas moins de dix-neuf amants successifs tous assortis à ses chemises de nuit, la liberté d'une femme se mesurant alors au nombre d'amants expédiés. Le vingtième en puissance lui ayant demandé à brûle-pourpoint si elle était libre, elle lui répondit, railleuse, qu'elle était chère, et le planta là. »

Lydie Salvayre, 7 femmes, Perrin, 2003, page 59

## Découvrir l’amant et sortir de l’enfance

« La peau est d’une somptueuse douceur. Le corps. Le corps est maigre, sans force., sans muscle, il pourrait avoir été malade, être en convalescence, il est imberbe, sans virilité autre que celle du sexe, il est très faible, il parait être à la merci d’une insulte, souffrant. Elle ne le regarde pas au visage. Elle ne le regarde pas, elle le touche. Elle touche la Douceur du sexe, de la peau, elle caresse la couleur dorée, l’inconnue nouveauté. Il gémit, il pleure. Il est dans un amour abominable.

Et pleurant il le fait. D’abord il y a la douleur. Et puis après, cette douleur est prise à son tour, elle est changée, lentement arrachée, emportée vers la jouissance, embrassée à elle. La mer, sans forme, simplement incomparable. »

Marguerite Duras, L’amant, les éditions de minuit, page 48

## Retrouver l’amant et revenir à sa jeunesse

« En fait, son désarroi était des plus compréhensibles. Car cet homme, elle l’avait reconnu.

L’espace d’un instant, tout le présent s’était effacé, toutes ses pensées du moment s’étaient arrêtées, et dans l’éclat fulgurant d’une évidence inattendue, elle s’était retrouvée devant un homme qui l’avait occupée exclusivement douze ans plus tôt, et qu’après une rupture cruelle, elle n’avait jamais revu. Elle s’était mariée. Il avait disparu. Le silence avait répandu son terreau, et fait fructifier d’autres désirs, d’autres habitudes. Le silence avait enseveli le passé. Et elle avait oublié cet amour. »

Jacqueline de Romilly, Rencontre, livre de poche, page 11

## L’amant, noyé dans la masse des choses

« Je regarde les femmes dans les rues de Saigon, dans les postes de brousse. IL en a de très belles, de très blanches, elles prennent un soin extrême de leur beauté ici, surtout dans les postes de brousse. Elles ne font rien, elles se gardent seulement, elles se gardent pour l’Europe, les amants, les vacances en Italie, les longs congés de six mois tous les trois ans lorsqu’elles pourront enfin parle de ce qui se passe ici, de cette existence coloniale si particulière, du service de ces gens, de ces boys, si parfait, de la végétation, des bals, de ces villas blanches grandes à s’y perdre, où sont logés les fonctionnaires dans les postes éloignés. »

Marguerite Duras, L’amant, les éditions de minuit, page 26

## Pouvoir sur l’amant

« Dès le premier instant, elle sait quelque chose comme ça, à savoir qu’il est à sa merci. Donc que d’autres que lui pourraient être aussi à sa merci si l’occasion se présentait. »

Marguerite Duras, L’amant, les éditions de minuit, page 44

## Avoir des égards pour l’amant

« Quelqu’un vous a envoyé une poésie ; il faut que l’on compose bien vite un « poème en réplique », et l’on reste cependant un moment sans pouvoir rien écrire. C’est bien impatientant !

Pour répondre à un amant, on n’a pas besoin de tant se hâter.

Il est néanmoins des cas où l’on doit, naturellement, le faire. D’ailleurs, à plus forte raison, quand il s’agit d’une correspondance ordinaire, soit avec un homme, soit avec une femme, on risque de commettre de désagréables bévues si l’on pense qu’il importe seulement de répondre vite. »

Sei Shônagon, Notes de chevet, Connaissance de l’Orient, Gallimard / Unesco, 1966, page 203

## Peut-on faire confiance à l’amant ?

« Ce n'était pas la première fois que Raymon voyait une femme prendre l'amour au sérieux, quoique ces exemples soient rares, heureusement pour la société ; mais il savait que les promesses d'amour n'engagent pas l'honneur, heureusement encore pour la société. »

George Sand, Indiana, folio classique, page 148

## Tuer l’amant

Anthropologiquement parlant, que répondre à la question : « le mari a-t-il le droit de tuer l’amant ? »

« Oui, l’un des deux doit mourir. Le mari protège son territoire, ce qu’on appelle son « honneur », et il le protège lui-même. S’il tue l’amant, il n’y a plus de compétition. On dit même qu’ « il a lavé l’opprobre dans le sang ». Expression étonnante, car le sang tache, au lieu de laver ! Mais il ne faut pas oublier que, dans les croyances anciennes, le sperme, c’est du sang. En « lavant dans le sang », un homme supprime le danger inhérent à la rencontre de son sperme avec le sperme d’un autre. Il oblige le sperme du rival à s’écouler, définitivement, hors du corps de celui-ci et hors du corps de la femme. »

Nicole Bacharan, La plus belle histoire des femmes, entretiens avec Françoise Héritier, Michelle Perrot et Sylviane Agacinski, Seuil, 2011, pages 234 – 235

## Désirer l’amant

« Dans la chambre, silence, frémissement du rideau, transparence de l’air (mon regard aux aguets ?), son sourire, vibration des corps, son air grave. Nous ignorons ce qui va se passer. Les gestes sus par cœur sont cependant imprévisibles. Je connais encore trop imparfaitement la tonalité de ce corps, le timbre de ses caresses, le rythme de son souffle, le chant de son désir en actes. Je ne connais pas grand-chose.

Dans le désir, je sais déjà tout et je ne dis rien : rencontre d’un Autre. Autrui est à la fois comme moi et très différent de moi. Si je maitrise les pas du tango, chaque nouveau danseur est pourtant une surprise, demande un ajustement. Dans l’amour, pire encore, j’ai m’impression de devoir tout réinventer.

Je n’avais pas prévu sa langue surprenant ce creux, ce renflement, sa main parcourant mon corps, ses saveurs. Je n’avais pas prévu cette cadence lente dans les gestes, cette langueur dans l’enfouissement. Pas prévu l’alternance des caresses et de la pénétration, l’enivrement des mots au creux de l’oreille. Je ne savais pas son odeur, sa sueur. Mes doigts, ma bouche s’emparent et s’égarent. La lumière est pâle dans l’encadrement de la fenêtre. De temps en temps, j’entends un merle.

Je suis hors de moi sans me perdre de vue. Exquise posture.  
Je jouis.

Jouir, verbe intransitif. Et donc ce n’est pas le plus délicieux. Plus délicieux le transitif. Je désire lui. Je le désire. Je ne désire pas dans le vague, ne suis pas juste en état de désir : je désire cet autre là et par ce désir le rencontre. Ma jouissance m’isole, mon désir me relie. Ce n’est pas tout à fait vrai : ma jouissance comporte aussi une part de don quand, la lui devant, je lui en offre le témoignage en retour. Tu me fais ça. Tu es cet événement dans mon être. Entends-le.  
Evénement : sentir un corps dans son propre corps. Personne ne pourra sans doute jamais raconter cela – seulement l’approcher par métaphores successives -, sentir un homme pénétrer dans sa chair, son ventre, être le lieu d’une pénétration, ne plus être touchée à la surface de soi mais envahie, atteinte au cœur, au plus profond, on ne sait où, dans l’intime.  
Etre prise.  
Je dis – c’est bête mais – je dis : cette merveille, que les hommes existent. »

Belinda Cannone, La tentation de Pénélope, Stock, l’autre pensée, 2010, pages 12-13

## Mon amant est un moine

Aliénor d'Aquitaine, à propos de Louis VII.

« J'ai parfois l'impression d'avoir épousé un moine. »

Régine Pernoud, Aliénor d'Aquitaine, livre de poche, page 43

## Oublier l’amant qui cesse de nous aimer

« Le grand secret pour que l’amour ne nous rende pas malheureux, c’est de tâcher de n’avoir jamais tort avec votre amant, de ne lui jamais montrer d’empressement quand il se refroidit, et d’être toujours d’un degré plus froide que lui ; cela ne le ramènera pas, mais rien ne le ramènerait : il n’y a rien à faire qu’à oublier quelqu’un qui cesse de nous aimer. »

« Rien ne dégrade tant que les démarches qu’on fait pour regagner un cœur froid ou inconstant : cela nous avilit aux yeux de celui que nous cherchons à conserver, et à ceux des hommes qui ^pourraient penser à nous ; mais ce qui est bien pis, cela nous rend malheureux et nous tourmente inutilement. »

Emilie du Châtelet, Discours sur le bonheur, Rivages poche, page 68

# Ambition

« Je dis ambition, non pas celle des honneurs et de l'argent, dont il n'avait que faire, mais celle de la réputation et de la popularité aristocratique. »

George Sand, Indiana, Gallimard, folio classique, page 131

# Ame

## Langage de l’~

« Mais l'infortuné n'avait pas le don des larmes, il n'avait rien de ce qui traduit éloquemment le langage de l'âme. »

George Sand, Indiana, Gallimard, folio classique, page 184

## Malheur et ~

« Elle se défit avec peine de l'habitude de souffrir, car l'âme se fait au malheur. »

George Sand, Indiana, Gallimard, folio classique, page 341

# Ami-e -s

## Les ~ de Bertie Albrecht

### Des féministes et intellectuels de gauche

Elle a des fréquentations qui indisposent son mari, un banquier de la City très conventionnel.

« Des féministes, des adeptes du birth control, militantes farouches de la planification des naissances et des intellectuels de gauche. Berty se rapproche en particulier de Sylvia Pankhurst, activiste de la propagande féministe, socialiste-ouvrière, gauchiste, emprisonnée sept mois pour sédition entre octobre 1920 et mai 1921. »

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, Tempus, 2005, page 64

Le groupe de Bloomsbury…

« Il y a aussi son ami Magnus Hirschfeld, sexologue. Il se bat pour l’abolition des mesures répressives contre les homosexuels dans la république de Weimar. « [Il] lance une pétition en 1903. Parmi les six mille signataires, Albert Einstein, Stefan Zweig, Thomas Mann, Sigmund Freud et Herman Hesse.   
Voilà ses nouveaux amis ! »

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, collection Tempus, 2005, page 67

## Poètes amis

« Pasternak perçoit comme nul autre la poésie de Tsvetaena, son extraordinaire modernité, ses foudres, ses rythmes brisés qui sont toujours une protestation contre les cadences obligées du social, une écriture, dit-il, faite de la combinaison rare et surprenante d'un lyrisme démesuré et d'un réalisme furtif, une poésie sans aucun attrape-touriste. Chacun s'abreuve à l'œuvre de l'autre.  
Chacun inspire à l'autre ses plus beaux vers.  
Chacun dédie à l'autre ses poèmes par une phrase faite pour demeurer inoubliable. A mon frère dans la cinquième saison de l'année, dans le sixième sens et la quatrième dimension, écrit Tsvetaeva sur la première page d'après la Russie. »

Lydie Salvayre, 7 femmes, Perrin, 2003, page 156

# Amour

## ~ d’une femme pour un homme, au premier regard

« Elle se tourna et vit un homme qu’elle crut d’abord ne pouvoir être que Monsieur de Nemours, qui passait par-dessus quelques sièges pour arriver où l’on dansait. Ce prince était fait d’une sorte qu’il était difficile de n’être pas surpris de le voir quand on ne l’avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu’il avait pris de se parer augmentait encore l’air brillant qui était dans sa personne »… «quand il commencèrent à danser, il s’éleva dans la salle un murmure de louanges… Madame de Clèves revint chez elle, l’esprit si rempli de tout ce qui s’était passé au bal que, quoiqu’il fut fort tard, elle alla dans la chambre de sa mère pour lui en rendre compte ; et elle lui loua Monsieur de Nemours avec un air qui donna à Madame de Chartres la même pensée qu’avait eu le chevalier de Guise » (c’est-à-dire qu’elle était amoureuse de Monsieur de Nemours) et elle avait raison …  « Les jours suivants, elle le vit.. jouer à la paume avec le Roi, elle le vit courir la bague, elle l’entendit parler ; mais elle le vit toujours surpasser de si loin tous les autres et se rendre tellement maitre de la conversation dans tous les lieux où il était, par l’air de sa personne et par l’agrément de son esprit, qu’il fit en peu de temps, une grande impression dans son cœur ».

Madame de Lafayette, La princesse de Clèves, folio classique, extraits des pages 67, 68 et 69

## ~d’un homme pour une femme au premier regard (foudre, coup de ~)

« Comme elle y était, le Prince de Clèves y arriva. Il fut tellement surpris de sa beauté qu’il ne put cacher sa surprise ; et mademoiselle de Chartres ne put s’empêcher de rougir en voyant l’étonnement qu’elle lui avait donné. Elle se remit néanmoins, sans témoigner d’autre attention aux actions de ce prince que celle que la civilité lui devait donner pour un homme tel qu’il paraissait. Monsieur de Clèves la regardait avec admiration, et il ne pouvait comprendre qui était cette belle personne qu’il ne connaissait point. Il voyait bien par son air et par tout ce qui était à sa suite, qu’elle devait être d’une grande qualité. Sa jeunesse lui faisait croire que c’était une fille, mais ne lui voyant point de mère, et l’Italien qui ne la connaissait point l’appelant Madame, il ne savait que penser, et il la regardait toujours avec étonnement. Il s’aperçut que ses regards l’embarrassaient, contre l’ordinaire des jeunes personnes qui voient toujours avec plaisir l’effet de leur beauté ; il lui parut même qu’il était cause qu’elle avait de l’impatience de de s’en aller, et en effet, elle sortit assez promptement. Monsieur de Clèves se consola de la perdre de vue dans l’espérance de savoir qui elle était ; mais il fut bien surpris quand il sut qu’on ne la connaissait point. Il demeura si touché de sa beauté et de l’air modeste qu’il avait remarqué dans ses actions qu’in peut dire qu’il conçut pour elle dès ce moment une passion et une estime extraordinaires. Il alla le soir chez Madame sœur du roi. »

Madame de Lafayette, La princesse de Clèves, folio classique, pages 48-49

## ~ d’une bonne sœur pour un curé

« Depuis quelques temps, sœur Marie-Aimée devenait triste; elle ne jouait plus avec nous; souvent elle oubliait l'heure de notre diner. Madeleine m'envoyait la chercher à la chapelle, où je la trouvais à genoux, le visage caché dans ses mains." "L'après-midi, je fus bien étonnée de voir que ce n'était pas notre vieux curé qui disait les vêpres. Celui-ci était grand et fort. Il chantait d'une voix forte et saccadée. Toute la soirée, on parla de lui. Madeleine disait que c'était un bel homme, et sœur Marie-Aimée trouva qu'il avait la voix jeune mais qu'il prononçait les mots comme un vieillard.

Elle dit aussi qu'il avait la démarche jeune et distinguée. »

"Le soir il se promenait dans les allées plantées de tilleuls. Il passait très près du carré de pelouse où nous jouions, et il saluait en se courbant très bas sueur Marie-Aimée.Tous les jeudis après-midi, il venait nous rendre visite : il s'asseyait en s'appuyant au dossier de sa chaise, et, après avoir croisé ses jambes l'une sur l'autre, il nous racontait des histoires. Il était très gai et sœur Marie-Aimée disait qu'il riait de bon cœur. Il arrivait parfois que sœur Marie-Aimée était souffrante ; alors, il montait lui faire visite dans sa chambre. On voyait passer Madeleine avec une théière et deux tasses ; elle était rouge et empressée. »

Marguerite Audoux, Marie-Claire, les cahiers rouges, Grasset, 2008, extraits des pages 49 - 52 - 53

## ~ de la mère

« Difficile d’exprimer le malheur qui était le mien. Honte, impuissance, solitude. Et la crainte au réveil des jérémiades répressives de ma mère. Des draps à laver, le matelas à mettre au soleil (ma mère utilisait une vieille toile cirée racornie à l’efficacité douteuse), qu’est-ce qu’elle avait fait à Dieu pour avoir une « handicapée », une « infirme » comme moi…est-ce que j’avais pris toutes mes précautions au moins ? N’avais-je pas bu au dîner alors qu’elle me l’avait interdit ? Et pisser avant d’aller au lit, y avais-je pensé ?

Fortunée m’accablait, alors que je n’arrivais pas à reprendre pied dans mon univers, l’école où j’étais la première, les jeux et les copines, les rêves de quand je serai grande. Ma mère me rejetait, me culpabilisait, redoublait mon désespoir. J’avais tenté plusieurs fois de lui crier le besoin que j’avais de son amour, de sa compréhension, de ses bras dans lesquels je me jetais en sanglotant : « Maman pardonne-moi, je ne sais pas comment ça arrive, ça, la nuit. » Mais fortunée me repoussait : les gens ont raison (toute la famille et les proches connaissaient « le malheur de Fortunée »). Si ton père était plus sévère avec toi les matins où tu es mouillée, peut-être ferais-tu plus attention. »

Gisèle Halimi, Fritna, Plon 1999, page 96

« C’est alors que la vieille bédouine qui aidait aux grandes lessives et au lavage de la laine des matelas vint à la rescousse. ( … ) Un matin, notre bédouine me sort du lit sans ménagement, et s’empare de mon drap trempé. Sur le pas de la porte, elle ameute le voisinage. « Elle pisse au lit, elle a onze ans, ahchouma quelle honte ! » A peine réveillée, au comble de l’humiliation, je reste immobile, sans un mot, pétrifiée. Je me bouche les oreilles pour ne pas l’entendre. Un silence. J’entends la sorcière revenir vers moi. Elle s’est armée de tisons ardents qu’elle tient solidement au bout d’une pince à feu.

Pendant que la lessiveuse émet tranquillement ses borborygmes, la vieille femme, forte du blanc-seing que lui avait donné ma mère, fait son numéro dans la démesure. « Regarde ce drap, et ça, tu vois ça ? » « ça », c’est la braise qu’elle fait tournoyer autour de moi. Elle jette le drap, et d’un geste brutal, relève ma chemise de nuit. « Tu sais ce que je vais faire ?» Elle me maintient du bras laissé libre ; ma mère vient d’entrer en scène, lui fait un clin d’œil puis se saisit de mon autre bras, m’écartèle. « Je vais te brûler entre les jambes là, par où tu pisses, si tu pisses encore. » Je hurle. « Comme ça tu ne pourras plus pisser du tout. »

Je me débats, en proie à une véritable crise nerveuse. Je crie, je sanglote que je ne recommencerai plus, que je ne pisserai plus, que je ne dormirai plus. Il me semble me souvenir que la scène a pris brusquement fin, comme un film qui se casse. Ma mère m’entraine enfin, me parle avec une douceur inaccoutumée : «  Tu vois ce qui peut t’arriver si tu continues à pisser au lit. Voyons, tu es grande maintenant ! » Je m’effondre en hoquetant : « c’est pas de ma faute maman, ça vient comme ça, la nuit. » Et je me réfugie dans ses bras, goulument. ( … ) Une fois n’est pas coutume. »

Fritna, Gisèle Halimi, Plon 1999, pages 99-100

## Gestes d'amour maternel

« - Ma sœur, voilà la nouvelle.

Je m'attendais à une rebuffade, mais sœur Marie-Aimée me sourit, m'embrassa plusieurs fois, et dit :

Tu es trop petite pour être sur un banc. Je vais te mettre ici.

Et elle me fit asseoir sur un petit banc, dans le creux de son pupitre. Comme il y faisait bon dans ce creux de pupitre ! Comme la chaleur des jupes de laine caressait mon corps tout meurtri par les escaliers de bois et de pierre ! Souvent deux pieds se posaient de chaque côté de mon petit banc et je me trouvais étroitement enclavée entre deux jambes nerveuses et chaudes. Une main tâtonnante m'appuyait la tête sur les jupes entre les genoux, et sous cette main douce, et sur cet oreiller chaud, je m'endormais. »

**Marguerite Audoux, Marie-Claire, les cahiers rouges, Grasset, 2008, page …**

## Gestes d’~ pour sa mère

« Je n’aimais rien plus que rester à la maison avec Maman. J’avais l’impression que je vivais mon plus grand bonheur en symbiose avec elle. Je me tenais contre elle, je lui donnais la main, je me blottissais sur ses genoux, je ne la lâchais pas. J’aurais volontiers vécu un amour exclusif avec elle. »

Simone Veil, Une vie, Le livre de poche, page 21.

## Leçon d’une mère à sa fille sur l’amour

« Elle avait donné ses soins à l’éducation de sa fille ; mais elle ne travaillait pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté, elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable.

La plupart des mères s’imaginent qu’il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner. Mme de Chartres avait une opinion opposée ; elle faisait souvent à sa fille des peintures de l’amour ; elle lui montrait ce qu’il a d’agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu’elle lui en apprenait de dangereux ; elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagements ; et elle lui faisait voir d’un autre côté, quelle tranquillité suivant la vie d’une honnête femme, et combien la vertu donnait d’éclat et d’élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance ; mais elle lui faisait vois aussi combien il était difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même, et par un grand soin de s’attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d’une femme, qui est d’aimer son mari et d’en être aimée. »

La princesse de Clèves, Madame de Lafayette, folio classique, pages 46 - 47

## amour pour les hommes, amour de Dieu

« Notre amour pour les hommes est la mesure de notre amour pour Dieu. Mais celui-ci est tout de même différent de l’amour humain naturel. L’amour naturel se porte sur celui-ci ou celui-là qui nous est lié par les liens du sang ou qui nous est proche par le caractère ou par communauté d’intérêts. Les autres nous sont « étrangers », ne nous concernent pas, peuvent même nous être désagréables par leur faon d’être, si bien que nous les tenons le plus possible à l’écart. Pour les chrétiens, il n’y a pas « d’homme étranger ». Cet homme qui se tient devant nous et qui a besoin de nous c’est toujours « le prochain ». Il est indifférent qu’il soit parent ou non, que nous l’apprécions ou pas, qu’il soit moralement digne de secours ou non. L’amour du Christ ne connait pas de frontières, ne cesse jamais et ne se voile pas la face devant la laideur et la souillure. Il est venu par amour pour les pêcheurs et non à cause des justes. Et si l’amour du Christ vit en nous, nous ferons comme lui : nous irons à la recherche des brebis égarées. »

Edith Stein, La puissance de la croix, anthologie, 6ème édition, Nouvelle cité, spiritualité, 1982, page 89

## amour d’une femme pour une femme

« She resented it, had a scruple, picked up Heaven knows where, or, as she felt, sent by Nature (who is invariably wise); yet she could not resist sometimes yielding to the charm of a woman, not a girl, of a woman confessing, as to her they often did, some scrape, some folly. And whether it was pity, or their beauty, or that she was older, or some accident – like a faint scent, or a violin next door (so strange is the power of sounds at certain moments), she did undoubtedly then feel what men felt. Only for a moment; but it was enough. »

Virginia Woolf, Mrs Dalloway, Penguin Books, Modern Classics, page 34

« But this question of love (she thought, putting her coat away), this falling in love with women. Take Sally Seton; her relation in the old days with Sally Seton. Had not that after all been love ? »

Virginia Woolf, Mrs Dalloway, Penguin Books, Modern Classics, page 35

## Dire l’amour

« Here he was walking across London to say to Clarissa in so many words that he loved her. Which one never does say, he thought. Partly one’s lazy; partly one’s shy. »

Virginia Woolf, Mrs Dalloway, Penguin Books, Modern Classics, page 126

## L’~- propre

« L'amour-propre est dans l'amour comme l'intérêt personnel est dans l'amitié. »

George Sand, Indiana, Gallimard, folio classique, page 77

« Nous avons beau faire, l’amour-propre est toujours le mobile plus ou moins caché de nos actions ; c’est le vent qui enfle les voiles, sans lequel le vaisseau n’irait point. »

Emilie du Châtelet, Discours sur le bonheur, Rivages poche, page 54

## ~ et jaillissement du poème

« Tsvetaeva aime l'amour, elle le dit sur tous les tons. Car il est le plus exact révélateur des ravins, des escarpements et des démesures de son âme. Car la tension fiévreuse qu'il engendre et qui la rend nerveuse comme un cheval lui semble hautement propice au jaillissement du poème. »

Lydie Salvayre, 7 femmes, Perrin, 2003, page 158

## Renoncement raisonné à l'amour

A propos de Colette :  
  
« Car l'amour, bienfaisant quand il naît, se révèle, s'il dure, toxique.  
Ou bien il arrive en imitant la foudre, et repart du même train en vous laissant comme une chiffe. Mieux vaut donc renoncer à sa catastrophe qui vous affaiblit, qui vous broie ou vous consume jusqu'à vous anéantir, et vous livre, misérable, aux affres de l’abandon, de la jalousie et autres sordidités y relatives. »

Lydie Salvayre, 7 femmes, Perrin, 2003, page 115

## Amour et renaissance

(de Colette auprès de Maurice Goudeket)

« Il l'aime autant qu'il l'admire. Et Colette à ses côtés renaît. Elle le dit : Je suis neuve. »

Lydie Salvayre, 7 femmes, Perrin, 2003, page 113

## Apprenti d’aimer

« Je voudrais jusqu’à la fin de ma vie être un apprenti d’aimer ».

Magda Hollander Lafon, France Culture, dimanche 24 janvier 2016, France culture, les racines du ciel, 7h55

## Gestes d’~

### Un péage

Dans Sido de Colette, dans le chapitre sur le capitaine, le père de Colette, l’auteure évoque l’amour tendre et durable qui unit ses parents.

« Je ne les ai jamais surpris à s’embrasser avec abandon. D’où leur venait tant de pudeur ? De « Sido » assurément. Mon père n’y eu pas mis tant de façons…  
Attentif de tout ce qui venait d’elle, il écoutait son pas vif, l’arrêtait au passage :  
-Paye : lui ordonnait-il en désignant sa pommette nue au-dessus de sa barbe. Ou on ne passe pas.  
Elle « payait », au vol, d’un baiser vif comme une piqûre, et s’enfuyait irritée, si mes frères ou moi l’avions vue « payer ».

Colette, Sido, Sido suivi des vrilles de la vigne, Livre de poche, page 70

### Geste montrant une complète image de l’amour

« Une seule fois, en été, un jour que ma mère enlevait de la table le plateau du café, je vis la tête, la lèvre grisonnante de mon père, au lieu de réclamer le péage familier, penchées sur la main de ma mère avec une dévotion fougueuse, hors de l’âge, et telle que « Sido », muette, autant que moi empourprée, s’en alla sans un mot. J’étais petite encore, assez vilaine, occupée comme on l’est à treize ans de toutes choses dont l’ignorance pèse, dont la découverte humilie. Il me fut bon de connaître, et de me remettre en mémoire, par moments, cette complète image de l’amour : une tête d’homme, déjà vieux, abîmée dans un baiser sur une petite main de ménagère, gracieuse et ridée. »

Colette, Sido, Sido suivi des vrilles de la vigne, Livre de poche, page 70

## Amour et objets

### Bague et amour

Tsvetaeva sur sa passion pour Sonetchka.

Elle écrit pendant l’été 1937 à Lacanau Océan où elle séjourna avec son fils du 11 juillet au 20 septembre 1937 son « Histoire de Sonetchka ». Tsvetaeva n’aimait pas le théâtre, mais fin 1917, début 1918, ou 1918-1919, elle fréquenta des acteurs du studio à Moscou. L’Histoire de Sonetchka, c’est toute sa jeunesse dit-elle. Elle écrit sa Sonetchka à l’été 1937, peu de temps après la nouvelle de sa mort. Elle dit dans une lettre « il est même difficile de parler d’amie - c’était tout simplement l’Amour sous sa forme féminine – de ma vie, jamais je n’ai autant aimé personne. » « Ce récit, c’est mon chant du cygne. » C’est sa dernière œuvre en prose

La comparaison à l’objet déroute, mais il faut rentrer dans l’âme de la poète.

« Il faut dire ici, car ensuite, ce sera évident, qu’aussitôt je me suis comportée envers Sonetchka tout comme envers un objet favori, un cadeau, avec un sentiment de possession joyeuse, que je n’ai jamais eu, ni avant ni après, pour une personne, et que j’ai toujours eu pour des objets. Même pas pour un livre préféré, mais pour une bague – justement – enfin tombée sur la bonne main, manifestement, la mienne, déjà mienne quand on l’a trouvée dans un tertre funéraire, déjà mienne quand on l’a achetée au Gitan, la bague dont je suis autant la joie qu’elle est la mienne, celle qui tient à moi comme je tiens à elle, princière, inaliénable. On ne pourrait me l’arracher qu’avec le doigt ! Tout cela n’épuise pas ma relation : plus – tout l’amour, et en pensée seulement : plus – tout cela aussi. »

Marina Tsvetaeva, Histoire de Sonetchka, clémence hiver éditeur, 1991, page 33

### Amour du globe terrestre

Ce pourrait être une entrée « globe ».

La Sonetchka de Marina est amour, prodigue de l’amour, respire de l’amour, meurt de l’amour. Elle aime la planète, elle aime tous ses habitants. Un globe terrestre trouve ici sa raison.

« Marina, qui a inventé le globe ? Vous ne savez pas ? Moi non plus, je ne sais rien – ni pour le globe, ni pour les cartes, ni pour les horloges. Mais qu’est-ce qu’on nous apprend à l’école ??! – Je bénis celui qui a inventé le globe (sans doute un grand vieillard avec une longue barbe blanche…) – puisque je peux d’un coup, avec mes deux bras enlacer le globe terrestre entier – et tous mes biens aimés avec. »

Marina Tsvetaeva, Histoire de Sonetchka, clémence hiver éditeur, 1991, page 33

## Amour personnifié

### Sonetchka est amour

Dans sa dernière œuvre en prose, « Histoire de Sonetchka », Marina Tsvetaieva dit le personnage de Sonetchka, jeune actrice du Studio à Moscou au lendemain de la révolution à l’hiver 1918, elle dit Sonetchka, donc elle dit l’amour.

« Et à la façon dont elle prononçait ce mort d’amour, on voyait bien qu’elle-même se mourait d’amour – pour lui – pour moi – qu’elle mourait d’amour pour tout : Révolution ou pas, rations ou pas, bolchéviks ou pas – de toute façon, elle devait mourir d’amour parce que c’était sa vocation – et son destin.

-Marina ! Est-ce que vous m’aimerez toujours ? Marina, vous m’aimerez toujours parce que je vais bientôt mourir, je ne sais pas du tout pourquoi, j’aime tant la vie, mais je sais que je mourrai bientôt, voilà pourquoi j’aime tout si désespérément, à la folie. »

Marina Tsvetaeva, Histoire de Sonetchka, clémence hiver éditeur, 1991, page 33

## Amour par désœuvrement et reconnaissance

« Monsieur de Ramière était amoureux de la jeune créole aux grands yeux noirs qui avait frappé d’admiration toute la province à la fête de Rubelles ; mais amoureux et rien de plus. Il l’avait abordée par désœuvrement peut-être, et le succès avait allumé ses désirs ; il avait obtenu plus qu’il n’avait demandé, et, le jour où il triompha de ce cœur facile, il rentra chez lui, effrayé de sa victoire, et, se frappant le front, il se dit :   
- pourvu qu’elle ne m’aime pas ! Ce ne fut qu’après avoir accepté toutes les preuves de son amour qu’il commença à se douter de cet amour. Alors il se repentit, mais il n’était plus temps ; il fallait s’abandonner aux conséquences de l’avenir ou reculer lâchement vers le passé. Raymon n’hésita pas ; il se laissa aimer, il aima lui-même par reconnaissance ; il escalada les murs de la propriété Delmare par amour du danger ; il fit une chute terrible par maladresse, et il fut si touché de la douleur de sa jeune et belle maitresse, qu’il se crut désormais justifié à ses propres yeux en continuant de creuser l’abîme où elle devait tomber. »

George Sand, Indiana, Gallimard, folio classique, page 67

## Amour par vanité et conquête

Femme, terre de labour, terre de conquête. Et aussi distinction de rang, entre Noun, la femme de chambre et Indiana Delmarre, épouse du colonel Delmare.

« Noun lui rappelait ce jour avec tendresse : elle ignorait, la pauvre enfant, que l’amour de Raymon ne datait pas de si loin, et que le jour d’orgueil pour elle n’avait été pour lui qu’un jour de vanité. Et puis ce courage avec lequel elle lui sacrifiait sa réputation, ce courage qui eût dû la faire aimer davantage, déplut à Monsieur de Ramière. La femme d’un pair de France qui s’immolerait de la sorte serait une conquête précieuse ; mais une femme de chambre ! Ce qui est héroïsme chez l’une devient effronterie chez l’autre. Avec l’une, un monde de rivaux jaloux vous envie, avec l’autre, un peuple de laquais scandalisés vous condamne. La femme de qualité vous sacrifie vingt amants qu’elle avait ; la femme de chambre ne vous sacrifie qu’un mari qu’elle aurait eu. »

George Sand, Indiana, Gallimard, folio classique, pages 74-75

Indiana, la jeune maitresse de maison, se laisse séduire par Raymon, l’abominable Raymon, et on tremble pour elle. Elle est malheureuse, il faut parler du colonel Delmare. A propos du colonel, voir l’entrée « chien ». ( entrée 34.3. Femmes, serviteurs, chevaux et ~s“Ce personnage, beaucoup plus âgé que les deux autres, était le maître de la maison, le colonel Delmare, veille bravoure en demi-solde, homme jadis beau, maintenant épais, au front chauve, à la moustache grise, à l'œil terrible ; excellent maitre devant qui tout tremblait, femme, serviteurs, chevaux et chiens.”

Indiana, 1831, George Sand)

Donc Raymon par défi l’entreprend. Elle résiste au début, comme la princesse de Clèves. Mais …

## Relever le défi de la conquête

« Alors, j’en conviens, elle vit avec une ineffable joie échouer son plan de résistance. Elle sentit qu’elle aimait avec passion cet homme qui ne s’inquiétait point des obstacles, et qui venait lui donner du bonheur malgré elle. Elle bénit le ciel qui rejetait son sacrifice, et, au lieu de gronder Raymon, elle faillit le remercier.  
Pour lui, il savait déjà qu’il était aimé. Il n’avait pas besoin de voir la joie qui brillait au travers de ses larmes pour comprendre qu’il était le maitre et qu’il pouvait oser. »

George Sand, Indiana, Gallimard, folio classique, page 93

## ~, mieux que des amis, un état, une réputation, une patrie

« Allez jeune homme, poursuivez le cours de votre destinée ; ayez des amis, un état, une réputation, une patrie. Moi, j'ai Indiana. »

George Sand, Indiana, Gallimard, folio classique, page 343

## Vivre sans elle

« Il ne pouvait plus vivre sans elle ; il avait fait de vains efforts pour retourner à la vie de plaisir. Le dégout l’avait saisi à la gorge. »

George Sand, Elle et lui, Editions du Seuil, Points, page 170

## Ne plus s’appartenir

« Oui, je vais aimer, j’aime déjà ! … j’aime une belle et pure enfant qui n’en sait rien encore, et auprès de qui je trouve un plaisir mystérieux à garder le secret de mon cœur, et à paraître et à me faire aussi naïf, aussi gai, aussi enfant qu’elle-même. Ah ! qu’ils sont beaux, ces premiers jours d’une émotion naissante ! N’y a-t-il pas quelque chose de sublime et d’effrayant dans cette idée : je vais me trahir, c’est-à-dire je vais me donner ! demain, ce soir peut-être, je ne m’appartiendrai plus. »

George Sand, Elle et lui, Editions du Seuil, Points, page 172

# Animadversion

## Mépris public et désespoir

« Je maintiens donc qu’il n’y a personne sur la terre qui puisse sentir qu’on le méprise sans désespoir. Ce mépris public, cette animadversion des gens de bien est un supplice plus cruel que tous ceux que le lieutenant-criminel pourrait infliger, parce qu’il dure plus longtemps, et que l’espérance ne l’accompagne jamais. »

Emilie du Châtelet, Discours sur le bonheur, Rivages poche, page 44

# Ans ou années

Ceci est une entrée numérique dictée par l’évocation des âges de la vie.

## 8 ans (petite meurtrière de 8 ans)

Sido, jardinière émérite, plantes de graines, fait des boutures. Colette fillette s’interroge devant les petits pots de terre d’où rien n’est encore sorti. Elle y met les doigts et tire de sa mère une exclamation magistrale.

« J’allais donc, grattant à la dérobée le jardin d’essai, surprendre la griffe ascendante du cotylédon, le viril surgeon que le printemps chassait de sa gaine. Je contrariais l’aveugle dessein que poursuit la chrysalide d’un brun-noir bileux et la précipitais d’une mort passagère au néant définitif.

-tu ne comprends pas… Tu ne peux pas comprendre. Tu n’es qu’une petite meurtrière de huit ans… de dix ans… Tu ne comprends rien encore à ce qui veut vire… »

Colette, Sido, dans Sido suivi des vrilles de la vigne, Livre de poche, page 45

## Meurtre d’une fleur

En lien avec Colette, et la petite meurtrière de 8 ans, la petite Simone de Beauvoir a elle aussi été accusée (à tort) du meurtre d’une fleur.

« Je connus un plaisir plus subtil. Sur le mur des communs poussaient des clématites ; un matin, tante Alice m’appela d’une voix sèche ; une fleur gisait sur le sol : elle m’accusa de l’avoir cueillie. Toucher aux fleurs du jardin était un crime dont je ne méconnaissais pas la gravité ; mais je ne l’avais pas commis, et je protestai. »

Simone de Beauvoir, Mémoires d’une jeune fille rangée, folio, page 18

## Onze ans

« Ma grand-mère faisait la loi et veillait par des cris et des coups à « dresser » ses enfants. C’était une femme rude au travail, peu commode, sans autre relâchement que la lecture des feuilletons. Elle savait tourner les lettres et, première du canton au certificat, elle aurait pu devenir institutrice. Les parents avaient refusé qu’elle parte du village. Certitude alors que s’éloigner de la famille était source de malheur. (En normand, « ambition » signifie la douleur d’être séparé, un chien peut mourir d’ambition.) Pour comprendre aussi cette histoire refermée à onze ans, se rappeler toutes les phrases qui commencent par « dans le temps » : dans le temps, on n’allait pas à l’école comme maintenant, on écoutait ses parents, etc. »

Annie Ernaux, Une femme, folio, page 25

## Se sentir à 53 ans comme à vingt

« Mais maintenant, elle était libre, elle s’épanouissait, chantait, rêvait des heures entières, les coudes appuyés sur le rebord de la fenêtre, le regard perdu dans le jardin. Elle sourit en se demandant quand on jouerait enfin pour elle la vieille coutume de la « sérénade », comme dans l’ancien temps. Ses cinquante-trois ans ne l’avaient jamais gênée. Elle avait eu cet âge, il y a longtemps, quand elle avait vingt ans. Et maintenant, à cinquante-trois ans, elle se sentait comme à vingt, voilà tout. C’était une compensation, et puisqu’elle avait pu traverser l’âge mûr pendant sa jeunesse, elle pouvait bien être jeune aux abords de la maturité.»

Djuna Barnes, Journal d’une enfant dangereuse, Nouvelles, Larche, page 37

## Cent ans

« Je ne suis plus dans l’âge des illusions, et après une vie comme la mienne on a cent ans d’expérience et par conséquent de terreurs ! »

George Sand, Elle et lui, Editions du Seuil, Points, page 169

## Très vieux peut-être

« Joseph était un homme d’un certain âge, bien plus, un vieil homme ; et très vieux, peut-être, quoique intact et vigoureux. »

Emily Brontë, Hurlevent, folio classique, page 22

## 23 ans, trop tôt pour se résigner à l’injustice

« Je ne veux plus continuer à vivre dans un monde où je me sens en insécurité dans l’espace public pour la simple raison que je suis une femme.

Me resigner si tôt à l’injustice, ce serait déjà commencer à m’éteindre. J’ai 23 ans, je suis trop jeune pour baisser les bras ? »

Marie Laguerre avec Laurène Daycard, Rebellez-vous ! L’iconoclaste, page 16

## 6 ans

« Ma mère, jusque-là restée silencieuse, se redresse soudainement sur sa chaise. Elle lâche : « Moi aussi. » On se tourne vers elle, l’air interrogateur. Elle poursuit d’une seule respiration : « J’avais 6 ans, c’était le marchand de jouets. Plusieurs fois. Quand j’en ai parlé à mes parents, j’ai été giflée. »

Marie Laguerre avec Laurène Daycard, Rebellez-vous ! L’iconoclaste, page 71

# Apparence

## Apparence physique, plaire à dix – huit ans

« Non, Miss Jane, pas exactement. Vous avez l’air assez comme il faut ; vous avez l’air d’une dame et je ne me suis jamais attendue à mieux ; vous n’aviez rien d’une beauté quand vous étiez petite.

Je souris devant la réponse franche de Bessie. Je sentais qu’elle était juste, mais j’avoue que je n’étais pas totalement indifférente à ce qu’elle signifiait. A dix – huit ans, la plupart des gens souhaitent plaire, et la conviction que leur aspect a peu de chances de seconder ce désir apporte tout sauf de la satisfaction. »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 167

## Apparence, devoir de séduction pour des gamines

Marie Ndiaye décrit son personnage de Norah, femme de 38 ans, accomplie, et libérée des injonctions cruelles de son enfance, libérée de la peur du jugement d’un père autoritaire, distant et orgueilleux.

« Qu’il pense donc de moi ce qu’il veut, car elle se souvenait de remarques cruelles, offensantes, proférées avec désinvolture par cette homme supérieur lorsque adolescentes elle et sa sœur venaient le voir et qui toutes concernaient leur manque d’élégance ou l’absence de rouge sur leurs lèvres.

Elle aurait aimé lui dire maintenant : Tu te rends compte, tu nous parlais comme à des femmes est comme si nous avions un devoir de séduction, alors que nous étions des gamines et que nous étions tes filles. »

Marie Ndiaye, Trois femmes puissantes, Gallimard, pages 14-15

## Apparence, au naturel, source de fierté

« Passionnément propre, elle embaumait toujours le savon germicide avec lequel elle se frottait si vigoureusement. Il fallait qu’elle dise à tout le monde, quitte à frôler la redite, qu’elle n’utilisait jamais de produits de beauté. Elle avait en outre un mépris illimité pour les femmes qui font des régimes amaigrissants en éliminant de leur menu toutes ces bonnes choses que sont la crème, les puddings et les céréales. »

Dorothy Parker, Mauvaise journée demain, Christian Bourgois éditeur, (nouvelles), « quel joli petit tableau », page 9

## Définition de soi (dans le regard masculin)

« Plus j’en apprends et moins j’ai l’impression d’en savoir. On me bombarde le crâne de messages contradictoires : veille au plaisir de ton homme, mais reste indépendante ; sois sexy, mais pas salope ; sois bien dans tes baskets, mais ne fais pas plus d’une taille 36. A tel point que j’en oublie presque ce dont je pourrais avoir moi-même envie s’il n’y avait pas le regard masculin pour me le dicter. Aujourd’hui, je comprends mieux l’objectif : développer des insécurités pour mieux me rendre docile. »

Marie Laguerre avec Laurène Daycard, Rebellez-vous ! L’iconoclaste, page 41

Note à moi-même

A compléter avec le Reflet dans un œil d’homme de Nancy Huston

# Appropriation

## Appropriation du corps

### Fécondité

« ce qui fait la femme, c’est la fécondité. La domination masculine correspond à la volonté de s’approprier la fécondité des femmes à l’âge où elles sont fécondes. »

Nicole Bacharan, La plus belle histoire des femmes, entretiens avec Françoise Héritier, Michelle Perrot et Sylviane Agacinski, Seuil, 2011, page 38

### Se limite où commence appropriation d’autrui

« Il faut bien comprendre que la prohibition de l’inceste et le fait que les rapports sexuels procurent à la fois des fils et du plaisir ont des implications très fortes. Cela veut dire que tout homme a théoriquement le droit de prendre n’importe quelle femme, toutes lui sont offertes sauf celles qui sont déjà appropriées et sous la sauvegarde d’un autre homme. Une femme qui n’est pas protégée, elle est à prendre. La pulsion masculine est toujours considérée comme licite, toujours légitime, elle a le droit d’être. C’est ce que j’appelle la « licéité absolue de la pulsion masculine ».

Nicole Bacharan, La plus belle histoire des femmes, entretiens avec Françoise Héritier, Michelle Perrot et Sylviane Agacinski, Seuil, 2011, page 40

## Appropriation du travail

compléter

# Argent

Virginia a déambulé dans les rues d’Oxbridge, d’un opulent déjeuner dans un conclave masculin à un dîner spartiate dans un collège de femmes, Fernham, université imaginaire, inspirée de Newnham College, fondé en 1871, le premier college exclusivement féminin à Cambridge, elle médite sur ce dramatique écart entre opulence et pauvreté…Son amie Mary, professeur à Fernham lui décrit les efforts immenses, lettres, requêtes, commissions, tout ce qui a été nécessaire à la fondation de cette institution pour éduquer les femmes et conclure : « Et ce ne fut qu’après une longue lutte et avec la plus grande difficulté qu’on put réunir trente mille livres » Et Virginia de penser (page 32, Une chambre à soi) :

« A la pensée de toutes ces femmes travaillant des années durant et trouvant qu’il est difficile de réunir deux mille livres, et faisant ce qu’elles pouvaient pour réunir trente mille livres, notre mépris pour la répréhensible pauvreté de notre sexe éclata. Qu’avaient donc fait nos mères pour ne pouvoir nous laisser le moindre bien ? Elles se poudraient le nez ? Regardaient les devantures des magasins ? Se pavanaient au soleil de Monte-Carlo ? Il y avait quelques photographies sur la cheminée. Il se peut que la mère de Mary - si c’était bien là son portrait - ait été une propre à rien en ses instants de loisirs (elle avait donné treize enfants à un ministre du culte) mais, dans ce cas, sa vie de joie et de dissipation n’avait laissé que peu de traces sur son visage. C’était une personne sans façon, une vielle dame au châle écossais retenu par une broche en camée ; elle était assise dans un fauteuil d’osier et incitait un épagneul à regarder l’appareil, avec cette expression amusée mais contrainte, de celle qui est sûre que le chien bougera dès qu’on appuiera sur la poire. Or si cette femme s’était lancée dans les affaires, si elle était devenue un fabricant de soie artificielle ou un magnat de la bourse, si elle avait laissé deux ou trois cent mille livres à Fernham, nous aurions pu être assises confortablement ce soir et le sujet de notre conversation aurait été l’archéologie, la botanique, l’anthropologie, la physique, la nature de l’atome, les mathématiques, l’astronomie, la relativité, la géographie. Si Mrs Seton et sa mère, et la mère de sa mère avaient appris le grand art de gagner de l’argent, si elles avaient, comme leurs pères et leurs grands-pères, fait des legs destinés à la création de chaires ou de maitrises de conférence, et de prix, et de bourses affectées à une personne de leur propre sexe, nous aurions pu dîner seules ici, de façon très acceptable, avec un perdreau et une bouteille de vin ; nous aurions pu, sans pour cela faire preuve d’une confiance exagérée, escompter une vie agréable et honorable à l’abri d’une profession généreusement rétribuée. »

Virginia Woolf, Une chambre à soi, 10/18, page compléter

# Art

## Produit par les femmes (ne montrer qu’elles devrait être suffisant à représenter n’importe quelle catégorie de la pensé)

Je cite Camille Morineau, commissaire d’exposition de l’accrochage « elles@centrepompidou » en 2009 – 2010. Accrochage, où il était question de présenter sur 8000 mètres carrés du Musée un accrochage des collections uniquement féminin – à la page 16 du catalogue de l’exposition Camille Morineau écrit :

« Ce qui se joue dans elles@centrepompidou n’est pas l’affirmation d’un discours dominant mais la mise à jour d’un paradoxe : le premier critère de choix des œuvres exposées (…) n’est retenu que pour mieux disparaitre. Le musée n’expose que des femmes et pourtant, l’objectif n’est ni de démontrer qu’il existe un art féminin, ni de produire un objet féministe, mais qu’aux yeux du public, cet accrochage ressemble à une belle histoire de l’art du XXème siècle. Que cette représentation des femmes et / ou des hommes n’ait au final plus d’importance, est l’objectif. Encore faut-il le prouver. »

Vous noterez que pour atteindre cet objectif, il faut une présentation riche, foisonnante, nombreuse, encyclopédique. Et Camille Morineau de poursuivre :

« En effet, le résultat – la présentation des collections à partir de ce critère – s’il a pour principe d’être genré, se donne pour visée d’être universel. Si les femmes sont effectivement, c’est-à-dire potentiellement et activement – l’égale des hommes, ne montrer qu’elles devrait être suffisant à représenter n’importe quelle catégorie de la pensée et en l’occurrence n’importe quel secteur de la création. Or ce qui est logique au niveau philosophique peut devenir un paradoxe politique, car cette démonstration de l’égalité/parité/équivalence artistique ne peut se faire que par une démarche coercitive, une phase « genrée » (…) En France au contraire [des US] cette phase exclusive, la sélection par le genre heurte le critère d’universalité. »

# Atour

Mot un peu désuet pour parler des habits, des apparences, des artifices.

## ~ approprié pour une fille

« Des cheveux propres, d’où sont chassés tous parasites, ne doivent cependant pas attirer la coquetterie qui se déchaîne sur les chefs des femmes du monde. La frisure et la poudre si prisée dans le siècle sont bannies du pensionnat. Les Ursulines ne veulent voir que des têtes coiffées sans vanité ni curiosité. Pour Port-Royal, cette sobriété, comme celle de toute la mise des enfants, compense un peu les licences déferlant au dehors et imprègne les filles du mépris que mérite leur enveloppe charnelle :  
[extrait de la constitution du monastère de Port-Royal :] On les exhorte à se peigner et s’habiller le plus promptement qu’elles peuvent pour s’accoutumer donner le moins de temps que l’on peut pour orner un corps qui doit servir de pâture aux vers : et pour réparer les inutilités des femmes du siècle à s’habiller et se coiffer. »

Martine Sonnet, L’éducation des filles au temps des Lumières, les éditions du CERF CNRS éditions, 1987, page 154

Et l’autrice de citer Instruction chrétienne des jeunes filles :

« Quand elles prendront leurs chemises elles feront en sorte que personne ne les voie nues, elles ne se regarderont point non plus elles-mêmes. En s’habillant, elles ne se regarderont point au miroir avec affectation, mais seulement pour la nécessité et sans faire de grimaces. »

Martine Sonnet, L’éducation des filles au temps des Lumières, les éditions du CERF CNRS éditions, 1987, page 155

« Aux Ursulines le livre de prière atteint 800 pages et la « prise d’habits » revêt une symbolique bien lourde pour les petites filles : chaque geste et codifié avec sa prière attenante, elles revêtent les stigmates du Christ :

« En se chaussant :

Seigneur montrez-moi vos voies et enseignez-moi vos sentiers. Que votre parole soit la lampe qui éclaire mes pas et la lumière qui luise dans les sentiers où je marche, afin que je ne vous offense point. (..)

En mettant leur ceinture :

Ceignez mes reins ô Jésus, de la vertu de pureté et de chasteté, comme d’une ceinture qui m’environne, afin que je puisse courir légèrement dans la voie de vos saints commandements.

En se coiffant :

Je coiffe et orne mon chef ; et le vôtre, mon Sauveur, a été couronné d’épines ; je vous supplie très humblement de blesser mon cœur de l’épine d’une vraie contrition et que toutes mes pensées n’aient d’autres fins que vous.

En lavant leurs mains :

Que le sang et l’eau qui sortirent de votre précieux côté, ô bon Jésus, lavent les souillures de mon âme. »

Martine Sonnet, L’éducation des filles au temps des Lumières, les éditions du CERF CNRS éditions, 1987, page 166

L’autrice, Martine Sonnet, est historienne des femmes, ingénieure de recherche à l’institut d’histoire moderne et contemporaine au CNRS et à l’ENS. Une partie du livre est consacré aux règlements dans les institutions d’éducation pour filles : Sur le corps, l’hygiène et la coquetterie.

Mettre lien wiki ?

## ~ des messieurs

« A la fin du deuxième mois et au début du troisième, alors que les cerisiers étaient en pleine floraison, je fis encore un agréable séjour au temple. Deux ou trois hommes de bonne mine qui semblaient voyager incognito arrivèrent un jour élégamment habillés de vêtements couleur de cerisier, de saule vert. Ils avaient attaché le bas de leur pantalon à lacets, en le retroussant, et cela leur donnait un air de distinction. Un de leurs serviteurs, un home que l’on avait du plaisir à voir à son emploi, portait un sac à provision joliment décoré. Les pages étaient vêtus d’habits de chasse « prunier – rouge » ou vert tendre, de vêtements de dessous diversement teints et de pantalons parsemés de dessins imprimés. On leur avait fait cueillir des rameux fleuris qu’ils tenaient à la main. Des hommes à la taille élancée, qui paraissaient les serviteurs de hauts personnages, accompagnaient ces gentilshommes. Quel joli coup d’œil, lorsqu’ils frappèrent le gong à la porte du temple. »

Sei Shônagon, Notes de chevet, traduction et commentaires par André Beaujard, Connaissance de l’Orient, Gallimard / Unesco, 1966, page 165

## De l’importance des gants pour une femme

« Bond Street fascinated her; Bond Street early in the morning in the season; its flags flying; its shops; no splash, no glitter, one roll of tweed in the shop where her father had bought his suits for fifty years; a few pearls; salmon on an ice block.

‘that is all,’ she said, looking at the fishmonger’s.

‘that is all,’ she repeated, pausing for a moment at the window of a glove shop, where, before the War, you could buy almost perfect gloves. And her Uncle William used to say a lady is known by her shoes and her gloves. »

Virginia Woolf, Mrs Dalloway, Penguin Books, Modern Classics, page 11

## Le juge aime une femme bien habillée

« Clarissa was suspended on one side of Brook Street, Sir John Buckhurst, the old judge on the other, with the car between them (Sir John had laid down the law for years and liked a well-dressed woman). (…) »

Virginia Woolf, Mrs Dalloway, Penguin Books, Modern Classics, page 18

## S’habiller ne signifie pas simplement se vêtir

« Il est né pauvre et s'en soucie fort peu, circule en métro lorsqu'il n'est pas ministre, s'habille comme un monsieur qui n'a jamais songé que s'habiller ne signifiait pas seulement se vêtir et semble insensible, sinon ignorant, des raffinements de luxe, indifférents à la possession de biens matériels. »

Françoise Giroud, extrait du portrait de François Mitterrand, page 158

## Gros pantalons

« Alpiniste chevronnée, elle entraîne ses enfants caque été à Pralognan-la-Vanoise : « a la montagne, Berty devenait une autre femme. Faisant abstraction de maquillage, de coiffeur, de toilettes élégantes, elle se promenait en gros pantalon de velours et chaussures à clous, hâlée par le grand air et le soleil, laissant derrière elle toute ses préoccupations sociales et politiques. »

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, éditions Perrin, collection Tempus, 2005, page 75

## Années folles

« Les premiers temps, elle bénéficie du vent de liberté qui souffle sur les françaises au cours de ces « années folles » où les jupes se substituent aux robes d’antan et dévoilent les jambes. Le soutien-gorge remplace l’ancien bustier en coton blanc. Le tango, puis le blues rapprochent les corps au grand dam des moralistes. La femme en vogue de cette décennie 30-40, c’est la garçonne, cheveux courts, chemisiers de soie, longs fume cigarette et escarpins à talons plats. Qui est Berty sinon une femme qui refuse l’hypocrisie d’un mariage arrangé et qui choisit de vivre pleinement ses amours ? Si elle ne coupe pas ses cheveux, elle n’hésite pas à découvrir ses jambes pour porter un short dans le Midi. Fini le teint de lis et de rose, symbole de la classe aisée et oisive, elle s’adonne aux activités de plein air, bénéfiques au corps. Elle aime les bras hâlés par le soleil, comme Gabrielle Chanel qui défrayait la chronique en s’exposant au soleil sur la Riviera en 1926. »

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, éditions Perrin, collection Tempus, 2005, page 75

## Mortifier le désir par le contrôle des ~

« Madame, reprit-il, je dois servir un Maitre dont le royaume n’est pas de ce monde. Ma mission est de mortifier, chez les filles, les désirs de la chair ; de leur enseigner à se vêtir modestement et sobrement, non point de se tresser des chignons et de porter des vêtements coûteux. Or chacune des jeunes personnes ici présente a des nattes que la Vanité en personne aurait pu tresser. Il faut, je le répète, les couper. (…) »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 124

## Allure indécente

« [Le fils d'Hugues Capet avait lui aussi épousé en son temps une méridionale comme Aliénor] (…) dont les allures avaient vivement scandalisé les graves Barons du Nord : on trouvait sa mise indécente et son langage effronté »

Régine Pernoud, Aliénor d'Aquitaine, livre de poche, page 33

## Seigneurs vêtus de couleurs rutilantes

La narration de l'inauguration de l'abbatiale de Saint-Denis. L'habit ne fait pas le roi.

« Le roi avait revêtu la cotte grise des pénitents et chaussé de simples sandales ; perdu dans la foule on l'eût pris pour quelque ermite (...) Le contraste était violent avec les seigneurs présents, ses vassaux, vêtus de couleurs rutilantes comme on les aimait à l'époque »

Régine Pernoud, Aliénor d'Aquitaine, livre de poche, page 41

Notes pour moi

Le corset invisible

Miss Representation

Robe de Cécile Duflot à l’Assemblée Nationale.

The Beauty Myth

La vie en Rose

Les habits de Bertie Albrecht

# Apparences

## Faire pour les ~ / « other reasons for doing things»

« How much she wanted it - that people should look pleased as she came in, Clarissa thought and turned and walked back towards Bond Street, annoyed, because it was silly to have other reasons for doing things. Much rather would she have been one of those people like Richard who did things for themselves, whereas, she thought, waiting to cross, half the time, she did things not simply, not for themselves; but to make people think this or that; perfect idiocy she knew (and now the policeman held up his hand) for no one was ever for a second taken in. Oh if she could have her life over again ! she thought, stepping on to the pavement, could have looked even differently ! »

Virginia Woolf, Mrs Dalloway, Penguin Books, Modern Classics, pages 10-11

Penser en déambulant, penser tout le temps, Londres, et les apparences, et les raisons pour lesquelles on fait les choses, et le regard des autres.

# Archiviste

« Elle gardait tout, la peau du lait, le pain rassis, pour faire des gâteaux, la cendre de bois pour la lessive, la chaleur du poêle éteint pour sécher les prunes ou les torchons, l’eau du débarbouillage matinal pour se laver les mains dans la journée. Connaissant tous les gestes qui accommodent la pauvreté. Ce savoir, transmis de mère en fille pendant des siècles, s’arrête à moi qui n’en suis plus que l’archiviste. »

**Annie Ernaux, Une femme, folio, page 26**

# Autonomie

## Absence d’~ et désespoir

« Mais ma tante Solange me faisait peur, demi-vieille, toupinant sans fin dans sa cuisine, la bouche tordue de tics. Des mois, elle nous parlera du fond de son lit, la matrice s’était mise à flotter dans son ventre. Et ces fois où elle a les yeux fixes, ouvre la fenêtre, la referme, change les chaises de place et ça éclate, elle crie qu’elle s’en ira avec ses enfants, qu’elle a toujours été malheureuse, mon oncle assis tranquillement à la table le verre à la main ne répond rien ou bien ricane, « tu saurais pas où aller abrutie ». Elle s’élance dans la cour en pleurant, « je vais me mettre dans la citerne ». Ses enfants la rattrapaient avant, ou les voisins. »

Annie Ernaux, La femme gelée, folio, page 13

## Etudier et travailler pour son ~

« A la demande de son époux, elle avait abandonné des études de chimie qui la passionnaient, pour se consacrer à sa maison et à ses enfants. Il lui fallait maintenant quitter Paris, ses amis, sa famille, les concerts qui lui plaisaient. Pourtant, elle ne rechigna pas. Elle possédait une solide abnégation personnelle et avait l’habitude de passer par profits et pertes ce que mon père considérait comme autant de détails secondaires. Impossible cependant de douter qu’elle ne m’ait transmis son désir d’autonomie. A mes yeux comme aux siens, une femme qui en a la possibilité se doit de poursuivre ses études et de travailler, même si son mari n’y est pas favorable. Il y va de sa liberté et de son indépendance. »

Simone Veil, Une vie, Livre de poche, 2007, page 17

## Commerce de la soie et autonomie

Au moyen-âge, Margery Kempe a une brasserie en Angleterre.  
Jeanne un commerce de soie à Paris (en 1310). La vie des béguines, ces femmes libres du moyen-âge est contée par Aline Kiner.

« La soie, c’est l’avenir avant-elle répliqué. Regarde autour de toi. On dépense tant d’argent dans cette ville. Les courtisans, les prélats, et surtout les bourgeois de Paris, les négociants, les financiers, les échevins. Ils veulent que leur richesse se voie ! Il leur faut des vêtements qui brillent et chatoient, des cols de sergé et des capes de brocart ! »

Elle riait mais son projet était sérieusement pensé. Les métiers de la soie étaient dominés par les femmes, ils faisaient partie de ces rares activités qu’elles pouvaient exercer sans être l‘épouse, la sœur ou la veuve d’un maître.

Ne dépendre de personne. »

Aline Kiner, La nuit des béguines, éditions Liana Levi, 2017, pages 135-136

# Avenir

« Les femmes ont à se défier de ceux qui prônent l’égalité de l’avenir et qui, dans le présent, s’opposent à ce qu’elles apportent leur intelligence, leurs idées, leurs goûts dans l’arrangement de cette société future. »

Hubertine Auclert, pionnière du féminisme, textes choisis préface de Geneviève Fraisse et présentation de Steven Hause

# Avion

## Ecrire dans le ciel avec un avion

« The sound of an aeroplane bored ominously into the ears of the crowd. There it was coming over the trees, letting out white smoke from behind, which curled and twisted, writing something! Making letters in the sky! Everyone looked up. »

Virginia Woolf, Mrs Dalloway, Penguin Books, Modern Classics, pages 21-22

## Fuir par avion

Note à moi-même

Retrouver l’article du Monde sur cette femme pilote d’avion en somalie ou Arabie saoudite qui a fui ainsi

## Réparer un avion

|  |
| --- |
| Subject: Gladys Ingles - AIRCRAFT WHEEL MID AIR – 1924  An interesting and true story, read and then watch the video..  Without a Parachute  Midair repair...by a woman in 1924  Hard to believe that stunts such as these used to be accomplished frequently. Does anyone recall the air-to-air re-fueling of one biplane to another using a long hose? Those people had to be either fearless or just plain crazy!  This woman has more guts than a sausage factory. Take a look at this film. Fabulous footage, although grainy due to time and bad equipment in those days compared to today, but what nerve this gal had.  > > Gladys Ingles was a member of a barnstorming troupe called the 13 Black Cats in the 1920's. Ingles was a wing walker; in this film, she shows her fearlessness in classic barnstorming fashion to save an airplane that has lost one of its main landing gear wheels.  > > Ingles is shown with a replacement wheel being strapped to her back and then off she goes as "Up She Goes," a duet from the era, provides the soundtrack. In the film, Ingles transfers herself from the rescue  > > plane to the one missing the main landing gear tire.  She then expertly works herself down to the undercarriage only a few feet from a spinning propeller. It's certainly a feat many mechanics wouldn't even try on the ground with the engine running.  She died at age 82. Click on the link below.......  <http://www.flixxy.com/mid-air-airplane-repair.htm> |

# Avocat

## avocat, recalé de l’université

«- Ah! Et John Reed!

* Oh! Il ne tourne pas aussi bien que sa mère pourrait le désirer. Il est allé à l’université et s’est fait recaler, comme on dit, je crois. Alors son oncle a voulu qu’il devienne avocat et fasse son droit. Mais c’est un jeune homme si peu rangé, on n’arrivera pas à en faire grand – chose, à mon avis. »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio Classique, page 166

## avocate, les chevilles qui enflent

« Institutrice ? tu resteras vieille fille, avocate, t'as pas les chevilles qui enflent ? »

Annie Ernaux, La femme gelée, folio, page 89

Au chapitre Des rêves et de l'orientation professionnelle des filles !

## Choses intouchables

« Quant à mon père, je le voyais peu. Il partait chaque matin pour le « Palais », portant sous son bras une serviette pleine de choses intouchables qu’on appelait des dossiers. »

Simone de Beauvoir, Mémoires d’une jeune fille rangée, folio pages 12-13

## Devenir avocate

« N’était-il pas malgré l’argent et les facilités un pauvre garçon ?

Norah, elle, s’était débrouillée seule pour devenir avocate, elle avait trimé dur et vécu difficilement.

Personne de l’avait aidée et ni son père ni sa mère ne lui avaient signifié qu’ils étaient fiers d’elle. »

Marie Ndiaye, Trois femmes puissantes, nrf, Gallimard, page 58

# Avortement

## De gaité de cœur ?

« Je voudrais tout d’abord vous faire partager une conviction de femme - je m’excuse de le faire devant cette Assemblée presque exclusivement composée d’hommes : aucune femme ne recourt de gaieté de cœur à l’avortement. Il suffit d’écouter les femmes. C’est toujours un drame et cela restera toujours un drame... »

Simone Veil, assemblée nationale, 26 novembre 1974

## Savoir comment ne pas être enceinte

\*« Retournons aux sources pour que Marie-Claire, qui s’est retrouvée enceinte à seize ans, puisse être poursuivie pour délit d’avortement, il eût fallu prouver qu’elle avait tous les moyens de savoir comment ne pas être enceinte, et tous les moyens de prévoir.

Ici, Messieurs, j’aborde le problème de l’éducation sexuelle.

Vous avez entendu les réponses des témoins. Je ne crois pas que, sur ce point, nous avons appris quelque chose au tribunal. Ce que je voudrais savoir, c’est combien de Marie-Claire en France ont appris qu’elles avaient un corps, comment il était fait, ses limites, ses possibilités, ses pièges, le plaisir qu’elles pouvaient en prendre et donner ?

Combien ?

Très peu, j’en ai peur. »

Gisèle Halima, procès de Bobigny, 8 novembre 1972

# Autodafé

Les grands-parents paternels de Thérèse Clerc, Andréa at Philippe-Auguste.

« Sur ses huit enfants, n’arrivent à l’âge adulte que René, le père de Thérèse, et ses deux sœurs, Fernande et Simone. Le ménage d’Andréa va mal : son mari est odieux, grossier et violent. Andréa, de son côté, enseigne, lit les classiques et tient régulièrement son journal que, d’ailleurs, le père de Thérèse s’empresse de brûler à sa mort. »

Danielle Michel-Chich, Thérèse Clerc, Antigone aux cheveux blancs, des femmes-Antoinette Fouque, page 41

Notes à moi-même

Ecrits privés de femmes souvent brûlés, cf. Michelle Perrot sur le sujet des sources pour écrire l’histoire des femmes.

**B**

# Baromètre

## La chatte baromètre

Sido, la mère adorée de Colette, a moult tour dans son sac pour ce qui est de lire la nature. Elle a notamment des façons de baromètre magiques, des graines d’avoines, les pattes de de sa chatte… C’est donc le volet météorologique de la chatte que nous explorerons en premier.

« - Le dégel ? Les météorologues de Paris ne m’en apprendront pas ! Regarde les pattes de la chatte !  
Frileuse, la chatte en effet pliait sous elle des pattes invisibles, et serrait fortement les paupières.  
-Pour un petit froid passager, continuait « Sido », la chatte se roule en turban, le nez contre la naissance de la queue. Pour un grand froid, elle gare la plante de ses pattes de devant et les roule en manchon. »

Colette, Sido, dans Sido suivi des vrilles de la vigne, Livre de poche, page 43

## L’avoine baromètre

Colette nous parle des présages météorologiques de sa mère qui savait annoncer les vents, les averses, les événements de toute la campagne environnante, depuis son jardin de Saint-Sauveur en Puisaye. Et là, elle nous parle de Paris, aux yeux de Sido. A Paris, loin de son jardin, les facultés de Sido semblaient émoussées.

« Des présages, décolorés par sa mort, errent encore autour de moi. L’un tient au Zodiaque, l’autre est purement botanique : quelques signes jouent avec les vents, les lunaisons, les eaux souterraines. C’est à cause d’eux que ma mère trouvait Paris fastidieux, car ils n’étaient libres, efficaces, péremptoires, qu’au plein air de notre province.

-Pour vivre à Paris, me confiait-elle, il m’y faudrait un beau jardin. Et encore !... Ce n’est pas dans un jardin de Paris que je pourrais cueillir et coudre pour toi, sur un petit carton, les grands grains d’avoine barbue, qui sont de si sensibles baromètres. »

Colette, Sido (dans Sido et les vrilles de la vigne), Livre de poche, pages 42-43

Les barbes de l’avoine se tordaient et indiquaient le sec ou le mouillé. Colette regrette de les avoir tous égarés. Il faudrait en reconstituer quelques-uns pour la maison de Colette. Ce pourrait être une entrée « baromètre » aussi.

## La main de l’homme baromètre

Ce que dit Sido de son mari le capitaine Colette.

« -Tu es si humain ! lui disait parfois ma mère, avec un accent indéfinissable de suspicion.  
Elle ajoutait pour ne trop point le blesser :

-Oui, tu comprends, tu étends la main pour savoir s’il pleut. »

Colette, Sido (dans Sido et les vrilles de la vigne), Livre de poche, page 68

Il est donc humain, et non devin, comme Sido. Cela pourrait aussi être une entrée « humanité ».

# Beaux-frères

« Les hommes ont décidé de garder leurs filles et leurs sœurs – avec qui ils ne copulent plus – comme monnaie d’échange. Ensuite, ils les échangent contre les filles et les sœurs des hommes d’autres groupes. Les hommes deviennent ainsi « beaux-frères ». Entre beaux-frères, il peut y avoir de l’agressivité, mais aussi de l’entraide. On répartit les pouvoirs de fécondité entre les groupes. On reconnaît l’autre, l’étranger, et en plus, on établit un lien avec lui. »

Nicole Bacharan, La plus belle histoire des femmes, entretiens avec Françoise Héritier, Michelle Perrot Sylviane Agacinski, Seuil, 2011, pages 22 – 23

# Béguinage

## Les babayagas, nouvelles béguines

« Cette maison est directement inspirée des béguinages : dès le Moyen Age, en Europe du Nord, des femmes se sont regroupées dans de modestes maisons disséminées dans la ville, toujours à proximité de l’église qui était alors le cœur de la cité. Elles avaient fait le choix de se consacrer aux autres et leurs maisons n’étaient nullement entourées d’enclos. Les béguines – dont les dernières sont mortes à Düsseldorf en 1930 – vivaient en petites communautés strictement réservées aux femmes qui se dévouaient à leurs concitoyens et étaient totalement intégrées dans la cité. Elles vivaient dans la tradition d’être ensemble tout en préservant l’autonomie de chacune.   
Les Babayagas rêvent d’être les béguines du XXIème siècle ! »

Danielle Michel-Chich, Thérèse Clerc, Antigone aux cheveux blancs, des femmes-Antoinette Fouque, pages 23-24

# Béton

« Ma mère était dans le cercueil, elle avait la tête en arrière, les mains jointes sur le crucifix. On lui avait enlevé son bandeau et passé la chemise de nuit avec du croquet. La couverture de satin lui montait jusqu’à la poitrine. C’était une grande salle nue en béton. Je ne sais pas d’où venait le peu de jour. »

Annie Ernaux, Une femme, folio, page 16

# Bibliothèque

## Regret que les dames ne soient pas admises à la ~

« Mais me voilà bel et bien devant la porte qui mène à la bibliothèque. J’ai dû la pousser cette porte, car à l’instant même surgit, tel un ange gardien qui me barrerait le chemin en agitant sa robe noire au lien d’ailes blanches, un monsieur à l’air aimable et un peu désinvolte, aux cheveux d’argent. Tout en me faisant signe de reculer, il exprime à voix basse son regret de ce que les dames ne soient admises à la bibliothèque qu’accompagnées d’un professeur de l’université, ou pourvues d’une lettre de recommandation. »

Virginia Woolf, Une chambre à soi, 10/18, page 13

## Courir pieds nus à travers une ~

« Seigneur, soyez béni pour ces Vies de Walton. C’est incroyable qu’un livre publié en 1840 puisse être dans un état aussi parfait plus de cent ans plus tard. Elles sont si belles, ces pages veloutées, coupées à la main, que je compatis avec le pauvre William T. Gordon qui a inscrit son nom sur la page de garde en 1841, quelle bande de minables devaient être ses descendants pour vous vendre ce livre, comme ça, pour une bouchée de pain. Bon sang, j’aurais voulu courir pieds nus à travers LEUR bibliothèque avant qu’ils la vendent. »

Helene Hanf, 84 Charing Cross road, Editions Autrement, 2001, page 56

# Blablater

« Tu n’es pas restée très longtemps, n’est-ce pas ? Tu avais imaginé peut-être, je ne sais pas, des relations comme on en a chez vous aujourd’hui, où on n’arrête pas de blablater et de se confier, de se repentir, de s’inventer toutes sortes de problèmes et de se dire à tout bout de champ qu’on s’aime, mais moi j’avais mon travail à Dara Salam et puis ce n’est pas mon genre, ces épanchements. »

Marie Ndiaye, Trois femmes puissantes, nrf, Gallimard, pages 86-87

# Bonheur

## Comme un rayon de soleil

« Bessie se pencha et nous nous embrassâmes, puis je rentrai avec elle très réconfortée. L’après-midi se passa dans la paix et l’harmonie, et le soir Bessie me raconta quelques-unes de ses histoires les plus captivantes et me chanta quelques-unes de ses plus jolies chansons. Même pour moi, la vie avait ses rayons de soleil. »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 87

## Des petits riens

« Lorsque je repense à ces années heureuses de l’avant-guerre, j’éprouve une profonde nostalgie. Ce bonheur est difficile à restituer en mots, parce qu’il était fait d’ambiances calmes, de petits riens, de confidences entre nous, d’éclats de rire partagés, de moments à tout jamais perdus. C’est le parfum envolé de l’enfance, d’autant plus douloureux à évoquer que la suite fut terrible. »

Simone Veil, Une vie, Le livre de poche, page 22

## Être susceptible d’illusions

« Il faut, pour être heureux, s’être défait des préjugés, être vertueux, se bien porter, avoir des goûts et des passions, être susceptible d’illusions, car nous devons la plupart de nos plaisirs à l’illusion, et malheureux est celui qui la perd. Loin donc de chercher à la faire disparaître par le flambeau de la raison, tâchons d’épaissir le vernis qu’elle met sur la plupart des objets ; il leur est encore plus nécessaire que ne le sont à nos corps les soins et la parure. »

Emilie du Châtelet, Discours sur le bonheur, Rivages poche, page 34

## Gens heureux

« Les gens heureux ne cherchent rien, et ne vont point avertir les autres de leur bonheur ; les malheureux sont intéressants, les gens heureux sont inconnus. »

Emilie du Châtelet, Discours sur le bonheur, Rivages poche, page 35

## Rendre son état heureux

« Je dis son état et les circonstances où la fortune l’a placé, parce que je crois qu’une des choses qui contribuent le plus au bonheur, c’est de se contenter de son état, et de songer plutôt à le rendre heureux qu’à en changer. »

Emilie du Châtelet, Discours sur le bonheur, Rivages poche, page 37

## Être exempt de préjugés

« Une autre source de bonheur, c’est d’être exempt de préjugés, et il ne tient qu’à nous de nous en défaire. »

Emilie du Châtelet, Discours sur le bonheur, Rivages poche, page 41

## Modérer ses désirs

« Un des grands secrets du bonheur est de modérer ses désirs et d’aimer les choses qu’on possède. »

Emilie du Châtelet, Discours sur le bonheur, Rivages poche, page 55

## Prévenir ou guérir l’inquiétude

« et je crois faire une bonne définition en disant que le plus heureux des hommes est celui qui désire le moins le changement de son état. Pour jouir de ce bonheur, il faut guérir ou prévenir une maladie d’une autre espèce qui s’y oppose entièrement, et qui n’est que trop commune : c’est l’inquiétude. Cette disposition d’esprit s’oppose à toute jouissance, et par conséquent à toute espèce de bonheur. »

Emilie du Châtelet, Discours sur le bonheur, Rivages poche, page 56

## L’étude

« Enfin, songeons à cultiver le goût de l’étude, ce goût qui ne fait dépendre notre bonheur que de nous-mêmes. »

Emilie du Châtelet, Discours sur le bonheur, Rivages poche, page 71

# Bonne-sœur

## Bonne-sœur ou princesse

Madame Louise de France fille de Louis XV est à la cour à Versailles. Elle prépare en cachette son entrée au carmel. Elle s’est procuré les constitutions de Sainte-Thérèse, ainsi que la tunique de serge des novices, en secret. Encore à la cour, elle rédige des cahiers, au jour le jour, carnets de bord de ses pensées, prières et réflexions qui furent ensuite publiés sous le titre Les méditations eucharistiques. Elle est entrée au carmel de Saint-Denis le 10 avril 1770 à 33 ans, jusqu’à sa mort le 23 décembre 1787.

« Je ne me suis rien déguisé, abaissements, pauvretés, austérités de toute espèce, privations de toutes sortes, solitude, délaissement, contradictions, humiliations, mépris, mauvais traitements ; j’ai tout mis au pi, rien de m’a effrayée, j’ai comparé l’état de princesse et l’état de carmélite, et j’ai toujours prononcé que celui de carmélite valait mieux que celui de princesse ; jamais ce jugement ne s’effacera de mon cœur. »

Méditations eucharistiques, éditions ŒIL, 1988, p.208, cité dans Carmel, Madame Louise de France, Princesse et carmélite (édition du carmel)

Le carmel est un ordre catholique, les moniales sont appelées les carmélites. Elles dédient leur vie à la prière. L’ordre est contemplatif et apostolique. Chaque communauté doit être auto-suffisante et subvenir à ses besoins par le travail. Deux femmes parmi les trois grandes personnalités de cet ordre : Sainte Thérèse d’Avila, Sainte Thérèse de Lisieux (et Saint Jean de la Croix). Wiki ?

# Bonté

Trouver extraits

Magda Hollander Lafon, Quatre petits bouts de pains : des ténèbres à la joie

Magda a été en colère contre Dieu. Révolté par l’injustice de ce qu’on lui faisait, elle entendait ses frères et sœurs de calvaire prier, et elle s’est révolté également contre Dieu. Mais elle était révoltée car elle était vivante. Déportée avec sa mère et sa sœur à Auschwitz Birkenau, elle avait 16 ans. Un déporté au sortir du train lors du tri dit entre ses dents « tu as 18 ans, tu as 18 ans ». Ceci l’a sauvé. Devant Mengele qui triait les gens en deux files avec une baguette, elle dit « j’ai 18 ans ». Une femme mourante a dit, tu dois vivre pour raconter au monde ce que l’on fait ici pour que cela n’arrive plus jamais au monde, elle ouvre ses mains et lui donne quatre petits bouts de pain moisis. Mange et vis ! Elle lui a dit « tu vivras ». Pellepois qui a déporté les juifs en France, il a dit « à Auschwitz on a gazé que des peaux ( ?) (pots ?) « dans les années 70 et c’est là qu’elle a commencé à parler. Comment transmettre l’intransmissible. Elle a élaboré un questionnaire. Et elle a ajusté ses réponses. Les questionnaires s’adressaient aux jeunes, pour les témoignages dans les classes. Les professeurs d’histoire lui ont demandé d’intervenir dans les classes. C’était l’occasion de réfléchir comment transmettre. Elle en rencontré des milliers de jeunes. (Un juif, c’est qui pour vous ? ils ont sorti tous les préjugés, ce qu’ils avaient entendu.. et Qu’en pensez-vous ? C’est ce qu’on a entendu autour de nous, mais eux personnellement ne savent pas, ils disent ça en plaisantant… des milliers de jeunes, ils n’ont jamais rencontré de personne juive, ils n’ont pas rencontré l’autre, être ouvert à l’autre. Se donner la peine de rencontrer l’autre. Quelles questions voulez-vous poser à Magda ? Est-ce que tu voulais te suicider ? Cette question n’est pas anodine. Elle ne voulait jamais se suicider, c’était facile de mourir. Mais à la sortie des camps, quand elle ne voyait personne, elle a été déçu par cette liberté, elle était seule, elle avait 17 ans… c’est là qu’elle n’a plus eu envie de vivre, et elle a trouvé une trousse de pharmacie avec du poison, elle l’a toujours gardée, à un carrefour en allant vers les bois, quelqu’un lui a fait un magnifique sourire, en français, elle tendait les mains, quelle beau sourire, alors elle a rebroussé chemin, et elle a décidé de vivre, plus jamais elle a eu de pensée suicidaire. Comment réagir aux remarques haineuses des jeunes enfants du genre « ils sont encore trop nombreux » ? Magda était contente car si quelqu’un arrive à dire ce qu’il a entendu, c’est la base, si on ne le dit pas, on ne peut pas changer, elle a répondu, elle a expliqué, incité à la recherche, la connaissance de l’autre. Il ne faut pas répéter ce que les autres disent, il faut vérifier ce que les autres disent. Elle a réagi au 13 novembre 2015. Ils en sont arrivés là car on ne leur a pas parlé, de quelle manière ont les regarde. Recherche de reconnaissance. Le regard de reconnaissance peut nous donner la vie. Nous sommes chacun de nous révélateur pour l’autre. Reconnaitre la réalité de la mort, de sa mort, lui a donné une énergie de vie. Vie sacrée, elle n’a pas voulu la mort des bourreaux, mais qu’on les enferme. Deshumanisation dans les camps : laisser rentrer la haine. La reconnaitre et la canaliser. Le sens ultime, c’est le mot « amour ». Commencer par s’aimer soi-même, pour aimer l’autre. « Je voudrais jusqu’à la fin de ma vie être un apprenti d’aimer ».

# But

## Atteindre son ~, ou homme de décision

« C’était un homme de décision et qui n’hésitait pas à être malhonnête, si cela pouvait l’aider à se rapprocher de son but. »

Djuna Barnes, Journal d’une enfant dangereuse, Nouvelles, L’Arche, page 39

**C**

# Cabane ou « chambre à soi »

## Un champ de thym

*« Frédéric se laisse convaincre d’acheter un terrain à Beauvallon, sur lequel Berty, à l’aide d’un architecte, fera construire une maison, la Farigoulette, qui désigne en provençal un champ de thym. »*

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Tempus, page 63

# Cerveau droit

## Dans l’écriture, pour Virginia Woolf

« The idea of tightly contained chapters seemed to be the opposite of her vision of a web or organism of relations. »

**Virginia Woolf, introduction to Mrs Dalloway by Elaine Showalter**

## Dans l’écriture, pour Colette

« A un « jeune homme chargé d’enquête » venu l’interroger sur ses projets, elle affirme : « Oh ! non, je ne saurais rien vous dire de ma méthode de travail… » et, quand il est parti, elle se prend à songer : « il avait l’air de trouver tout naturel que j’eusse une méthode de travail, et même que je voulusse la tenir secrète. Il en a sûrement une, lui… J’aurais dû l’interviewer… »

La Maison de Claudine, Préface, de Nicole Ferrier-Carerivière, professeure à l’université de Paris IV-Sorbonne, Hachette, livre de Poche, page XXVII

Note à moi-même

Mettre extraits de Béatrice Milletre

# Chambre

## ~à soi

« Il est indispensable qu’une femme possède quelque argent et une chambre à soi si elle veut écrire une œuvre de fiction »

Virginia Woolf, Une chambre à soi trouver page et compléter

# Chariots

## Trop charger son ~

« Ce n’est d’ailleurs pas pour avoir emmené sa femmes que Louis VII fut blâmé par certains contemporains – remarquons que son arrière-petit-fils Saint-Louis, agira exactement de même au siècle suivant -, mais c’est parce qu’Aliénor et, entrainées probablement par son exemple, les autres femmes faisant partie de l’expédition, la comtesse de Blois, Sybille d’Anjou, comtesse de Flandre, Faydide de Toulouse, Florine de Bourgogne – n’entendaient pas se passer de leurs chambrières ni renoncer à un confort relatif au cours de ce long périple. D’où le nombre extravagant des chariots qui s’étiraient sur les plaines d’Europe Centrale e direction de la Hongrie. Beaucoup trop de chariots murmuraient les hommes d’armes ; beaucoup trop de chariots constataient avec eux les clercs. Et, tandis que les premiers entrevoyaient les désastres que pourrait essuyer une armée encombrée de tant de bouches inutiles et de lourds convois, les hommes d’église stigmatisaient les désordres inévitables qui allaient en résulter. Beaucoup de suivantes et de filles de chambre, cela signifiait, le soir au bivouac, bien des rires suspects, biens des allées et venues furtives autour des tentes à la nuit tombée. Le moral n’y gagnait rien, dans ces gens engagés dans une pieuse randonnée. Et comme le fait remarquer un chroniqueur qui ne reculait pas devant les calembours douteux, ces campements n’avaient rien de chaste (castra non casta). »

Régine Pernoud, Aliénor d’Aquitaine, Albin Michel, Le live de poche 1965, page 52

## Bien garer son ~

Un jour de fête Sei Shonagon désire voir passer un cortège.

« En voyant arriver, dans un endroit où les véhicules étaient déjà serrés les uns contre les autres, des voitures occupées par des personnages de marque, et, derrière celles-ci, les voitures de leurs serviteurs, très nombreuses, je me demandais où elles iraient se caser toutes. Mais à ce moment, les hommes, en tête du cortège, sautèrent à bas de cheval, et firent reculer bien vite celles qui étaient arrêtées. Il était superbe d’admirer avec quelle rapidité avec laquelle on plaçait les chars des seigneurs et, à leur suite, ceux des valets. Mais comme les carrioles de peu d’apparence que l’on avait ainsi écartées semblaient pitoyables, pendant qu’on y attelait les bœufs, et qu’elles partaient pour aller chercher où se placer !

On ne pouvait pas être aussi brutal quand il s’agissait de superbes voitures. Parmi toutes celles qui se pressaient là, il en était de très jolies ; mais il s’en trouvait d’autres qui avaient un air campagnard, étrange. Les personnes qui les occupaient appelaient sans cesse leurs servantes et leur donnaient des bébés à tenir. »

Sei Shônagon, Notes de chevet, traduction et commentaires par André Beaujard, Connaissance de l’Orient, Gallimard / Unesco, 1966, page 240

## Un voyage, différents ~

« C’est parce qu’elle est dans l’immense Sibérie avant 1850 que Lise Cristiani, parlant des vingt mille kilomètres accomplis, peut dire : » J’ai fait tout ce chemin en brichka, en traîneau, en charrette, en litière, tantôt traînée par des chevaux, tantôt par des rennes, tantôt par des chiens, quelque fois à pied et le plus souvent à cheval. »

Françoise Lapeyre, Le roman des voyageuses françaises (1800 – 1900), Editions Payot et Rivage, 2007, Petite bibliothèque Payot, page 247

## Inconfort dans les ~

« Mme P. qui, en Afrique du Sud progresse péniblement pendant des jours et des jours à la vitesse moyenne de cinq kilomètres à l’heure, dans une voiture collective tirée par des mules exténuées, sous une pluie incessante, à travers un pays inondé où l’étape ne fournit que de rares repas et, au mieux, un lit malpropre. Quant à Léonie d’Aunet, en diligence vers l’Europe du Nord, elle subit toutes sortes d’inconforts avant même que la véritable aventure n’ait commencé : « Je me suis assise sur de maigres coussins rembourrés de foin, ayant à ma gauche un Hollandais fumant un cigare et devant moi deux Hollandais fumant de grosses pipes. »

Françoise Lapeyre, Le roman des voyageuses françaises (1800 – 1900), Editions Payot et Rivage, 2007, Petite bibliothèque Payot, page 249

# Cerise

Sido, la mère de Colette, prenait un soin infini de ses fleurs, ses arbres, ses fruits. Un épouvantail protégeait les cerises des oiseaux. Et pourtant, un jour…

« - Chut !... Regarde…   
Un merle noir, oxydé de vert et de violet, piquait les cerises, buvait le jus, déchiquetait la chair rosée…   
-qu’il est beau !... chuchotait ma mère ? Et tu vois comme il se sert de sa patte ? Et tu vois les mouvements de sa tête et cette arrogance ? Et ce tour de bec pour vider le noyau ? Et remarque bien qu’il n’attrape que les plus mûres…

-mais maman, l’épouvantail.

-chut !... L’épouvantail ne le gêne pas…

-mais, maman, les cerises !...

Ma mère ramena sur la terre ses yeux couleur de pluie :

-les cerises ?... Ah ! oui, mes cerises… »

Colette, Sido, dans Sido suivi des vrilles de la vigne, Livre de poche, page 47

# Champagne

« Comme tous les membres de ces familles juives assimilées, celle de mon père était profondément patriote et laïque. Ses aïeux étaient fiers de leur pays qui, dès 1791, avait accordé la pleine citoyenneté aux Juifs. C’est à peine si la poussée d’antisémitisme qui secoua le pays lors de l’affaire Dreyfus ébranla ces belles certitudes. Très vite, tout était rentré dans l’ordre lorsque la république reconnu l’innocence du capitaine. « Les descendants de 1789 ne pouvaient pas se tromper », aurait alors affirmé mon grand-père, tout en débouchant une bouteille de champagne pour fêter l’événement. »

Simone Veil, une vie, le Livre de poche, 2007, pages 13-14

# Chat

## Être chat

Colette fillette est chat, mais Adrienne, la singulière amie de Sido est encore plus chat qu’elle.

« Mais un chat hésite, et demeure interdit devant un plus chat. La présence d’Adrienne, son indifférence, un secret étincelant et bien gardé au fond de ses prunelles jaunes, je les supportais avec un trouble chagrin que je cotais peut-être à son prix. Elle mettait, à me négliger, une sorte d’art sauvage, et sa bohémienne, son universelle indifférence me blessait comme une rigueur d’exception. »

Colette, Sido, Dans Sido suivi des vrilles de la vrille, Livre de poche, page 54

## Le chat horloge

« Et moi, depuis l’enfance, depuis l’adolescence, je sais que : « Les chinois voient l’heure dans l’œil des chats. » Il y avait un missionnaire dont la montre s’était arrêtée, alors il a demandé l’heure à une petit Chinois dans la rue. Le petit garçon a vite couru quelque part et est revenu avec un énorme chat dans les bras, il l’a regardé dans les yeux et a répondu : - Midi. ».

Marina Tsvetaeva, Histoire de Sonetchka, clémence hiver éditeur, 1991, page 39

## Pour la sécurité du chat

« Maintenant, ma cousine a un logement dans le centre, traversé par la Nationale 15 où circulent des camions jour et nuit. Elle donne du somnifère à son chat pour l’empêcher de sortir et de se faire écraser. »

Annie Ernaux, Une femme, folio, page 25

## Le chat hachis

« -Minette a-t-elle eu sa viande aujourd’hui ? demanda une petite femme noire en souriant au chat.

Pour sûr !

Le boucher éclata d’un rire vulgaire et toutes les femmes avec lui. ( … )

Car elles savaient bien, toutes autant qu’elles étaient, que le chat jaune pourrait, un jour, terminer sa carrière dans le moulin à viande et devenir du hachis. Pendant les mois glacés d’hiver, le boucher pourrait parfaitement s’emparer de tous les chats maigres et affamés qui rôdaient dans le quartier, les enfermer dans une pièce sombre pour les dépecer, les passer au moulin à viande et en faire des tas de hachis qu’il revendrait au prix fort. »

Ann Petry, La rue, 1946, 10/18, page 59

# Cheval

Colette présente son père, le Capitaine blessé à la guerre.

« C’est ma mère qui caressait la jument noire, qui offrait à ses dents jaunies des pousses tendres, et qui essuyait les pattes du chien pataugeur. Je n’ai jamais vu mon père toucher un cheval. Nulle curiosité de l’a attiré vers un chat, penché sur un chien. Jamais un chien ne lui a obéi…

-Allons, monte ! ordonnait à Moffino la belle voix du capitaine.

Mais le chien, contre le marchepied de la voiture, battait de la queue froidement, et regardait ma mère…  
-Monte, animal ! Qu’est-ce que tu attends ? répétait mon père.  
« J’attends l’ordre », semblait répondre le chien.  
-Eh ! Saute ! lui criais-je.  
Il ne se le faisait pas dire deux fois.  
-c’est très curieux, constatait ma mère.  
-ça prouve seulement la bêtise de ce chien, répliquait mon père. »

Colette, Sido, dans Sido suivi des vrilles de la vigne, Livre de poche, page 67

# Cheveux

« Miss Temple, Miss Temple, qui… qui donc est cette fille aux cheveux frisés ? Des cheveux roux, madame, bouclés, entièrement frisés ? » Et il pointa sa canne sur l’horrible objet. Sa main en tremblait.  
« C’est Julia Severn, répondit Miss Temple, très calmement.  
- Julia Severn, madame ! Et pourquoi a-t-elle, elle ou toute autre, les cheveux frisés ? Pourquoi, au mépris de tous les principes et préceptes de cette maison, se conforme-t-elle si ostensiblement au monde (ici, dans un établissement charitable, un établissement évangélique) au point d’avoir les cheveux tout frisés ?

Les cheveux de Julia frisent naturellement, répondit Miss Temple, encore plus calmement.

- Naturellement ! Certes, mais nous ne devons pas nous conformer à la nature. Je souhaite que ces filles soient des enfants touchés par la Grâce. Et pourquoi cette toison ? J’ai dit à plusieurs reprises que je désire voir les cheveux coupés court, simplement et en toute modestie. Miss Temple, il faut faire couper les cheveux de cette fille très court ? J’enverrai le coiffeur demain. J’en vois d’autres qui ont beaucoup trop de cette excroissance (…) »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, pages 123-124

# Chien

## Libre comme un chien

« J’avais petite le loisir de suivre, en courant presque, le grand pas des garçons, lancés dans les bois à la poursuite du grand Sylvain, du Flambé, du Mars farouche, ou chassant la couleuvre, ou bottelant la haute digitale de juillet au fond des bois clairsemés rougis de flaques de bruyères… Mais je suivais silencieuse, et je glanais la mûre, la merise ou la fleur, je battais les taillis et les prés gorgés d’eau en chien indépendant qui ne rend pas de comptes… »

Colette, La Maison de Claudine, Hachette, Livre de poche, 1990/2044, (écrit 1922), page 8

## Libre comme un chien qui chasse

Encore une évocation de la liberté du chien qui se promène pour Colette enfant…

« Je revenais à la cloche de la première messe. Mais pas avant d’avoir mangé mon saoul, pas avant d’avoir, dans les bois, décrit un grand circuit de chien qui chasse seul, et goûté l’eau de deux sources perdues, que je révérais. L’une se haussait hors de la terre par une convulsion cristalline, une sorte de sanglot, et traçait elle-même son lit sableux. Elle se décourageait aussitôt née et replongeait sous la terre. L’autre source presque invisible, froissait l’herbe comme un serpent, s’étalait secrète au centre d’un pré où des narcisses, fleuris en ronde, attestaient seuls sa présence. La première avait goût de feuilles de chêne, la seconde de fer et de tiges de jacinthe… »

Colette, Sido, (Sido suivie des vrilles de la vigne), Livre de poche, page 39

## Femmes, serviteurs, chevaux et ~s

« Ce personnage, beaucoup plus âgé que les deux autres, était le maître de la maison, le colonel Delmare, veille bravoure en demi-solde, homme jadis beau, maintenant épais, au front chauve, à la moustache grise, à l'œil terrible ; excellent maitre devant qui tout tremblait, femme, serviteurs, chevaux et chiens. »

George Sand, Indiana, Gallimard, folio classique, compléter page

## Ne pas vivre comme des chiens

« On pouvait manquer la classe, on ne perdait rien. Mais non la messe qui, même dans le bas de l’église, vous donnait le sentiment, en participant à la richesse, la beauté et l’esprit (chasubles brodées, calices d’or et cantiques) de ne pas « vivre comme des chiens ». »

Annie Ernaux, Une femme, folio, page 29

# Choucroute

« En 1937, visitant à Paris l’exposition universelle, nous sommes allés déjeuner dans un restaurant où nous avons gaillardement commandé une choucroute. Lorsque les cousins chez qui nous séjournions l’ont appris, ils se sont écriés : « Mais vous vous rendez compte ! Manger une choucroute ! Et le jour de Kippour, en plus ! » De cet épisode date le début de mon apprentissage des coutumes juives. Je reconnais sans la moindre honte qu’il est resté modeste.

Pour autant, mon appartenance à la communauté juive ne m’a jamais fait problème. Elle était hautement revendiquée par mon père, non pour des raisons religieuses, mais culturelles. »

Simone Veil, Une vie, Livre de poche, 2007, page 15

# Cimetière

## Cimetière vivant

« Cette angoisse que ressentent tant de femmes à vivre dans "un cimetière vivant", dans un "bazar de demi-femmes", combien d'autres l'ont exprimée depuis, comme Virginia Woolf et, plus près de nous, Hélène Cixous, Annie Leclerc, Michèle Perrein, Xavière Gauthier, Gisèle Bienne, Chantal Chawaf ou Emma Santos, avec des talents et des expériences différents. »

Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 144

Benoite Groult nous explique que le saint-simonisme a permis pour la première fois l'expression collective de l'angoisse des vies de femmes.

# Civilisation

« (…) la discipline de l’anthropologie, cette science des mœurs et coutumes qui nous enseigne la manière dont les hommes ont édifié, à partir de leur héritage biologique commun, des types divers de civilisations qui rivalisent entre elle. »

Margaret Mead, L’un et l’autre sexe, folio essais, compléter page

# Club

## ~d’hommes

Ou ce pourrait être une entrée « **banquier** ». À voir. Ou l’entrée « **portes** ».

« Pendant que Berty devient une femme d’intérieur accomplie, son mari se glisse dans le moule de l’Anglais le plus conventionnel, avec ses bureaux dans la City où son chauffeur l’emmène chaque matin et d’où il le ramène chaque soir. Il porte l’uniforme du broker, veston noir, œillet à la boutonnières, pantalon rayé et chapeau melon. Il joue au golf, au bridge, et, avant de rentrer chez lui, fait halte au Royal Automobile Club, un de ces gentlemen’s club, cet univers sans femmes d’un luxe raffiné mais d’un ennui certain qui obéit au même ordonnancement ; « à l’entrée c’est le vestiaire, le casier de la correspondance, les lourdes portes d’acajou doublées de cuir, entrouvertes par un gardien à cheveux blancs, flanqué de grands valets de pied, les petits grooms sur un banc, devant les colonnes de marbres ; puis dans des fauteuils en cuir à têtières, de vieux membres grincheux, le chapeau sur la tête pour témoigner qu’ils sont chez eux, lisent le Times. »

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, collection Tempus, 2005, page 58

# Code Civil

## En route vers le ~

« ...dans la Grande Encyclopédie (mise en ordre et publiée par M.Diderot en 1766), on s'étonne de trouver à l'article "Femme" une description tout à fait traditionnelle de la compagne de l'homme."  
Tutelle : "et c'est le point de vue de Rousseau, brillant leader de l'antiféminisme au XVIIIème, qui va influencer la plupart des révolutionnaires, les plus actifs en tout cas, Robespierre en tête. Son influence sera déterminante dans la mise au pas brutale des femmes dès 1792 et conduira à leur remise en tutelle par Napoléon quelques années plus tard. »

Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 49

## Lapsus sur le ~

« Sur d’autres points, l’accord consiste à retenir au contraire la rédaction de l’Assemblée nationale ( … )

C’est le cas également de l’article 5 sexies A, qui concerne la suppression de l’expression sexiste « bon père de famille » du code sexiste – pardon, du code civil ! Ce lapsus n’a évidemment rien de révélateur, tant nous avons de la révérence, comme Jean Carbonnier, pour ce qui équivaut pratiquement à la Constitution française pour les civilistes ! Il est temps que cette session s’achève… (Sourires.)

C’est le cas toujours de l’article 17 quinquies, qui vise à assurer le respect par les administrations du nom de famille des femmes mariées ; j’y suis particulièrement sensible eu égard au cheminement de l’amendement ici même à l’Assemblée nationale.

Je pense aussi à l’article 19 bis sur la féminisation de l’Institut de France et des Académies ; pour m’être déjà largement exprimé sur ce sujet, je n’y reviens pas, mais je me félicite que, peut-être, dans les cinquante ans qui viennent, le quai Conti prendra un autre visage, différent de celui de cette tapisserie des Gobelins qui surplombe le perchoir – où nous ne voyons que très peu de femmes – pour ne pas dire aucune.

C’est également la rédaction de l’Assemblée qui a été retenue pour l’article 20 bis relatif à la féminisation des conseils d’administration et de surveillance des sociétés non cotées. L’obligation de respecter un plancher de 40 % de personnes de chaque sexe entrera donc bien vigueur le 1er janvier 2017, et non le 1er janvier 2020 comme le prévoyait le texte adopté par le Sénat. En outre, madame Mazetier, elle sera étendue aux sociétés non cotées employant de 250 à 499 salariés et dont le chiffre d’affaires ou le bilan dépasse 50 millions d’euros, à compter du 1er janvier 2020. C’est une avancée importante pour la place des femmes dans les instances dirigeantes des entreprises et, si le compte rendu de la commission mixte paritaire est public, j’espère que d’aucuns pourront lire les propos de Nicole Ameline, notre collègue qui siège sur les bancs de l’UMP, propos particulièrement constructifs sur ce sujet… »

Assemblée National, mercredi 23 juillet au matin, rapporteur de la commission mixte paritaire, Sébastien Dénaja

# Cœur

« Si des gens simples demeurant sur une île ont pu oublier comment on construit une pirogue, des sociétés plus évoluées ne pourraient-elles pas elles aussi oublier quelque chose de tout aussi essentiel pour leur existence ? Est-il concevable par exemple que l'homme moderne ait oublié ses liens naturels avec le monde au point d'oublier le battement de son propre pouls, de ne plus écrire des poèmes qu'au rythme des machines, et de se trouver irrévocablement coupé de son propre cœur ? »

Margaret Mead, L’un et l’autre sexe, folio essais, page 19

# Comme il faut

## Comme les autres

Landry explique à la petite Fadette, pour son bien, ses "défauts" et comment elle devrait être.

« - Eh bien, Fanchon Fadet, puisque tu parles si raisonnablement, et que, pour la première fois de ta vie, je te vois douce et traitable, je vas te dire pourquoi on ne te respecte pas comme une fille de seize ans devrait pouvoir l'exiger. C'est que tu n'as rien d'une fille et tout d'un garçon, dans ton air et dans tes manières ; c'est que tu ne prends pas soin de ta personne. Pour commencer, tu n'as point l'air propre et soigneux, et tu te fais paraitre laide par ton habillement et ton langage. Tu sais bien que les enfants t'appellent d'un nom encore plus déplaisant que celui de grelet. Ils t'appellent souvent le mâlot. Eh bien, crois-tu que ce soit à propos, à seize ans, de ne point ressembler encore à une fille ? Tu montes sur les arbres comme un vrai chat-écurieux, et quand tu sautes sur une jument, sans bride ni selle, tu la fais galoper comme si le diable était dessus. C'est bon d'être forte et leste ; c'est bon aussi de n'avoir peur de rien, et c'est un avantage de nature pour un homme. Mais pour une femme trop est trop, et tu as l'air de vouloir te faire remarquer. Aussi on te remarque, on te taquine, on crie après toi comme après un loup. Tu as de l'esprit et tu réponds des malices qui font rire ceux à qui elles ne s'adressent point. C'est encore bon d'avoir plus d'esprit que les autres ; mais à force de le montrer, on se fait des ennemis. Tu es curieuse, et quand tu as surpris les secrets des autres, tu les leur jettes à la figure bien durement, aussitôt que tu as à te plaindre d'eux. Cela te fait craindre, et on déteste ceux qu'on craint. On leur rend plus de mal qu'ils n'en font. Enfin, que tu sois sorcière ou non, je veux croire que tu as des connaissances, mais j'espère que tu ne t'es pas donnée aux mauvais esprits ; tu cherches à le paraître pour effrayer ceux qui te fâchent, et c'est toujours un assez vilain renom que tu te donnes là. Voilà tous tes torts, Fanchon Fadet, et c'est à cause de ces torts là que les gens en ont avec toi. Rumine un peu la chose, et tu verras que si tu voulais être un peu plus comme les autres, on te saurait plus de gré de ce que tu as de plus qu'eux dans ton entendement. »

George Sand, La petite Fadette, folio classique, pages 125-126

## Être une fille comme il faut

« Mais à une époque et dans une petite ville où l’essentiel de la vie sociale consistait à en apprendre le plus possible sur les gens, où s’exerçait une surveillance constante et naturelle sur la conduite des femmes, on ne pouvait qu’être prise entre le désir de « profiter de sa jeunesse » et l’obsession d’être « montrée du doigt ». Ma mère s’est efforcée de se conformer au jugement le plus favorable porté sur les filles travaillant en usine : « ouvrière mais sérieuse », pratiquant la messe et les sacrements, le paint bénit, brodant son trousseau chez les sœurs de l’orphelinat, n’allant jamais au bois seule avec un garçon. Ignorant que ses jupes raccourcies, ses cheveux à la garçonne, ses yeux « hardis », le fait surtout qu’elle travaille avec des hommes, suffisaient à empêcher qu’on la considère comme ce qu’elle aspirant à être, « une jeune fille comme il faut ».

Annie Ernaux, Une femme, folio, page 33

# Contrat

« Pour que les hommes décident de l’attribution de leurs filles et de leurs sœurs à d’autres hommes, il fallait déjà qu’ils s’en sentent le droit. Cette forme de contrat entre hommes, l’expérience ethnologique nous la montre partout à l’œuvre. Sous toutes les latitudes, dans des groupes très différents les uns des autres, nous voyons des hommes qui échangent des femmes et non l’inverse. Nous ne voyons jamais des femmes qui échangent des hommes, ni non plus des groupes mixtes, hommes et femmes, qui échangent entre eux des hommes et des femmes. Non, seuls les hommes ont ce droit et ils l’ont partout. »

Nicole Bacharan, La plus belle histoire des femmes, entretiens avec Françoise Héritier, Michelle Perrot et Sylviane Agacinski, Seuil, page 24

# Coopérer

« Des experts de différents collèges agricoles se réunissent en conférence pour décider de l’équilibre optimal des rations alimentaires des vaches laitières. Il y a deux types de considérations : 1/l’analyse des différents céréales montrant leu pourcentage en protides, lipides, hydrates de carbones, fibres ; et 2/ quelle proportion de chacune de ces céréales combiner pour obtenir la meilleure formule d’aliment pour les vaches laitières.

C’est important de faire la distinction : les fermiers peuvent n’avoir aucune opinion sur le premier point. Si deux fermiers se disputaient à propos du pourcentage de protéines dans l’orge, la discussion serait sans intérêt, la seule chose à faire serait de consulter un expert agronome. Mais un fermier peut observer les effets du mélange de céréales sur ses bêtes. Il peut varier le mélange et noter ses effets ; un certain nombre de fermiers faisant cela pourraient comparer leurs résultats et les transmettre aux collèges agricoles.

Ainsi la part de chacun serait non seulement de pouvoir proposer le meilleur aliment à ses propres vaches, mais aussi de contribuer à la mise au point de la meilleure formule d’aliment. Comme ça, la meilleure formulation de la ration alimentaire évoluerait grâce à l’expérience de chacun. C’est tout ce que veut dire « démocratie », que l’expérience de chacun est nécessaire.

(…) [comment ??]

Le mieux est de trouver comment combiner les expériences des collèges agricoles et celles des fermiers. Le fermier intelligent ne se fie pas à la parole des collèges agricole comme parole révélée mais comme un point de départ pour ses propres observations ; il sait que l’expert n’est pas celui qui a accès aux secrets du Tout-Puissant, mais celui qui une expérience d’un genre particulier qui doit être additionnée à sa propre expérience d’un genre particulier, ainsi les deux ont leur rôle à jouer. »

Mary Parler Follett, Creative Expérience, édition compléter, 1924, pages 19-20

Notes à moi-même

• Un génie du management, ignorée pendant près de 70 ans

textes limpides sur l’expérimentation, la coopération, le conflit, le respect de l’autre et le management au quotidien

• Henry Mintzberg s’écrie : « Imaginez, si nous avions passé la plus grande partie du siècle à suivre les enseignements de Mary Parker Follett au lieu de ceux de Fayol ! » (Graham, 1995 :203) (Prévoir, Organiser, Commander ; Coordonner ; Contrôler)

• Peter Drucker considère qu'elle a été "l'étoile la plus brillante au firmament du management"

• 1924 - 2014 : 90 ans après, revenons-nos aujourd’hui à MP Follett avec notre thème « Management et espaces de discussion »

# Cornichon

## Surveiller des pots de ~s

« J’aimais bien les écouter, je leur posais des questions, la sirène, la blouse obligatoire ; la contremaîtresse, et rire toutes ensemble dans la même salle, il me semblait qu’elles allaient à l’école aussi, avec les devoirs et les punitions en moins. Au début, avant d’admirer les institutrices, tellement supérieures et terribles, avant de savoir que ce n’est pas un beau métier de surveiller des pots de cornichons en train de se remplir, je trouvais bien de faire comme elles. »

Annie Ernaux, La femme gelée, folio, page 15.

Annie et ses tantes qui travaillent.

# Corps

« Pour se distraire, Berty compte sur les séjours à la montagne, dans les Alpes, dont elle raffole : « Excellente alpiniste, elle partait en cordée des jours entiers, dormait dans les refuges, « faisait » les glaciers, gravissait des roches et redescendait au village, fourbue d’une bonne fatigue, le teint bronzé, les yeux clairs et les mains pleines de fleurs des hauteurs : gentianes, edelweiss. »

« Jamais elle ne se lasse des courses en montagne. Dans les années 20, les journaux de mode célèbrent les activités du « dehors » et la femme moderne saine et gracieusement musclée : nouvelle silhouette, nouvelle femme. A la même époque, Isadora Duncan e sa danse libre, Irène Popard et sa gymnastique esthétique montrent le chemin de la libération du corps. Encore une fois, par sa manière de vivre, Berty se montre en avance sur son temps où la majorité des femmes de sa classe restent au-dedans, corsetées et engoncées. »

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, collection Tempus, 2005, pages 52 – 53

« A partir de 1930, Frédéric n’ignore pas les opinions de sa femme qui, comme une fraction des féministes, en appelle à la spontanéité du sentiment, à la libre disposition par chacune de son corps, au droit de choisir son partenaire : pour elles, seule cette nouvelle conception de l’amour qui exalte l’union libre (« free love ») consacre l’égalité entre les hommes et les femmes. Alors qu’elle vivait à Londres, Berty avait appris le scandale qui culmina quand Victor Marguerite publia son roman Ton corps est à toi en 1927, dans lequel il demande, en tant que farouche défenseur de la limitation des naissances et au nom de la liberté publique que « les femmes soient mère à leur gré ». Il dénonce la « réaction soucieuse, après la grande saignée, de voir le pays refaire aussitôt son plein de chair à canon. »

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, collection Tempus, 2005, pages 78

# Coupable

## coupable de la stérilité du couple

« En tous cas, quand l’homme n’est pas impuissant, et quand les rapports on bien lieu, s aucun enfant ne vient, la responsabilité en a toujours été imputée à la femme. Une femme stérile est vu comme un être déficient, inachevé, elle n’est pas une femme. Elle est parfois considérée comme coupable de stérilité, qui serait le résultat d’actes de transgression volontaires. Elle peut alors être rejetée, répudiée, remplacée par une autre épouse. »

Nicole Bacharan, La plus belle histoire des femmes, entretiens avec Françoise Héritier, Michelle Perrot et Sylviane Agacinski, Seuil, 2011, page 37

# Courage

« Un seul homme en 1790 aura le tranquille courage d'affirmer que le terme de suffrage universel est une duperie si on en exclut ma moitié de la population »

Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 52

# Crachat

Louise Bourbonnaud, une riche veuve, décide de faire des voyages. Nous sommes vers la fin du XIXème siècle. Après la mort de son mari, elle a déclaré :

« Je tâcherai de ne pas rendre inutile cette portion de ma vie qui se prolonge après la tienne car, si tout passe, tout existe néanmoins. Et quelle raison aurais-je d’exister sinon de cultiver mon esprit et de le cultiver sans cesse puisque de cette façon seule, j’apprendrai à connaitre le vrai. »

Elle avait la bougeotte, elle alla vite et partout. Elle rapportera de ses voyages plusieurs écrits. Elle était assez chauvine, voire raciste.

« En Amérique, la nourriture la rebute, les manières ne lui plaisent pas. L’éducation relâchée des Blancs, leur goût de l’alcool et des armes lui inspirent une antipathie profonde. Toutes les voyageuses se plaindront d’ailleurs de leur manie de cracher partout. « c’est le peuple le plus expectorant de l’univers », dira Olympe Audouard.

Françoise Lapeyre, Le roman des voyageuses françaises (1800-1900), page 27

# Crise

« Contre toute logique, Bertie doit sa liberté à la crise. »

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, Tempus, 2005, page 68

Une crise libératrice, une vision optimiste de la crise de 29.

# Crocodile

**Margaret Mead**, anthropologue américaine du XXème siècle. Elle a observé dans les années 20 - 30, 7 civilisations des mers du Sud, partagé et observé leur quotidien et écrit un ouvrage intitulé **L’un et l’autre sexe**, paru en 1948 que j’ai dans la collection **folio essais**.

« Les femmes Tchambuli, vives, sans parure, dominatrices et travailleuses, vont à la pêche et au marché ; les hommes décoratifs et couverts d’ornements, font de la sculpture, de la peinture et s’entrainent à la danse ».

Margaret Mead, L’un et l’autre sexe, folio essais, pages 68-69

Margaret Mead nous parle de l’aptitude des femmes Iatmul à travailler régulièrement à des tâches monotones, sans en paraître accablée et du dédain des hommes pour de telles tâches.

 « (…) peu après notre arrivée au village de Tambunum. Nous avions demandé à Toni, un indigène qui travaillait pour nous, d’aller chercher de l’argile au bord de la rivière afin de boucher les interstices entre l’écran métallique qui nous servait de moustiquaire et le ciment inégal de notre chambre. Toni apporta l’argile et commença sans grand enthousiasme à boucher les fissures. Il envoya alors chercher ses cinq femmes. Il fit deux parts de l’argile et leur en donna une, en leur enjoignant de poursuivre le travail ennuyeux et utile. Avec le reste, il modela un très beau crocodile dont il orna le seuil. »

Margaret Mead, L’un et l’autre sexe, folio essais, page 202

# Cuisine

## Cooking for the Prime Minister

« The Prime Minister was coming, Agnes said : so she had heard them say in the dining-room, she said, coming in with a tray of glasses. Did it matter, did it matter in the least one Prime Minister more or less ? It made no difference at this hour of the night to Mrs Walker among the plates, saucepans, colanders, frying-pans, chicken in aspic, ice-cream freezers, pared crusts of bread, lemons, soup tureens, and pudding basins which, however hard they washed up in the scullery, seemed to be all on top of her, on the kitchen table, on chairs, while the fire blared and roared, the electric light glared, and still supper had to be laid. All she felt was, one Prime Minister more or less made not a scrap of a difference to Mrs Walker. »

Virginia Woolf, Mrs Dalloway, Penguin Books, Modern Classics, page 181

## La cuisine, un art qui révèle un maître

Karen Blixen s’est attachée à soigner un enfant indigène malade et chétif qui vivait sur ses terres. Une fois guéri, il s’attacha à son service dans la maison.

« Mais tout cela n’était rien, c’est la cuisine qui nous a révélé Kamante : comme chef il était incomparable. Il semblait que pour lui, contrairement à ses habitudes, la nature eût fait un bond et bousculé les limites ordinaires en ne lui mesurant pas les dons. C’est un de ces cas mystérieux, inexplicables comme le génie.

Pour tout ce qui touchait à la cuisine, Kamante en manifestait d’ailleurs tous les signes, jusqu’à cette impuissance à répondre à l’inspiration qui en est bien la plus dramatique rançon.

Si Kamante était né en Europe, s’il avait eu des maitres, il aurait laissé un nom dans l’histoire. Rien qu’en Afrique sa renommée était grande et, dès qu’il s’agissait de son art, tout en lui révélait un maitre. »

Karen Blixen traduit du danois par Yvonne Manceron, La ferme africaine, France Loisirs, page 36

**D**

# Debout

## Uriner ~

« Chez les indiens Piegan canadiens, d’après les travaux d’Oscar Lewis, une femme qui a eu un père influent, dont elle était la fille préférée, puis qui s’est mariée à un mari riche et a mis au monde des fils, cette femme peut devenir à la ménopause, une « femme à cœur d’homme ». Elle acquiert alors une liberté quasi masculine, et le droit d’adopter des activités et des attitudes interdites aux femmes : par exemple jurer, prendre la parole en public, boire de l’alcool, organiser des fêtes, offrir des sacrifices et même… uriner debout ! »

Nicole Bacharan, La plus belle histoire des femmes, entretiens avec Françoise Héritier, Michelle Perrot et Sylviane Agacinski, Seuil, 201, page 36

## Faire pipi debout

La grand-mère d’Annie Ernaux.

« Je regarde sa figure aux pommettes saillantes, la même lumière jaune sur sa peau que sur son œuf de buis à repriser les chaussettes. Il lui arrive de faire pipi debout, jambes écartées sous sa longue jupe noire, dans son bout de jardin quand elle se croit seule. Pourtant, elle a été première du canton au certificat d’études et elle aurait pu devenir institutrice, mais l’arrière-grand-mère a dit, jamais de la vie, c’est l’aînée, j’ai besoin d’elle à la maison pour élever les cinq autres. »

Annie Ernaux La femme gelée, folio, page 12

# Défricheuses

## ~ pour l’éducation des filles

(au XVIIème siècle)

« Dans la capitale, plus de cent institutions d’hommes et de femmes naissent en un demi-siècle. Les couvents réguliers avec pensionnats sont presque tous en place avant 1660, date à partir de laquelle les congrégations séculières s’épanouissent, en même temps que les écoles de charité qu’elles promeuvent. Hormis les « défricheuses » que furent les Ursulines à Paris et la Compagnie de Marie - Notre -Dame à Bordeaux, recevant immédiatement des externes gratuites, l’ouverture des institutions vers un publique plus large que celui favorisé des pensions monastiques n’intervient donc qu’en un deuxième temps, avec la seconde moitié du siècle. Cette démocratisation progresse à l’image de la diffusion de la Contre – réforme : le peule est atteint après que le clergé régulier, les curés des paroisses puis leurs ouailles les plus zélées eurent été conquis par le mouvement et participe à sa propagation. »

Martine Sonnet, l’éducation des filles au temps des lumières, cerf, page 39

# Démocratie

Simone Weil écrit en 1943, depuis Londres, une « Note sur la suppression générale des partis politiques ». Son discours s’ouvre sur la tendance totalitaire des partis politiques en Europe continentale. Je cite : « Le fait qu’ils existent n’est nullement un motif de les conserver. Seule le bien est un motif légitime de conservation. » Et de partir sur la définition du « bien », et rappelant Du contrat social de Rousseau, d’expliquer en quoi la démocratie n’est qu’un moyen pour atteindre ce bien.

« Mais il faut d’abord reconnaitre quel est le critère du bien.

Ce ne peut être que la vérité, la justice, et, en, second lieu, l’utilité publique.

La démocratie, le pouvoir du plus grand nombre, ne sont pas des biens. Ce sont des moyens en vue du bien, estimés efficaces à tort ou à raison. »

« Notre idéal républicain procède entièrement de la notion de volonté générale due à Rousseau. Mais le sens de la notion a été perdu presque tout de suite, parce qu’elle est complexe et demande un degré d’attention élevé. »

Rousseau partait de deux évidences. L’une, que la raison discerne et choisit la justice et l’utilité innocente, et que tout crime a pour mobile la passion. L’autre, que la raison est identique chez tous les hommes, au lieu que les passions, le plus souvent, diffèrent. Par suite si, sur un problème général, chacun réfléchit tout seul et exprime une opinion, et si ensuite les opinions sont comparées entre elles, probablement elles coïncideront par la partie juste et raisonnable de chacune et différeront par les injustices et les erreurs.

C’est uniquement en vertu d’un raisonnement de ce genre qu’on admet que le consensus universel indique la vérité.

La vérité est une. La justice est une. Les erreurs, les injustices sont indéfiniment variables. Ainsi les hommes convergent dans le juste et le vrai, au lieu que le mensonge et le crime les font indéfiniment diverger. L’union étant une force matérielle, on peut espérer trouver là une ressource pour rendre ici-bas la vérité et la justice matérielle plus fortes que le crime et l’erreur.

Il faut un mécanisme convenable. Si la démocratie constitue un tem mécanisme, elle est bonne. Autrement non. »

« Rousseau pensait seulement que le plus souvent un vouloir commun à tout un peuple est en fait conforme à la justice, par la neutralisation mutuelle et la compensation des passions particulières. C’était là pour lui l’unique motif de préférer le vouloir du peuple à un vouloir particulier. »

Simone Weil, Note sur la suppression générale des partis politiques, Berg international, pages 9-11

Mais attention, il y a deux conditions pour appliquer la volonté générale du peuple.

« L’une est qu’au moment où le peuple prend conscience d’un de ses vouloir et l’exprime, il n’y ait aucune espèce de passion collective. … La seconde condition est que le peuple ait à exprimer son vouloir à l’égard des problèmes de la vie publique, et non pas à faire seulement un choix de personnes. Encore moins un choix de collectivités irresponsables. Car la volonté générale est sans aucune relation avec un tel choix. »

Simone Weil, Note sur la suppression générale des partis politiques, Berg international, pages 12-13

« Le seul énoncé de ces deux conditions montre que nous n’avons jamais rien connu qui ressemble même de loin à une démocratie. Dans ce que nous nommons de ce nom, jamais le peuple n’a l’occasion ni le moyen d’exprimer un avis sur aucun problème de la vie publique ; et tout ce qui échappe aux intérêts particuliers est livré aux passions collectives, lesquelles sont systématiquement, officiellement encouragées. »

Simone Weil, Note sur la suppression générale des partis politiques, Berg international, page 14

# Dents

## dents et habitude d’en avoir

« J’espère que vous et Nora avez passé de bonnes vacances. J’ai passé les miennes à Central Park, mon cher petit dentiste, Joey, m’avait accordé un mois de vacances (il était parti en voyage de noces – c’est moi qui ai financé le voyage de noces !). Vous ai-je raconté qu’au printemps dernier il m’a dit qu’il me fallait faire couronner toutes mes dents ou sinon les arracher toutes ? J’ai décidé de les faire couronner parce que j’ai pris l’habitude d’avoir des dents. »

Helene Hanff, 84, Charing Cross road, Editions Autrement, 2001, page 65

# Dire

## Ce que dit une jeune fille

« choses qui doivent être courtes :

Le fil pour coudre quelque chose dont on a besoin tout de suite.  
Un piédestal de lampe.  
Les cheveux d’une femme de basse condition. Il est bon qu’ils soient gracieusement coupés courts.  
Ce que dit une jeune fille. »

Sei Shônagon, Notes de chevet, traduction et commentaires par André Beaujard, Connaissance de l’Orient, Gallimard / Unesco, 1966, page 238

## Dire quelque chose de faux

« Le premier sous-secrétaire causait et plaisantait avec les dames ; elles lui répondaient sans être gênées le moins du monde, et, lorsqu’il lui arrivait de dire quelque chose de faux, elles le démentaient et discutaient avec lui. J’étais étonnée jusqu’à la stupéfaction devant un spectacle si étrange, et je me sentais rougir sans raison. »

Sei Shônagon, Notes de chevet, traduction et commentaires par André Beaujard, Connaissance de l’Orient, Gallimard / Unesco, 1966, page 220

# Dot

## ~ offerte pour caser les orphelines

(au XVIIème siècle)

« L’hôpital de Notre – Dame – de - la – Miséricorde, rue Sensière – appelé aussi hôpital des Cents – Filles parce – qu’initialement fondé pour cet effectif -, initie ses protégées aux travaux de lingerie et de broderie. Le compagnon artisan qui épouse une de ces orphelines se voit offrir un brevet de maîtrise gratuit dans sa spécialité, dot constituée par des administrateurs soucieux de caser les malheureuses. »

Martine Sonnet, l’éducation des filles au temps des lumières, cerf, page 31

**E**

# Ecole

## Lutter contre le protestantisme

« Non seulement la prolifération des écoles paroissiales ne rencontre dès lors plus d’obstacle, mais elle est au contraire confortée par les déclarations royales des 13 décembre 1698 et 14 mai 1724 visant à ouvrir des écoles dans chaque paroisse du pays pour lutter contre le protestantisme. »

L’Education des filles au temps des Lumières, de Martine Sonnet, page 24

## Instruire à la piété

« A la veille de la Révolution, Paris compte 2500 religieuses derrière les murs de 80 communautés, de l’abbaye de grande renommée au petit couvent de quartier. Parmi ces maisons, 71 participent à l’éducation des filles, à titre d’école, de pensionnat, ou d’orphelinats ; les sœurs vouées à la pure contemplation (comme les Carmélites) sont interdites d’enseignements.

(…) Les deux établissements des Ursulines (rue Saint-Jacques et rue Saint- Avoye) comme celui de la congrégation Notre-Dame (rue Neuve-Saint-Etienne) se distinguent en se consacrant à l’enseignement féminin. Les femmes entrées dans ces ordres se vouent entièrement à cette tâche, engagement scellé par la prononciation d’un quatrième vœu. Ces trois maisons sont les seules institutions régulières à offrir à la fois un pensionnat payant et une école externe gratuite destinée aux pauvres, la vocation enseignante rendant licite cette entorse à la clôture. (in l’Education des filles au temps des Lumières, de Martine Sonnet, page 26)

La fin principale et première intention des religieuses et filles de la Congrégation Notre-Dame est […] d’instruire sans en demander salaire les petites filles à la piété et perfection de bonnes vies et mœurs, à lire et écrire, à travailler en diverses sortes d’ouvrages honnêtes,

et la bulle d’autorisation pour les Ursulines de Paris, du 25 septembre 16612, leur assigne comme but essentiel

de vaquer à l’instruction des petites filles, leur enseigner la piété chrétienne, les vertus et bonnes mœurs, et les œuvres et exercices convenables à leur sexe.**»**

L’Education des filles au temps des Lumières, de Martine Sonnet, page 28

# Économie

## Chapeaux, indicateurs économiques

« Je ne crois pas que lorsque l’art et la littérature caractéristiques d’un pays sont pleins d’activité et de vigueur, je ne crois pas qu’un pays soit à son déclin. Le pouls le plus sûr pour indiquer la situation d‘un pays est la production de l’art qui le caractérise et qui n’a aucun rapport avec sa vie matérielle. De sorte que lorsque les chapeaux à Paris sont ravissants et français partout, alors la France se porte bien. »

Gertrude Stein, Paris France, Rivages poche, petite bibliothèque, page 34

# Ecrire

## Trouver sa voix / voie à 40 ans

« I have made up my mind that I am not going to be popular, & so genuinely that I look upon disregard and abuse as part of my bargain. I’m to write what I like and they’re to say what they like. »

« There’s no doubt in my mind that I have found out how to begin (at 40) to say something in my own voice ; and that interests me so that I feel I can go ahead without praise. »

Quote from Diary, 1922 in introduction to Mrs Dolloway by Elaine Showalter, Penguin Modern Classics page xvi.

## Partir et écrire

« L’héritage des Lumières s’est diffusé dans une société qui croit en la connaissance par l’observation comme elle croit en la supériorité de ses valeurs. Rapporter des savoirs n’est pas le privilège de l’explorateur ou du savant ; les voyageuses parties faire l’expérience du monde, entrainées elles aussi dans la dynamique générale de l’expansion des connaissances, se sentent en mission pédagogique et, au retour, publient le récit de leurs aventures. Partir et écrire : double émancipation dans une société qui veut limiter le territoire des femmes à la vie domestique. »

Françoise Lapeyre, Le roman des voyageuses françaises (1800-1900), page 10

## ~ par résignation face à la sécheresse

Une année, il n’y eut pas de pluie. Karen Blixen dans sa ferme au Kenya entre impuissance, frénésie et résignation commence à écrire. L’écriture serait-elle une solution face à ce fourmillement stérile et incontrôlable qui frappe parfois, quand on sait que l’on a des milliers de choses à faire, et la masse de ces tâches potentielles non accomplies nous noie, nous électrise et nous extrait totalement de l’ici et du maintenant dans un malaise intenable ?

« C’est ainsi qu’un soir, je me mis à écrire. Je commençai à la fois un roman et des contes ; tout ce qui pouvait entraîner mes pensées vers d’autres lieux et d’autres temps me paraissait bon. Les contes que j’écrivais amusèrent mes amis.

Quand je cessais et que je sortais, je sentais un vent léger et cruel tourbillonner autour de moi. Le ciel était clair, constellé de millions d’étoiles implacables. Tout était sec.

Au début, je n’écrivais que le soir ; par la suite je reprenais mes feuillets dès le matin, à l’heure où j’aurais dû être dehors à distribuer le travail. Il était si difficile devant la terre asséchée de savoir quel parti prendre ! Fallait-il passer la charrue sur les mais flétris et recommencer à planter ? Et pour le café ? Ne valait-il pas mieux sacrifier les fruits pour sauver les pieds ? Je remettais de jour en jour les décisions à prendre.

J’écrivais dans ma salle à manger parmi le désordre des papiers disséminés, car, à côté de la littérature, il y avait les comptes à faire, les devis à examiner, sans parler des petites notes désespérées de contremaitre auquel il fallait répondre.

Les indigènes se demandaient ce que je faisais ; quand ils surent que j’écrivais un livre, ils en conclurent que c’était un dernier effort pour nous tirer d’affaire et ils y prirent grand intérêt. Chaque fois qu’ils me voyaient, i ls me demandaient comment allait le livre. »

Karen Blixen, La ferme africaine, France Loisirs, page 43

## Être capable d’écrire un livre

« Maintenant c’était au tour de mon personnel de venir me regarder écrire. Kamante, cet été-là, pouvait rester pendant des heures debout contre le mur à regarder la machine. Ses prunelles roulaient entre ses cils comme des perles noires, pour suivre de droite à gauche le mouvement de la machine, comme s’il avait dû la remonter et la remettre en marche après.  
Un soir, en levant la tête, je rencontrai le regard de ses yeux attentifs. « Msabu, me demanda-t-il au bout de quelques secondes, est-ce que tu es capable d’écrire un livre ? » Je lui répondis que je l’espérais. »

Karen Blixen La ferme africaine, France Loisirs, page 45

## Pourquoi devenir écrivaine

« Pourquoi êtes-vous devenue écrivain, Charlotte Delbo ? – Parce que j’ai été déportée, parce qu’il y a eu Auschwitz (1). »

Entretien avec Hélène Rénal, Le patriote résistant ; N°381, juillet 1971

Cité par Ghislaine Dunant dans Charlotte Delbo, une vie retrouvée, Bernard Grasset, 2016, page 67

## Ecrire ce qui n’est pas concevable

« Le dépouillement de tout, que Charlotte a vécu dans cette scène, quand Georges lui dit adieu, part pour être fusillé, empli de son courage, de sa fraternité avec ses compagnons, de son espoir pour l’avenir dont il est sûr qu’il sera fait de son idéal – ce dépouillement de tout, l’abandon de tout ce qui lui était cher, elle le vit pour la première fois. Dans son être, dans son cœur de femme.  
Elle en vivra de terribles, des dépouillements de tout, ceux de la plus grande tragédie de l’Histoire. Elle était inconcevable.  
Charlotte Delbo passera sa vie à écrire ce qui n’était pas concevable et qui fut. »

Ghislaine Dunant dans Charlotte Delbo, une vie retrouvée, Bernard Grasset, 2016, page 56

Charlotte a été arrêtée avec son mari Georges. Militant communistes, résistants. Lui est torturé. Il refuse de renoncer à ses engagements. La gestapo fit amener Charlotte dans cellule pour des adieux. Un dernier chantage, une dernière torture. Il sera fusillé au mont Valérien. Elle sera déportée.

## Écrire, de la sorcellerie

« Malgré leur conformisme, les livres élargissaient mon horizon ; en outre, je m’enchantais en néophyte de la sorcellerie qui transmute les signes imprimés en récit ; le désir me vint d’inverser cette magie. Assise devant une petite table, je décalquai sur le papier des phrases qui serpentaient dans ma tête : la feuille blanche se couvrit de tâches violettes qui racontaient une histoire. Autour de moi, le silence de l’antichambre devenait solennel : il me semblait que j’officiais. Comme je ne cherchais pas dans la littérature un reflet de la réalité, je n’eus jamais non plus l’idée de transcrire mon expérience ou mes rêves ; ce qui m’amusait, c’était d’agencer un objet avec des mots, comme j’en construisais autrefois avec des cubes ; les livres seuls, et non le monde dans sa crudité, pouvaient me fournir des modèles ; je pastichai. »

Simone de Beauvoir, Mémoires d’une jeune fille rangée, folio, pages 70-71

## Ecrire, dans les marges des livres

« Où est Leigh Hunt ? Où est l’anthologie d’Oxford de la poésie anglaise ? Où est la Vulgate et ce bon vieux fou de John Henry ? Je pensais que cela me ferait une lecture si roborative pour le temps du carême, et vous, vous de m’envoyez absolument RIEN.  
Vous me laisser tomber, et j’en suis réduite à écrire des notes interminables dans les marges de livres qui ne sont même pas à moi mais à la bibiliothèque. Un jour où l’autre ils s’apercevront que c’est moi qui ai fait le coup et ils me retireront ma carte. »

Helene Hanff, 84 Charing Cross road, Editions Autrement, 2001, page 16

## Ecrire sur rien

« En cet fin novembre, le petit café parait glacial.  
Alors pourquoi les ventilateurs tournent-ils ? Peut-être que si je les fixe suffisamment longtemps du regard, mon esprit aussi se mettre à tournoyer.  
Ce n’est pas si facile d’écrire sur rien.  
J’entends le timbre de la voix traînante et autoritaire du cow-boy. Je gribouille sa formule sur ma serviette en papier. Comment un type peut-il vous enquiquiner en rêve et avoir ensuite le culot de revenir à la charge ? J’éprouve le besoin de le contredire, pas seulement par une simple répartie, mais en passant à l’action. Je baisse la tête, contemple mes mains. Je suis certaine que je pourrais écrire indéfiniment sur rien. Si seulement je n’avais rien à dire.  
Au bout d’un certain temps, Zak pose une tasse de café chaud devant moi. »

Patti Smith, M Train, folio, pages 15-16

# Education

## La même méthode d’~

« Jamais on n’a essayé de prendre un nombre déterminé d’enfants des deux sexes, de les soumettre à la même méthode d’éducation, aux mêmes conditions d’existence. « Qu’on renverse les conditions, dit un auteur, qu’on mette les garçons de 12 à 16 ans à la cuisine, à la couture et qu’on laisse les jeunes filles dans les écoles industrielles ; qu’on les fasse entrer en possession de tous les droits qui ont été jusqu’ici le lot exclusif des hommes ; qu’on enserre les jeunes gens dans l’étiquette et les préjugés à l’aide desquels on a garrotté les femmes ; bientôt les rapports entre la valeur des deux sexes seront totalement renversés. »

Hubertine Auclert, Pionnière du féminisme, textes choisis, Geneviève Fraisse et Steven Hause, Bleu autour (Discours de Marseille)

## Éducation égale

« Leurs forces seraient égales si leur éducation l'était aussi. »

Benoite Groult cite Montesquieu, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 46

## Having a degree

« She had her degree. She was a woman who had made her way in the world. »

Virginia Woolf, Mrs Dalloway, Penguin Books, Modern Classics, page 145

## Couture

« Le changement d’un travail à un autre me dérouta également, et je fus contente quand, aux alentours de 3 heures de l’après-midi, Miss Smith me mit dans la main une bordure de mousseline de deux mètres de long, ainsi qu’une aiguille, un dé, etc., et m’envoya m’asseoir dans un coin tranquille de la salle de classe avec l’ordre de l’ourler. »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio, pages 106-107

## Être une vraie dame

Bessie, une servant de la demeure des Reed rend visite à Jane.

« Je jouai une ou deux valses ; elle fut charmée.  
« Les demoiselles Reed seraient incapables de jouer aussi bien ! dit-elle en exultant. J’ai toujours dit que vous en sauriez plus qu’elles. Et est-ce que vous dessinez ?  
- voici une de mes peintures, au-dessus de la cheminée.” C’était un paysage à l’aquarelle que j’avais offert à la directrice pour la remercier d’être intervenue en ma faveur auprès de la commission, et qu’elle avait fait mettre sous verre.

« Ma foi, c’est très beau, Miss Jane ! Le maître de dessin des demoiselles Reed ne ferait pas de plus beau, sans parler de ces demoiselles qui sont bien incapables de faire aussi bien. Et est-ce que vous avez appris le français ?

* Oui, Bessie, je le lis et le parle.
* Et savez-vous broder la mousseline et la toile?
* Oui.
* Oh! C’est que vous êtes une vraie dame, Miss Jane ! Je le savais. Vous réussirez, que votre famille le Remarque ou non. »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio, pages 168

## Accès au savoir

« Naturellement, la privation de l’accès au savoir est surtout évidente après l’apparition de l’écriture et de la consignation d’un savoir livresque. L’accès à ce savoir-là, émancipateur, a longtemps été interdit aux femmes dans les sociétés occidentales mêmes, où il n’est ouvert à toutes que depuis un peu plus d’un siècle. »

Nicole Bacharan, La plus belle histoire des femmes, entretiens avec Françoise Héritier, Michelle Perrot et Sylviane Agacinski, Seuil, 2011, page 30

## Alphabétisation

« Avec 75% de femmes signant leur testament ou leur contrat de mariage à la fin du XVIIIème siècle, Paris a montré contre Molière et Arnolphe, comment on pouvait, on devait, faire venir l’intelligence aux filles. »

Martine Sonnet, l’Education des filles au temps des Lumières, page 11

« Entre 1760 et 1789, dans un Paris peuplé de 600 000 à 800 000 habitants grouillent entre 96 600 et 128 800 garçons et filles de 7 à 14 ans, soit en âge d’apprendre. Les filles, un peu plus nombreuses que la gent masculine, sont de 49 500 à 66 000 à convoiter les 11 000 places disponibles pour elles dans les écoles. Théoriquement, on compterait donc une écolière pour 5 ou 6 parisiennes en âge de l’être, mais une écolière pour 3 ou 4 postulantes semble un score plus proche de la réalité. Cette correction tient compte à la fois de la brièveté des scolarités - les élèves ne demeurent pas sur leurs bancs de 7 à 14 ans mais au mieux pendant 2 ou 3 années – et des fillettes qui n’entrent pas dans la compétition. Il faut défalquer du calcul, d’une part, la frange –inchiffrable – de population flottante, étrangère à tout souci éducatif et, d’autre part, celle – tout aussi inchiffrable, des enfants qui apprendront à lire et à écrire chez elles et dans l’échoppe d’un maitre écrivain. En proposant une place en classe pour 3 ou 4 écolières potentielles, Paris ne permet certes pas à toutes les familles d’en profiter, mais nul doute que les plus déterminés à instruire leurs filles y parviennent. Les taux d’alphabétisation féminine de la capitale le confirment l’expression d’une infrastructure scolaire satisfaisante, au moins pour les apprentissages les plus fondamentaux.

Faute de certificats, brevets ou autres sanctions glorieuse du savoir acquis, le comptage de signatures féminines au bas d’actes notariés reste la seule évaluation de la scolarité, même s’il est délicat d’établir un rapport précis entre la capacité à signer et l’habilité à déchiffrer un texte ou à manier la plume. »

Martine Sonnet, L’Education des filles au temps des Lumières, page 82

## ~des filles, contenu

« La bulle d’autorisation pour les Ursulines de Paris, du 25 septembre 1612, leur assigne comme but essentiel de vaquer à l’instruction des petites filles, leur enseigner la piété chrétienne, les vertus et bonne mœurs, et les œuvres et exercices convenable à leur sexe. »

Martine Sonnet, l’éducation des filles au temps des lumières, cerf, page 28

A noter, plus loin dans le même ouvrage : A la fin du XVIIIème siècle, il y a à Paris profusion de lieux éducatifs féminins.

« Le retard de l’instruction féminine ne provient pas d’un manque de structures d’accueil, mais plutôt de ses finalités et pratiques pédagogiques ou de la façon dont les parents usent des possibilités qui leur sont offertes, on y reviendra. »

Martine Sonnet, l’éducation des filles au temps des lumières, cerf, page 31

**Pour aller plus loin :**

« Il faut attendre les écrits de Christine De Pisan, en particulier la Cité des Dames et le Livre des trois vertus, pour que naisse une vision plus globale du problème de l’éducation des filles. »

**(Martine Sonnet page 14)**

## Amour de l’étude (nécessaire au bonheur des femmes)

« Par cette raison d’indépendance, l’amour de l’étude est de toutes les passions celle qui contribue le plus à notre bonheur. »

Emilie du Châtelet, Discours sur le bonheur, Rivage poche, petite bibliothèque, page 52

Emilie du Châtelet parle depuis son siècle, le XVIIIème, aux côtés de Voltaire ; elle parle d’un siècle où les petites filles sont privées de l’étude, ou presque (voir L’éducation des filles au temps des Lumières, de Martine Sonnet) et sa pertinence demeure pourtant pour bien des femmes.

*« Il est certain que l’amour de l’étude est bien moins nécessaire au bonheur des hommes qu’à celui des femmes. Les hommes ont une infinité de ressources pour être heureux, qui manquent entièrement aux femmes. Ils ont bien d’autres moyens d’arriver à la gloire, et il est sûr que l’ambition de rendre ses talents utiles à son pays et de servir ses concitoyens, soit par son habileté dans l’art de la guerre, ou par ses talents par le gouvernement, ou les négociations, est fort au-dessus de celle qu’on peut se proposer pour l’étude ; mais les femmes sont exclues, par leur état, de toute espèce de gloire, et quand, par hasard, il s’en trouve quelqu’une qui est née avec une âme assez élevée, il ne lui reste que l’étude pour la consoler de toutes les exclusions et de toutes les dépendances auxquelles elle se trouve condamnée par état. »*

Emilie du Châtelet, Discours sur le bonheur, Rivage poche, petite bibliothèque, pages 52-53

# Egoïsme

## ~, la base de toutes les vertus

« C’est que l'égoïsme bien entendu nous conduit à faire du bien aux hommes pour les empêcher de nous faire du mal. Je suis égoïste, moi, c'est connu. Je me suis habitué à n'en plus rougir, et, en analysant toutes les vertus, j'ai trouvé pour base de toutes l'intérêt personnel. L'amour et la dévotion, qui sont deux passions en apparence généreuses, sont les plus intéressées peut-être qui existent ; le patriotisme ne l'est pas moins, soyez-en sûr. J'aime peu les hommes ; mais pour rien au monde je ne voudrais le leur prouver : car je les crains en proportion du peu d'estime que j'ai pour eux. Nous sommes donc égoïstes tous les deux ; mais, moi, je le confesse, et, vous, vous le niez.  
Une discussion s'éleva entre eux, dans laquelle, par toutes les raisons de l'égoïsme, chacun chercha à prouver l'égoïsme de l'autre. »

George Sand, Indiana, Gallimard, folio classique, page 123

# Emancipation

« c'était une événement .. qu'une doctrine [le Saint-Simonisme], une théorie sociale et économique, non seulement tînt compte de la femme, mais fît de son émancipation l'idée-force de son système. »

Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 129

# Encre

## ~ rouge

« Il avait le don de mêler le tricolore au caviar, de frémir devant un drapeau et de pleurer en pensant à l’âme des prostituées, il écrivait avec une encre rouge comme le sang des héros, comme la rosette de sa Légion d’honneur, comme les jupes molles des tziganes. »

Portrait sans retouches de Françoise Giroud, page 132

## ~ de Chine

« Ah ! Ce n'est pas un rêveur. Tout en lui est net. La pensée, la poigne de main, le regard brun...  
C'est un homme dessiné à l'encre de Chine, d'un trait large et ferme. »

Françoise Giroud, *portraits sans retouches,* extrait du portrait de François Mitterrand, page 156

« de tous les hommes réputés brillants, François Mitterrand est peut-être le plus éblouissant parce qu'il réunit dans sa conversation deux éléments généralement contradictoires : il est à la fois précis jusqu'à la méticulosité, abondant en détails, en chiffres, en dates, et en même temps le détail ne l'empêche jamais d'exprimer et de narrer les faits dans leur ensemble et sous leur aspect le plus large, voire avec de brèves incidences philosophiques. (...) Cette structure d'esprit qui permet au même homme de vous dire la date de la mort de Louis XVI et de synthétiser en six phrases les raisons pour lesquelles il a été guillotiné, d'orner l'ensemble d'une anecdote et d'enchaîner sans effort sur une revue rapide des gouvernements révolutionnaires, cette structure d'esprit à la fois analytique et synthétique est infiniment rare. »

Françoise Giroud, portraits sans retouches, extrait du portrait de François Mitterrand, page 157

# Encyclopédie

## ~des femmes

« Nous vivons à une époque où toute recherche doit être évaluée d’après son urgence... Ces questions sur le rôle réel et le rôle possible des deux sexes sont-elles purement académiques, s’écartent-elles trop des sollicitations pressantes de l’actualité ? Ces considérations ne sont-elles que passe-temps érudit et futile quand le feu est à la maison ? ».

**Margaret Mead, L’un et l’autre sexe, folio essais, page 17**

« Il importe à la félicité du genre humain que soit fondée une Encyclopédie, c’est-à-dire une collection ordonnée de vérités suffisant, autant que faire se peut, à la déduction de toutes choses utiles. » Initia et specimina scientiae generalis, 1679-1680. Leibniz

## Justification de l’encyclopédie des femmes

**Margaret Mead explique le positionnement de son ouvrage L’un et l’autre sexe :**

« Dire avec le sourire ou avec une petite grimace d’excuse : « à mon point de vue », c’est reconnaitre que nul ne voit jamais plus qu’une partie de la vérité ; c’est admettre en l’occurrence que la contribution d’un sexe ou d’une culture, voire d’une discipline scientifique – même si elle ne se borne pas à l’étude d’un sexe ou d’une culture – est toujours partiale, qu’elle requiert l’apport des autres pour atteindre à plus de vérité. »

« Le présent ouvrage, pour sa part, est écrit du point de vue d’une femme entre deux âges, américaine et anthropologue. Une partie de sa thèse est que les femmes ne voient pas le monde de la même manière que les hommes – et qu’elles aident, ce faisant, le genre humain à prendre plus complètement connaissance de lui-même ».

Margaret Mead, L’un et l’autre sexe, folio essais, page 32

## The women who represents

« I saw the exhibition of Zurbaran paintings in an old Italian town with a beautiful theater whose painted walls and ceilings reminded me of a San Francisco artist, muralist Mona Caron. Though the garlands and ribbons recalled her work, few women were able to paint them, to make images in public, to define how we look at the world, to make a living, to make something we might look at five hundred years later. In Fernandez’s painting, the white fabric with the expressive creases and shadows is a bedsheet. It speaks of houses, of beds, of what happens in beds and then gets washed out, of cleaning houses, of women’s work. This is what it is about but not what it is. The women who is represented is obscured, but the women who represents is not. »

(the passage is commenting on a picture of painting reproduced in the book, by artist Ana Teresa Fernandez)

Rebecca Solnit, Men explain things to me and other essays, Granta, 2014, page 80

## To name

« To spin the web and not be caught in it, to create the world, to create your own life, to rule your fate, to name the grandmothers as well as the fathers, to draw nets and not just straight lines, to be a maker as well as a cleaner, to be able to sing and not be silenced, to take down the veil and appear : all these are the banners on the laundry line I hang out. »

Rebecca Solnit, Men explain things to me and other essays, Granta, 2014, page 82

# Enfants

## Une fille n’est pas un enfant

« - Vous avez des enfants ?

- non.

- Pas même une fille ? »

(Jane Dieulafoy)

Françoise Lapeyre, Le roman des voyageuses françaises (1800 – 1900), Editions Payot et Rivage, 2007, Petite bibliothèque Payot, page 195

## Les enfants ; des choses sans retenue

« choses sans retenue

Un enfant qui n’a aucune qualité particulière et qui est habitué à être choyé.

La toux.

Alors qu’on va dire quelque chose à une personne qu’on voit embarrassée, elle parle la première.

Un enfant de quatre ou cinq ans, dont les parents habitent quelque part dans les environs, entre chez vous et commence à faire mille malices ; il s’empare de ceci, de cela ; il disperse, il abîme tout. D’ordinaire, on lui ôte des mains ce qu’il a paris, on le gronde ; il n’en peut faire à sa tête. Mais quand sa mère vient, il se sent fort ; en la tirant, en la secouant, il la supplie de lui donner ce qui l’intéresse. Cependant elle lui répond qu’elle parle à de grandes personnes, elle ne tient aucun compte de ce qu’il dit. Alors, il remue tout, par lui-même, pour atteindre l’objet convoité ; il s’en saisit et le regarde. C’est vraiment détestable. La mère, qui le voit faire, se contente de lui crier : « Vilain ! » et sans lui reprendre cet objet pour le cacher, elle ajoute seulement avec un sourire : « Ne fais pas ainsi, tu vas détériorer cela. » Elle aussi elle est détestable. »

**Sei Shônagon, Notes de chevet, Connaissance de l’Orient, Gallimard / Unesco, 1966, page 195**

Ce mépris de l’enfant remuant, qui glisse vers cela de la mère qui ne sait le dompter. Puis aussi, les enfants des autres, c’est bien pénible. Quid de l’instinct maternel dans tout ça ?

## L’importance de savoir si le nouveau-né est un garçon ou une fille

« Choses que l’on a grande hâte de voir, ou d’entendre

On apprend qu’une femme vient d’avoir un enfant, on veut savoir bien vite si c’est un garçon ou une fille. Quand la mère est une dame de qualité cela va sans dire, et même s’il s’agit d’une pauvre femme, d’une personne du commun, on a grande hâte d’être renseigné. »

Sei Shônagon, Notes de chevet, Connaissance de l’Orient, Gallimard / Unesco, 1966, page 201

## Silence des ~

« Il arrivait qu’un livre, ouvert sur le dallage de la terrasse ou sur l’herbe, une corde à sauter serpentant dans une allée, ou un minuscule jardin bordé de cailloux, planté de têtes de fleurs, révélassent autrefois, dans le temps où cette maison et ce jardin abritaient une famille, la présence des enfants et leurs âges différents. Mais ces signes ne s’accompagnaient presque jamais du cri, du rire enfantins, et le logos chaud et plein, ressemblait bizarrement à ces maisons qu’une fin de vacances vide, en un moment, de toute sa joie. »

Colette, La maison de Claudine, Hachette, Livre de Poche, page compléter

## Pourquoi faire trois enfants

« Je vous fis trois pour former une digue  
contre les flots qui vont vous assaillir :  
L’un vigilant, l’un rêveur, l’un prodigue,  
Croissez unis pour ne jamais faillir,  
Mes trois échos ! L’un à l’autre à l’oreille,  
Redites-vous les cris de mon amour ;  
Si l’un s’endort, que l’autre se réveille ;  
Embrassez-le, grondez à votre tour ! »

Marceline Desborde-Valmore, Aux trois aimés, anthologie, folioplus classique, page 89

## L’enfant fille est la sœur d’un hypothétique frère

« On la connaissait sous le nom de Sœur depuis qu’elle était née, et sa mère caressait toujours l’idée d’un possible petit frère. Le couffin de Sœur attendait dans la cave et ses habits de bébé étaient soigneusement rangés dans les tiroirs d’une commode. »

Dorothy Parker, Mauvaise journée, demain, Christian Bourgois éditeur, (nouvelles) « Quel joli petit tableau », page 10

# Enfer

## Les cercles de l’enfer

« En une minute le siège est fait devant un nouveau bâtiment du HDP, des librairies aux kebabs, les « commerces kurdes » sont mis à sac, un jeune qui parlait kurde est dépecé à coups de rasoir, on exige d’immoler une fille de cinq ans, le fracas d’opérations lourdes s’élève depuis les murailles, les hélicoptères tournoient au-dessus de la ville, sur Internet on apprends que la ville de Silvan, qui venait à peine de commencer à panser ses plaies, est de nouveau la proie des flammes, dans les villes assiégées les snipers abattent les hommes un à un, les tanks à chenille et les « douchkas » progressent en direction des maisons effondrées, on charge les mortiers, ceux qu’on a arrêtés téléphonent depuis le commissariat, à Cizre un gamin de quatorze ans répondant au nom de Bünyamin est placé en garde à vue, une mère couche son bébé mort dans un bac de glaçons, ses enfants regardent, une mère qui meurt, vidée de son sang, parce qu’elle n’a pas pu être transportée à l’hôpital, les foules enragées callaissent les bus qui vont à Diyarbakır, stoppés net avant que ne commence le voyage.

A Auschwitz, des mètres de cheveux de femmes, l’oreille mutilée de Bünyamin retrouvée dans une poubelle, les cercles de l’enfer qui vont rétrécissant, plus profonds, jamais rassasiés. »

Asli Erdoğan, Le silence même n’est plus à toi, Actes Sud, page 60

Note : Le 25 décembre 2017 parait au journal officiel Turc le décret n° 696 accordant l’immunité à tous les civils, quelle que soit la nature de leurs actes, dès lors qu’ils agissent au nom de l’[antiterrorisme](http://www.lemonde.fr/antiterrorisme/) ou pour [prévenir](http://conjugaison.lemonde.fr/conjugaison/troisieme-groupe/pr%C3%A9venir/) une tentative de renversement du gouvernement.

# Espace

## Espace public

« Je ne veux plus continuer à vivre dans un monde où je me sens en insécurité dans l’espace public pour la simple raison que je suis une femme. »

Me resigner si tôt à l’injustice, ce serait déjà commencer à m’éteindre. J’ai 23 ans, je suis trop jeune pour baisser les bras ? »

Marie Laguerre avec Laurène Daycard, Rebellez-vous ! L’iconoclaste, page 16

# Etoile

« Certaines personnes, qui avaient fui l’Allemagne nationale-socialiste, rapportaient que les opposants politiques étaient internés dans un camp de concentration à Dachau, dans la banlieue de Munich. Ils évoquaient aussi les vitrines de magasins marquées de l’étoile de David. On ne parlait pas encore des déportations de Juifs, mais tout le monde comprenait que la situation en Allemagne suivait un cours angoissant. »

Simone Veil, Une vie, Le livre de poche, page 26

# Exaltation

## L’exaltation éphémère

« Un oiseau ou un nuage qui avait passé le soir dans le ciel avait suffi pour déranger le fragile édifice de bonheur et d’expansion éclos le matin dans cette imagination d’enfant et de poète. »

George Sand, Elle et lui, Editions du Seuil, Points, page 179

**F**

# Faire

## Faire et ouvrer

« Le travail, certes, produit aussi pour une fin : celle de la consommation ; mais comme cette fin, la chose à consommer, n’a pas la permanence dans le monde d’une œuvre, la fin du processus ne dépend pas du produit fini mais de l’épuisement de la force de travail ; et, d’autre part, les produits eux-mêmes redeviennent immédiatement des moyens, moyens de subsistance et de reproduction de la force de travail. Dans le processus du faire, au contraire, la fin n’est pas douteuse : elle arrive dès qu’un objet entièrement nouveau, assez durable pour demeurer dans le monde comme entité indépendante, a été ajouté à l’artifice humain. »

Hannah Arendt, Condition de l’homme moderne, Calmann-Lévy, Agora, page 195.

# Faiseuse de mots

« Possédée depuis l'adolescence par la "rage d'écrire", Aurore voulut devenir non une "femme auteur", position dépréciée, mais un écrivain »

Michelle Perrot, à propos de George Sand, Des femmes rebelles de, éditions elyzad poche, page 17

# Féminisation

Note à moi-même  
Féminisation des noms de métiers  
retrouver citation Hubertine Auclert, on n’osait dire « avocate »  
Et maintenant on trouve ça bizarre de dire « écrivaine » ou autrice

Et le fascicule sur les noms féminins et ce qu’en a dit l’Académie française

# Féminisme

## Misogynie et~

« On oublie trop souvent que c'est la misogynie qui a suscité le féminisme et non l'inverse. »

Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 17

## Prise de condition féministe

« C'est au Moyen Âge seulement qu'apparaîtra une prise de conscience de la condition féminine. »

Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, page18

## Naissance du mot ~

[Le mot "féminisme"] « naîtra vers 1830, sous la plume d'un utopiste, inépuisable inventeur de néologismes, Charles Fourier"  
« Christine de Pisan, première femme à vivre de da plume, allait donner au féminisme son expression moderne. »

Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 18

## Le ~une grande idée généreuse

« Il est dans la destinée des grandes idées généreuses de fleurir dans les époques troublées et d'être réprimées quand l'ordre absolu se rétablit. »

Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 43

Benoite Groult introduit ainsi son chapitre 3 sur le XVIII ème siècle dans Le féminisme au masculin.

## Les hommes ont créé le féminisme

« Je suis devenue féministe à cause des hommes. Comme beaucoup d’autres. Les féministes se sont toujours élevées d’une voix pour révéler les injustices et mauvais traitements dont elles ont été et sont toujours la cible. »

Claudine Cordani, La justice dans la peau – les arbresses

# Femme

## ~ ordinaire

« La raison pour laquelle Donna Amalia n’engraissait pas trop était que, au fond d’elle-même, continuait de brûler, sans jamais se consumer, cette ferveur qu’une femme ordinaire peut connaitre quand elle est enfant, mais qui se réfrène ensuite dans sa jeunesse, et disparait à l’âge adulte. Les sentiments, les pensées de Donna Amalia, étaient toujours en mouvement, toujours ardents ; et ils ne s’apaisaient pas même dans le sommeil, car son repos était un tel spectacle de songes, qu’à les raconter, on les aurait pris pour les Mille et une Nuits.   
Le secret du caractère de Donna Amalia résidait tout entier en ceci : à la différence des gens ordinaires, elle n’acquérait jamais, à l’égard des aspects, même les plus coutumiers, de la vie, cette habitude dont naissent l’indifférence et l’ennui. »

Elsa Morante, Donna Amalia et autres nouvelles, folio, pages 12-13

Elément biographiques, source : Babelio

Né(e) à : Rome , le 18/08/1912, Mort(e) à : Rome , le 25/11/1985

Elsa Morante est une romancière italienne.

Elle passe son enfance dans le quartier populaire du Testaccio. Fille d'une institutrice d'origine juive et d'un employé des postes, elle est en fait reconnue par Augusto Morante, surveillant dans une maison de correction.

Dès l'âge de treize ans, Elsa Morante publie des récits dans plusieurs journaux pour enfants, et à dix-huit ans, elle décide de se consacrer à l'écriture, quittant famille et études. Elle collabore à l'hebdomadaire Oggi, de 1939 à 1941.

Elle épouse l'écrivain Alberto Moravia en 1941 (le couple se séparera en 1962, sans jamais divorcer). Elle le suit dans l'exil décrété par les fascistes de 1943 à 1944.

Elle publie son roman "Mensonge et sortilège" en 1948 et obtient le prix Viareggio, puis elle est lauréate du prix Strega, avec son roman, "L'île d'Arturo" en 1957. Sa situation matérielle s'améliore et elle emménage avec son mari dans un appartement qui deviendra vite un haut lieu de l'intelligentsia italienne.

Elle voyage en Espagne, en URSS, en Chine et en 1960 aux États-Unis, où elle se lie avec un jeune peintre, Bill Morrow, qui se suicide en 1962.

En 1974, elle publie "La Storia", qui suscite la polémique, puis "Aracoeli" en 1982. Malade des suites d'une fracture du fémur, elle tente de se suicider en 1983. Elle recevra le Prix Médicis en 1984 pour "Aracoeli".

## ~, sa définition dans l’encyclopédie

Il y eût quelques lumières au siècle des Lumières, mais, nous rappelle Benoite Groult**:**

« ..dans la Grande Encyclopédie (mise en ordre et publiée par M.Diderot en 1766), on s'étonne de trouver à l'article "Femme" une description tout à fait traditionnelle de la compagne de l'homme. »

Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 47

# Fiancée

La petite Marguerite, fille de Louis VII, roi de France. Enjeu dans la concurrence entre Louis VII et Henri Plantagenêt deuxième époux d’Aliénor pour la main sur les royaumes de France et d’Angleterre

« Pour Henri et Aliénor, la réponse ne peut guère faire de doute. Dans la vaste partie d’échecs ainsi engagée, ils sont capables à eux deux, de mettre mat l’adversaire champenois ; le tout est de disposer soigneusement les points à l’avance. Et la pièce maitresse dans le jeu est évidemment la petite Marguerite, désormais fiancée avec Henri le Jeune. L’usage de temps voulait qu’elle fût élevée dans sa future belle-famille. Quelques temps après la visite de Thomas Beckett, le roi de France reçut donc celle du roi d’Angleterre, venu en personne chercher la petite fiancée, encore dans ses langes. Louis posa comme condition qu’elle ne serait pas élevée par Aliénor. »

Régine Pernoud, Aliénor d’Aquitaine, Albin Michel, Le livre de poche 1965, page 135

# Fichu

La grand-mère paternelle de Thérèse Clerc, Andréa. Envoyée par sa mère en pension, alors que ses deux frères sont dorlotés à la maison. Elle obtient son brevet supérieur, ce qui est l’équivalent d’un diplôme universitaire. Elle épouse un dessinateur et architecte, Monsieur Clerc.

« Celle qui s’appelle désormais Andréa Clerc est toujours enceinte : elle aura huit grossesses mais trois enfants seulement survivent. Elle les voit mourir les uns après les autres de la méningite tuberculeuse. Pendant une longue partie de sa vie, elle est à la fois enceinte et en deuil d’un enfant. Un jour que son petit Maurice est au plus mal, elle demande à son mari d’aller chercher un médecin dont on lui a dit qu’il faisait des miracles. « Tu vois bien qu’il est fichu ! » lui objecte le père. Le petit Maurice meurt peu après. Elle ne le pardonnera pas.  
Sur ses huit enfants, n’arrivent à l’âge adulte que René, le père de Thérèse, et ses deux sœurs, Fernande et Simone. »

Danielle Michel-Chich, Thérèse Clerc, Antigone aux cheveux blancs, des femmes-Antoinette Fouque, page 40

# Fille

## Je ne déplorais pas d’être une fille

Simone de Beauvoir, petite fille, pas encore devenue femme.

« Curieuse d’autrui, je ne rêvais pas d’un sort différent du mien. En particulier, je ne déplorais pas d’être une fille. Evitant, je l’ai dit, de me perdre en vains désirs, j’acceptais allégrement ce qui m’était donné. D’autre part, je ne voyais nulle raison positive de m’estimer mal lotie.

Je n’avais pas de frère : aucune comparaison ne me révéla que certaines licences m’étaient refusées à cause de mon sexe ; je n’imputai qu’à mon âge les contraintes qu’on m’infligeait ; je ressentis vivement mon enfance, jamais ma féminité. Les garçons que je connaissais n’avaient rien de prestigieux. Le plus éveillé, c’était le petit René, exceptionnellement admis à faire ses premières études au cours Désir ; j’obtenais de meilleures notes que lui. Et mon âme n’était pas moins précieuse aux yeux de Dieu que celle des enfants mâles : pourquoi les eussé-je enviés ? »

Simone de Beauvoir, Mémoires d’une jeune fille rangée, folio, pages 74-75

# Fleurs

## Lys, seulement pour les jeunes filles décédées

« Vers cinq heures, j’ai appelé l’hôpital pour demander s’il était possible de voir ma mère à la morgue avec mes deux fils. La standardise a répondu qu’il était trop tard, la morgue fermait à quatre heures et demie. Je suis sortie seule en voiture, pour trouver un fleuriste ouvert le lundi, dans les quartiers neufs près de l’hôpital. Je voulais des lis blancs, mais la fleuriste me les a déconseillés, on ne les fait que pour les enfants, les jeunes filles à la rigueur. »

Annie Ernaux, Une femme, folio, page 15

# Fortune

## Revers de fortune et optimisme

Compléter recopier la citation ici

Dominique Missika, Berty Albrecht, féministe et résistante, Editions Perrin, Tempus, 2005, page 68

# France

## Une grande nation généreuse

« M. Kessel était juif. Dans les terres profondes de Russie où il vivait, l’université lui était fermée. Très loin, une grande nation généreuse rayonnait : La France. »

« Quand M. et Mme Kessel y arrivèrent, un jour de 1890, ils savaient quarante mots de français qu’ils avaient appris dans un exemplaire déchiré des œuvres de Victor Hugo. »

Portraits sans retouches, Françoise Giroud, folio, page 130

Françoise Giroud, co-fondatrice de L’Express avec Jean-Jacques Servan – Schreiber, secrétaire d’état à la condition féminine pendant le vote de la loi sur l’IVG, a écrit une série de portraits de personnalités pour France-Dimanche.

## Des berlues cocardières

Louise Bourbonnaud, voyageuse pressée, adore retrouver au fin fond de l’Amérique des effluves de France.

« Montevideo ne lui plait pas. Buenos Aires non plus : le froid et la pluie l’empêchent de sortir ou lui font passer ses après-midi dans les salles de spectacle à regarder des « panoramas ». Dans ces conditions, ce qu’elle craint le plus survient au bout de quelques jours : non le danger, mais l’ennui !

Citer autrice et titre Page 40

**G**

# Galanterie

## Polysémie du terme

« La magnificence et la galanterie n’ont jamais paru en France avec tant d’éclat que dans les dernières années du règne de Henri second. Ce prince était galant, bien fait et amoureux ; quoique sa passion pour Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, eût commencé il y a plus de vingt ans, elle n’en était pas moins violente, et il n’en donnait pas des témoignages moins éclatants. »

« Galanterie a un sens très large. Le mot ne désigne pas seulement une liaison amoureuse, mais, plus généralement, tout ce qui touche à l’amour. De même, Galant, dans un sens restreint, veut dire amoureux. Plus généralement, il désigne les diverses qualités qu’on attend d’une personne de Cour : élégance, courtoisie, gaieté… »

Madame de Lafayette, La princesse de Clèves, Note de l’édition de Bernard Pingaud, folio classique, Gallimard, 2000 : Note de l’éditeur page 37.

## Hommages et bonnes manières en paiement de la servitude

« Pour compenser cette servitude quotidienne des femmes, on a coutume de monter en épingle les attentions, hommages et bonnes manières que les messieurs se disent tenus de leur manifester et qu'ils désignent du nom flatteur de galanterie, par lequel ils croient à bon compte s'assimiler aux chevaliers du Moyen Age ! »

Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, pages 115-116

## Priver une femme de ~, terrible châtiment

« J'ai entendu un monsieur, et même plusieurs, me menacer, comme d'un terrible châtiment, de ne plus m'ouvrir les portes de voiture et de restaurant pour me punir d'être féministe. Il appelait ça la disparition de l'esprit chevaleresque...) »

Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, pages 115-116

Note à moi-même, voir :

• Belinda Canonne

• Brigitte Grésy

# Garçon

## Devenir un ~

« J’ai changé d’avis. Oui, j’ai changé d’avis. Je ne vais confier ma vie aux mains de quelque brave garçon, devenir mère, ni courir le monde et devenir libertine. Je vais m’enfuir et devenir un garçon. »

Djuna Barnes, Journal d’une enfant dangereuse, nouvelles, page 15

Note à moi-même

« comme un garçon » de Sylvie Vartan

« si j’étais un homme » de Diane Tell

# Gare

## La gare sans nom

« Elle ne donne pas dans son livre le nom du camp, Auschwitz. A la première page qui évoque l’arrivée des convois, elle l’appelle « la plus grande gare du monde ». Ceux qui arrivent cherchent le nom du lieu. « C’est une gare qui n’a pas de nom. Une gare qui pour eux n’aura jamais de nom ». Dans le livre qu’elle consacrera à l’histoire de chacune des femmes de son convoi, elle écrira : les deux premiers mois au camp, « cent cinquante sont mortes sans savoir qu’elles étaient à Auschwitz. » Quand elle rentre en France définitivement, elle achète la plus petite gare du monde et fait poser le nom du lieu sur les murs. »

Ghislaine Dunant, Charlotte Delbo, la vie retrouvée, Bernard Grasset, 2016, pages 9-10

L’auteure Ghislaine Dunant évoque la plus petite gare du monde, l’ancienne gare de Breteau, que Charlotte Delbo a acheté comme maison de campagne au début de années soixante, en contre point à la rampe d’arrivée du camp de la mort. Son salon conserve les bancs de la salle d’attente de la gare désaffectée. Elle laisse les anciens du village venir s’y reposer.

« Ça ne ressemble pas à une gare, il n’y a pas de panneau, pas de nom, juste les voies au milieu du paysage glacé de la plaine et les quatre wagons ouverts. La vingtaine de wagons en tête du train où étaient montée à Compiègne les 1200 hommes prisonniers ne sont plus là. Elles sont seules, femmes, et luttent pour ne pas se sentir si vulnérables. »

Ghislaine Dunant, Charlotte Delbo, la vie retrouvée, Bernard Grasset, 2016, page 57

# Genre

La suspension de la question du genre :

« … dans un grand nombre des situations de la vie courante, nous ne sommes ni homme ni femme, car la question ne se pose pas. »

Belinda Cannone, La tentation de Pénélope, l’autre pensée Stock, 2010, p 16

Note à moi même

La question ne se pose pas pour les jeunes femmes prè-monde du travail

 La question ne se pose pas pour les hommes ( ?) (cf. l’anecdote de Michael Kimmel)

La question de la servitude : se réduire à des déterminismes ? (page 16)

Quelque chose de contradictoire : monter l’équivalente valeur en sexuant l’intervention. Comme les réseaux de femmes. C’est aussi le cas de l’encyclo.

Women can’t have it all because men do.

« Il nous faut plus de vagins dans les conseils d’administration. » verbatim, séance de travail avec Théa

# Grand-mère

«Those excluded influences I call the grandmothers»

Rebecca Solnit, Men explain things to me and other essays, Grante, 2014, page 73

# Grenouille

## Pluie de grenouilles

Une averse s’abat sur la voiture. Sido est trempée. Sido raconte la scène merveilleuse de la pêche miraculeuse.

« Le nuage passé, j’étais assise dans un bain de siège, Antoine trempé, et la capote pleine d’eau, d’une eau chaude, une eau à dix-huit ou vingt degrés. Et quand Antoine a voulu vider la capote, nous y avons trouvé quoi ? Des grenouilles, minuscules, vivantes, au moins trente grenouilles apportées à travers les airs par un caprice du Sud, par une trombe chaude, une de ces tornades dont le pied en pas de vis ramasse et porte à cent lieues un panache de sable, de graines, d’insectes… J’ai vu cela, moi, oui ! »

Colette, Sido, dans Sido suivi des vrilles de la vigne, Livre de poche, page 51

# Guerre

## Dépeindre des batailles

« Mme de Lafayette est le seul écrivain de son sexe à avoir dépeint et analysé minutieusement des batailles, c’est une originalité qui mérite attention. »

Madame de La Fayette, La princesse de Clèves, folio, page 11

## Guerre contre théâtre

« Jef (…) ne vivait que pour le théâtre et tout en préparant une licence de lettres, il jouait, le soir, à l’Odéon, à la Renaissance. » « La guerre seule pouvait l’arracher au théâtre. Il était fait pour la guerre, cette affaire d’hommes. »

Portraits sans retouches, Françoise Giroud, folio, page 131

## Raconter ses exploits de guerre

« A la fin de la guerre, les hommes ont raconté leurs exploits, les femmes ont peu fait valoir leurs droits à des récompense ou à des décorations. Elles se sont tues, comme si ce qu'elles avaient fait allait de soi (...) »

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, Tempus, 2005, p309 (épilogue)

## Avoir des médailles de guerre

« Trois mois après sa mort, le 26 août 1943, le Comité français de libération nationale (CFLN) décerne à Berthe Albrecht la croix de Compagnon de la Libération à titre posthume, avec cette citation, signée par le général de Gaulle : "Française d'un courage exceptionnel et d'une foi patriotique incomparable. Dès l'année 1940 a animé et inspiré la Résistance qu'elle n'a cessé depuis de servir. A délibérément sacrifié sa situation et sa famille. »  
(...) Seules six femmes (sur 1061) sont Compagnons de la Libération : Berty Albrecht, Laure Diebold, Marcelle Henry, Simone Michel-Lévy, Emilienne Moreau-Evrard et Marie Hackin.»

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, Tempus, 2005, page 304

## Blessure de guerre

Capitaine Colette, le père de Colette.

« Dix-huit cent cinquante-neuf… Guerre d’Italie… Mon père, à vingt-neuf ans, tombe, la cuisse gauche arrachée, devant Melegnano. Fournès et Lefèvre s’élancent, le rapportent : « Où voulez-vous qu’on vous mette, mon capitaine ?  
-au milieu de la place, sous le drapeau !  
Il n’a conté, à aucun des siens, cette parole, cette heure où il espérait mourir parmi le tonnerre et l’amour des hommes. Il ne nous a jamais dit, à nous, comment il gisait à côté de « son vieux Maréchal » (Mac-Mahon). »

Colette, Sido, dans Sido et les vrilles de la vigne, Le livre de poche, pages 62-63

**H**

# Histoire

## ~ des femmes célèbres

« C'est à la demande d'Anne de Bretagne que l'humaniste Guillaume Dufour, prédicateur à la cour, compose L'Histoire des femmes célèbres depuis la Création »

Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 20

# Hobby ou passe-temps

## Les passe-temps, ces activités hors du monde

« (...) et il [Marx] a eu également raison, c'est à dire est resté logique avec sa conception de l'homme animal laborans, lorsqu’il a prévu que les "hommes socialisés" emploieraient leurs loisirs, étant délivrés du travail, à ces activités strictement privées et essentiellement hors-du-monde, que l'on appelle des "passe-temps". » Lorsque [Marx] a prévu que les "hommes socialisés" emploieraient leurs loisirs, étant délivrés du travail, à ces activités strictement privées et essentiellement hors-du-monde, que l'on appelle des "passe-temps". »

Hannah Arendt, La condition de l'homme moderne, C-L, Agora, Pocket, page166

La lecture de Marx et Locke avec Hannah Arendt

## Liste des hobbies de Virginia Woolf

« In the index to volume three of her letters, for example, spanning the years 1923 to 1928, under the entry for ‘recreations and habits’ we find opera, concerts, theatre, wool work, embroidery, stenciling, marionettes, polo, cricket, gardening, car-driving, walking, and cooking; not no movies. »

Virginia Woolf, Mrs Dalloway, Penguin Books, Modern Classics, introduction, page xxi

## Hobby ou passe-temps érudit

« Nous vivons à une époque où toute recherche doit être évaluée d’après son urgence. Ces questions sur le rôle réel et le rôle possible des deux sexes sont-elles purement académiques, s’écartent-elles trop des sollicitations pressantes de l’actualité ? Ces considérations ne sont-elles que passe-temps érudit et futile quand le feu est à la maison ? »

Margaret Mead, L’un et l’autre sexe, folio essais page compléter

## Le féminisme comme hobby

« En ville, les langues se délient. Les voisins et les visiteurs ne manquent pas de s’interroger. On plaint Frédéric : quel malheur d’avoir une épouse qui l’entretient sans cesse des droits des femmes ! Au début Frédéric se contente de froncer les sourcils, prenant les activités de Berty pour un passe-temps anodin auquel elle s’adonnerait entre deux thés. Rapidement, il comprend qu’il s’agit d’un engagement. Pris au dépourvu, il se demande comment la freiner. L’affronter ? »

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, collection Tempus, 2005, page 65

« Depuis Londres, Berty offre son concours aux militants de l’égalité politique, économique et sexuelle de la femme, de la réforme des lois sur le mariage et le divorce, de l’amélioration de l’éducation sexuelle, du contrôle des naissances, de la réforme des lois sur l’avortement, de la prévention des maladies vénériennes, de de la prostitution, et de la protection des mères célibataires et des enfants illégitimes. »

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, collection Tempus, 2005, page 67

## Les mathématiques ne sont pas qu’un aimable passe-temps

« [les mathématiques] Mme du Châtelet s’y attellera avec tout le sérieux et la ténacité qu’exige cette discipline rigoureuse. Pour elle, ce n’est pas un aimable passe-temps, mais un plein-temps qui la tiendra éveillée jours et nuits à Cirey [demeure où elle vécut avec Voltaire], et jusqu’aux dernières années de sa vie. Des mathématiques à la physique, et de la métaphysique à l’analyse des textes bibliques, Mme du Châtelet est la plus solide et la plus complète des « savantes » de son temps. »

Elisabeth Badinter, préface au Discours sur le bonheur d’Emilie du Châtelet, Rivages poche, page 21

# Hommes (féministes)

## Le tranquille courage des ~

Le chapitre IV du livre de Benoite Groult, Le féminisme au masculin, nous parle de Condorcet et son "tranquille courage".

Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 54

« Au XVIIIè Condorcet resta le seul pour qui les mots Liberté, Egalité, Fraternité devaient concerner aussi la mauvaise moitié du genre humain »

Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 58

« Féministe dans sa vie privée, comme Condorcet, Mill était comme lui, dans sa vie publique, un libéral avancé. »

Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 93

## Homme féministe, être inconcevable

« L’impossibilité viscérale pour un homme misogyne de comprendre et surtout d'admettre qu'un autre homme puisse être féministe. »

Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 118

Benoite Groult décrit John Stuart Mill et Auguste Comte dans une confrontation épistolaire entre un féministe et un misogyne.

Pour Mill son différend avec Comte sur la place des femmes dans la société c'est « un des plus graves que la science puisse comporte ».

Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 124

« Sans aller tout à fait jusqu'à une solution socialiste, il eut le mérite de remettre en question les privilèges de classe et de naissance, et parmi eux le plus scandaleux parce qu'il frappe la moitié des êtres humains, le privilège du sexe. »

Benoite Groult à propos de John Stuart Mill, Le féminisme au masculin, livre de poche, pages 94-95

Note à moi-même, à vérifier :

Etonnante manipulation, dénigrement et invisibilisation dépréciative ! (Se méfier des encyclopédies de tout poil, surtout celles qui ont beaucoup de poils ;-)

Ou comment l'encyclopédie universelle transforme le caractère de la relation entre John Stuart Mill et **Harriett Taylor** (se documenter sur elle)  
hommes féministes à creuser ?

Étienne Émile Baulieu, résistant et féministe (pilule RU)  
Grégory Pincus, inventeur de la pilule

## Emotions primitives éveillées

« La question des femmes et de leur place dans la société a toujours eu le don d'éveiller des émotions primitives et des rancunes incoercibles !... »

Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 125

## Conscience masculine émue

« Après Poullain de La Barre, il faudra attendre plus d'un siècle pour que l'injustice de la condition féminine émeuve à nouveau une conscience masculine. »

Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 22

Poullain de la Barre, dans **Benoite Groult, Le féminisme au masculin**

Phrase mise en exergue par Simone de Beauvoir dans Le Deuxième sexe, parlant d’un féministe peu connu du XVII ème siècle : « Tout ce qui a été écrit par les hommes sur les femmes doit être suspect, car ils sont à la fois juge et partie. »

Ses trois ouvrages réunis en une édition critique chez Vrin : « De l’égalité des sexes/ De l’éducation des dames / De l’excellence des homes » édition critique par Marie-Frédérique Pellegrin

# Homme

## Une foule d’images d’~

« Le mot « homme » éveille dans mon esprit une foule d’images, hommes à la peau blanche, brune, jaune, noire ; hommes aux cheveux en brosse, à la tête rasée, ou un chignon volumineux ; homme du monde en habits ; homme des tribus ne portant en tout et pour tout que des ornements en forme de croissants, faits de coquillages nacrés, qui luisent sur leur poitrine ; hommes aux muscles saillants, parcourus de frémissements ou aux bras minces comme ceux d’une jeune fille ; hommes dont les doigts sont trop maladroits pour manier un outil plus petit qu’une herminette ; hommes qui demeurent assis à enfiler des permes minuscules ; hommes dont la virilité s’offense à la seule odeur d’un bébé ; hommes qui bercent doucement un tout petit enfant au creux de leurs bras solides ; hommes dont les mains sont toujours prêtes à faire le geste de brandir le javelot ; hommes dont les mains se joignent d’elles-mêmes, paume coutre paume, en un geste d’excuse et de supplication ; homme d’une mètre quatre-vingt-quinze, homme d’un mètre cinquante. Et auprès d’eux se tiennent des femmes qui, elles aussi, ont la peau de toutes les couleurs ; certaines au crâne chauve et d’autres à la longue chevelure flottante ; des femmes dont les seins pendent très bas ou ont été assez étirés pour être rejetés par-dessus l’épaule et d’autres avec de petits seins hauts placés comme ceux des statues qui ornent les tombeaux des Médicis à Florence ; des femmes qui font bruisser leur pagne au gré de leur démarche et d’autres qui s’en servent comme si c’étaient des plaques de tôle destinées à protéger leur vertu ; des femmes qui ont l’air d’avoir les bras vides lorsqu’elles ne tiennent pas d’enfants et d’autres qui les portent à bout de bras comme de petits chats sauvages ; des femmes plus disposées à se battre que leurs maris et d’autres qui se dispersent comme des feuilles au moindre bruit de querelle ; des femmes dont les mains ne sont jamais en repos et d’autres qui restent assises après une journée de labeur, les mains posées sur les genoux. »

Margaret Mead, L’un et l’autre sexe, folio essais, page 59-60

## Devenir un homme et pleurer

« Personne ne comprend ce qui est arrivé à mon frère. Ma sœur a dit : « Il n’a plus dans les yeux cette petite lueur maligne » et j’ai répondu : « Non, elle est bien là quand on lui donne quelque chose qui lui plait et quand il ouvre le paquet, la tête penchée en avant. »

« Pourquoi penses-tu à tout cela tout d’un coup ? »

« Un jour où il faisait très beau, allongés tous les deux sur le talus, les mains derrière la tête, il m’a dit – il m’a avoué. »

L’enfant hésita et la regardant droit dans les yeux, murmura :

« Bailey s’est mis à pleurer quand il a su que c’était fini. »

« Qu’est-ce qui était fini ? »  
« C’est ce que je lui ai demandé et il m’a répondu :  
« Je suis un homme maintenant. » Est-ce que je pleurerai moi aussi quand ça m’arrivera ? Mais de quoi s’agit-il exactement ? »

Djuna Barnes, Journal d’une enfant dangereuse, Nouvelles, Un garçon pose une question à une dame, L’Arche, page 29

## Travailler comme des ~s

« Je ne me souviens pas d’une seule le tricot à la main ou piétinant devant des sauces, elles sortaient de leur buffet les assortiments de charcuterie et la pyramide de papiers blanc du pâtissier tachée de crème. La poussière, le rangement, elles s’en battaient l’œil, s’excusaient tout de même, pour la forme « faites pas attention à la maison », disaient-elles. Pas des femmes d’intérieur, rien que des femmes du dehors, habituées dès douze ans à travailler comme des hommes, et même pas dans le tissu, le propre, mais les cordages ou les bocaux de conserves. »

Annie Ernaux, La femme gelée, folio, page 15

## Exister dans leur monde à eux

« Je me caressais aux fourrures, aux corsages satinés des femmes ; je respectais davantage les hommes, leurs moustaches, leur odeur de tabac, leurs voix graves, leurs bras qui me soulevaient du sol. Je tenais particulièrement à les intéresser : je bêtifiais, je m’agitais, guettant le mot qui m’arracherait à mes limbes et qui me ferait exister dans leur monde à eux, pour de bon. »

Simone de Beauvoir, Mémoires d’une jeune fille rangée, folio, pages 15-16

## Honnête ~

« Savez-vous ce qu'en province on appelle un honnête homme ? C'est celui qui n'empiète pas sur le champ de son voisin, qui n'exige pas de ses débiteurs un sou de plus qu'ils ne lui doivent, qui ôte son chapeau à tout individu qui le salue ; c'est celui qui ne viole pas les filles sur la voie publique, qui ne met le feu à la grange de personne, qui ne détrousse pas les passants au coin de son parc. »

George Sand, Indiana, Gallimard, folio classique, page 132

## Un ~ volatile

Un patriarche orgueilleux, déchu.

« Tout au plus pouvait-elle affirmer y qu’il portait ce jour-là, qu’il portait sans doute toujours maintenant, songeait-elle, une chemise froissée et tâchée d’auréoles de sueurs et que son pantalon était verdi et lustré aux genoux où il pochait vilainement, soit que, trop pesant volatile, il tombât chaque fois qu’il prenait contact avec le sol, soit, songeait Norah avec une pitié un peu lasse, qu’il fût lui aussi, après tout, devenu un vieil homme négligé, indifférent ou aveugle à la malpropreté bien que gardant les habitudes d’une conventionnelle élégance, s’habillant comme il l’avait toujours fait de blanc et de beurre frais et jamais n’apparaissant au seuil de sa maison inachevée sans avoir remonté son nœud de cravate, de quelque salon poussiéreux qu’il pût être sorti, de quelque flamboyant exténué de fleurir qu’il pût s’être envolé. »

Marie Ndiaye, Trois femmes puissantes, nrf, Gallimard, page 13

La reconnaissance vocale peine à discerner la poésie de la prose de Marie Ndiaye. C’est plutôt une bonne nouvelle pour la création humaine.

# Humanité

## Humanité, ou étendre la main pour savoir s’il pleut

Ce que dit Sido de son mari le capitaine Colette.

« -Tu es si humain ! lui disait parfois ma mère, avec un accent indéfinissable de suspicion.  
Elle ajoutait pour ne trop point le blesser :

-Oui, tu comprends, tu étends la main pour savoir s’il pleut. »

Colette, Sido (dans Sido et les vrilles de la vigne), Livre de poche, page 68

**I**

# Identité

« Ce que l’étude des peuples primitifs nous apporte cependant, ce sont des faits qui permettent de fonder une réflexion sur le comportement humain et des indices sur le quand et le comment de l’apprentissage de certaines manières d’être. »

« En d’autres termes, nous demandons à l’étude des primitifs, des indications sur les limites que la société ne peut franchir sans renier l’héritage biologique de l’homme ; nous y cherchons également des variantes de comportement humain qu’autrement nous ne saurions même imaginer. »

Margaret Mead, L’un et l’autre sexe, folio essais, page 13

# Invisibilité

## Femmes luttent contre l’~des femmes

« On peut dire qu'à la fin du XVIème, sous l'influence de Marguerite de Navarre puis de Catherine de Médicis (...) bon nombre d'écrivains sont gagnés…compléter

Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 23

## Rendre visible l’invisible

« Lorsque le préjudice anti-féminin (exprimé par des comportements tels que l’avortement sélectif) reflète un profond enracinement des valeurs machistes auxquelles les mères elles-mêmes ne peuvent échapper, les femmes doivent disposer non seulement de leur liberté d’action mais aussi d’une liberté de penser : la liberté de remettre en question et d’analyser scrupuleusement les croyances héritées du passé et les priorités fixées par la tradition. »

Amartya Sen, citée dans Il y a deux sexes, Antoinette Fouque, préface à la deuxième édition, page xi, Gallimard, le Débat, 2004

## ~ et dévoilement intermittent de l’horreur

Ursula K Le Guin dépeint la merveilleuse et mythique cité d’Omelas, douce, harmonieuse, aux habitants comblés, parés de couleurs pour une fête dans leur ville idéale. Mais pour cette sérénité, cette paix, cette prospérité, il y a une sinistre condition. Et chaque habitant de la ville la découvre dans une visite initiatique, au tournant de l’enfance, dans une cave sordide d’une villa d’Omelas : un petit enfant est séquestré, mal nourri, assis dans ses excréments, hébété, ne voyant plus jamais la lumière du jour, n’entendant jamais de douces paroles humaines. Et il doit rester ainsi. Sinon, la douceur de vivre d’Omelas et de tous ses habitants s’écroule. Chacun individuellement et collectivement en fait son affaire, et pour la plupart, la vie continue. Les citoyens d’Omelas, de tous âges, peuvent de nouveau rendre visite à l’enfant au cours de leur vie. Parmi ceux qui le font, certains ressortent, prennent la route, et quittent la cité d’Omelas.

Insérer citation

Ursula K Le Guin, The ones who walk from Omelas, livret central dans le magazine australien Dumbo feather

# Ironie

L’emplacement pour le camp de la mort est parfaitement choisi pour sa forte connexion au réseau ferré. Des usines s’installent aux alentours du camp pour bénéficier de la main d’œuvre d’esclaves, et transporter facilement leurs matières premières et produits.

« Des juifs polonais, qui avaient au début du siècle fui les pogroms pour s’exiler, se souviendraient d’avoir fait le trajet de Pologne vers la France en passant par Auschwitz ! »

Ghislaine Dunant, Charlotte Delbo, La vie retrouvée, Bernard Grasset, 2016, page 59

**J**

# Jardinage

## Quand je creuse un trou

« D’un autre point de vue, celui du travail intellectuel (écriture, enseignement, réflexion), et même certains plaisirs du corps (jardinage, sport), je me sens tout à fait neutre. Neutre, c’est-à-dire sans identité sexué. Quand je pense – au monde, à l a politique, à la liberté, à la littérature, etc. -, quand je pense je ne me sens pas femme pas du tout. Mais je ne me sens pas homme non plus. Je ne me sens pas assignée à une identité car à ce moment-là ce n’est pas la question. Un autre exemple ? Quand je creuse un trou (après avoir démêlé l’écheveau de racines et mis à tremper le petit arbre dans une bassine), quand je vais chercher de l’engrais pour en tapisser le fond (soin superflu), quand je remplis le trou de bonne terre tout en maintenant le tronc vertical (on n’a que deux mains)… je l’affirme, je ne suis pas une femme, ni un homme, je suis un être qui jardine et qui met tout son soin à planter correctement un tilleul. Je suis le geste, l’imagination du printemps, la petite somme de savoirs du jardin, je suis l’espoir de voir s’enracine l’arbrisseau : je ne suis pas une femme, je suis… au-delà ou en deçà.

Mais quand l’instant suivant je suis face à un homme désiré… (J’y reviendrai encore. Pas de risque que j’oublie.)

Je ne raconte pas cette petite expérience de jardinage parce qu’elle serait extraordinaire : au contraire, c’est sa banalité que je veux rappeler. A force d’entendre les femmes brandir à tout bout de champ leur revendication identitaire, on pourrait en être obsédé et oublier ces moments, très fréquents, où l’on se sent ni homme ni femme, où l’on est, simplement, dégagé ».

Belinda Cannone, La tentation de Pénélope, l’autre pensée Stock, 2010, pages 30-31

## Des fleurs, trouver la paix (Peace and flowers)

« Are we not all prisoners? She had read a wonderful play about a man who scratched on the walls of his cell, and she had felt that was true of life – one scratched on the wall. Despairing of human relationships (people were so difficult), she often went into her garden and got from her flowers a peace which men and women never gave her. »

Virginia Woolf, Mrs Dalloway, Penguin Books, Modern Classics, page 211

## Des fleurs (dans un cercueil)

« Alors que la maladie était venue s’installer à Lowood et la mort y faire de fréquentes visites, que la mélancolie et la peur hantaient les murs, que ses salles et ses couloirs exhalaient des odeurs d’hôpital – désinfectant et pastilles aromatiques à brûler tentant vainement de vaincre les effluves mortelles -, à l’extérieur, cet éclatant mois de mai brillait sans un nuage sur les monts escarpés et les belles forêts. Son jardin aussi s’empourprait de fleurs : les roses trémières étaient devenues hautes comme des arbres, les lys s’étaient ouverts, tulipes et roses étaient en fleur ; les bordures des petites plate-bande s’égayaient de statices roses et de pâquerettes doubles rouge vif ; les églantiers odorants exhalaient soir et matin leur senteur d’ épices et de pomme ; et aucun de ces trésors parfumés n’avaient d’utilité pour la plupart des habitants de Lowood, sauf pour fournir de temps à autre une poignée de simple et de fleurs qu’on glissait dans un cercueil. »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio Classique, pages 144-145

## Comme excuse de sa maitrise parcellaire des travaux domestiques

« La taille de la haie était l’un des seuls travaux domestiques pour lesquels on pouvait faire confiance à M. Wheelock. Pour le reste, il était d’une inefficacité notoire dans toute la maison. Tout le quartier était au courant. C’était la source de toutes les blagues de Mme Wheelock. »

Dorothy Parker, Mauvaise journée, demain, Christian Bourgois éditeur, (nouvelles), « quel joli petit tableau », page 7

# Joli(e)

## Être ~, c’est être éveillée quand les autres dorment encore

Colette enfant, tôt levée va courir dans la verdure. C’est la presque encore la nuit, c’est avant la cloche de la messe, elle goute seule et libre le vent du matin. Être jolie, ce n’est pas qu’un fixe et lisse apparence de poupée, être jolie, c’est être levée aux aurores et courir dans les champs, être jolie, c’est bouger, c’est se salir, c’est escalader…

« J’étais peut-être jolie ; ma mère et mes portraits de ce temps-là ne sont pas toujours d’accord… Je l’étais à cause de mon âge et du lever du jour, à cause des yeux bleus assombris par la verdure, des cheveux blonds qui ne seraient lissés qu’à mon retour, et de ma supériorité d’enfant éveillé sur les autres enfants endormis. »

Colette, Sido, dans Sido suivi des vrilles de la vigne, livre de poche, page 39

# Journée (une)

## Le danger d’être dans une seule ~

« She would not say of anyone in the world now that they were this or were that. She felt very young; at the same time unspeakably aged. She sliced like a knife through everything; at the same time was outside, looking on. She had a perpetual sense, as she watched the taxi cabs, of being out, out, far out to sea and alone; she always had the feeling that it was very very dangerous to live even one day. Not that she thought herself clever, or much out of the ordinary. How she had got through life on the few twigs of knowledge Fraulein Daniels gave them she could not think. She knew nothing; no language, no history; she scarcely read a book now, except memoirs in bed; and yet to her it was absolutely absorbing; all this; the cabs passing; and she would not say of Peter, she would not say of herself, I am this, I am that. »

Virginia Woolf, Mrs Dalloway, Penguin Books, Modern Classics, completer page

Entre être, savoir que l’on est, vivre son quotidien. Mrs Dalloway lit des mémoires de grands hommes. Est-elle si inculte que cela ?

# Justice

## Modes de lutte contre l’~justice : fuir ou se laisser mourir

 « La tête me faisait encore mal et saignait à la suite du coup reçu et de ma chute. Personne n’avait reproché à John de me frapper sans raison. Or, parce que je m’étais rebellée contre lui pour éviter de nouvelles violences irrationnelles, je me retrouvai accablée de l’opprobre générale.  
« Injustice ! Injustice ! » disait ma raison, dotée d’une force précoce bien que passagère par cet atroce aiguillon ; et Résolution, également excitée, suggérait quelque curieux expédient pour me permettre d’échapper à l’insupportable oppression… Comme fuir ou, si cela n’était pas possible, ne plus boire ni manger et me laisser mourir. »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio Classique, page 48

## Leçon sur la résistance à l’injustice

Les filles de l’institution pour orpheline de Lowood sont éduquées à la dure et régulièrement frappées par une badine par les maitresses. La petite Jane est révoltée par l’injustice de ces punitions corporelles. Son amie Helen Burns l’étonne par ses paroles de pieuse sagesse.

« Il vaut bien mieux supporter patiemment une douleur qu’on est seul à ressentir que de commettre une action précipitée dont les conséquences dommageables frapperont tous ceux dont on est proche. Et, de toute façon, la Bible commande de répondre au mal par le bien.

Mais tout de même, il semble déshonorant de recevoir le fouet et d’être forcée de rester debout au centre d’une salle pleine de gens. En plus, tu es tellement grande. Je suis beaucoup plus petite que toi, mais je ne pourrais pas le supporter.

- Tu aurais pourtant le devoir de le supporter, si tu ne pouvais pas l’empêcher. C’est de la bêtise et de la lâcheté de dire qu’on ne peut pas endurer ce que le destin vous impose. »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio Classique, page 111

## Petite fille doi**t** être éduquée à supporter l’injustice

« Tu changeras d’avis, je l’espère, en grandissant. Pour l’instant tu n’es qu’une petite fille qui n’a pas été éduquée.

* Mais c’est ce que je ressens, Helen. Je dois détester ceux qui, quoique je fasse pour leur faire plaisir, s’obstinent à me détester. Je dois résister à ceux qui me punissent injustement. C’est aussi naturel que d’aimer ceux qui me témoignent de l’affection ou que d’accepter d’être punie quand j’ai le sentiment de le mériter. »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio Classique, page 114

**K**

**L**

# Langue

## Puissance et connaissance de la ~

« Rien n'est si facile et si commun que de se duper soi-même quand on ne manque pas d'esprit et quand on connait bien toutes les finesses de la langue. C'est une reine prostituée qui descend et s'élève à tous les rôles, qui se déguise, se pare, se dissimule et s'efface ; c'est une plaideuse qui a réponse à tout, qui a toujours tout prévu, et qui prend mille formes pour avoir raison. Le plus honnête des hommes est celui qui pense et qui agit le mieux, mais le plus puissant est celui qui sait le mieux écrire et parler. »

George Sand, Indiana, Gallimard, folio classique, p130

## Crainte de mal parler la ~

« - Tiens, c’est toi, fit-il de sa voix sourde, faible, peu assurée en français malgré sa maîtrise excellente de la langue mais comme si l’orgueilleuse appréhension qu’il avait toujours eue de certaines fautes difficiles à éviter avait fini par faire trembloter sa voix même. »

Marie Ndiaye, Trois femmes puissantes, nrf, Gallimard, page 12

## Le français, langue parlée

Gertrude Stein, intellectuelle, écrivaine, collectionneuse d’art de la lost generation à Paris entre deux guerres, décrit sa vie en France, dans Paris-France. Elle séjourné à Paris dans sa petite enfance, une année, puis de retour à San Francisco, a vécu entourée de français.

« On parlait donc beaucoup le français au théâtre.

Ce fut alors que je découvris, comme une chose toute naturelle, que le français est une langue parlée et que l’anglais est une langue écrite.

En France, lorsqu’on écrit quelque chose et que l’on veut savoir ce qu’une personne en pense, on le lit à haut voix. Si c’est en anglais, il est naturel qu’on vous passe le manuscrit pour que vous le lisiez. Mais si c’est en français il est naturel de le lire à haute voix.

Le français est une langue parlée, l’anglais ne l’est réellement pas. »

Gertrude Stein, Paris France, Rivages poche, petite bibliothèque, pages 23-24

# Langage

## Le ~ fait de l’homme un animal politique

« Dès que le rôle du langage est en jeu, le problème devient politique par définition, puisque c'est le langage qui fait de l'homme un animal politique. »

Hannah Arendt, Condition de l'homme moderne, Calmann-Lévy, pocket, page 36

# Larmes

## Larmes de déprime

« Je n’avais pas plutôt séché une larme salée sur ma joue qu’une autre suivait. Pourtant je me disais que j’aurais pu être heureuse car aucun des Reed n’était là. Ils étaient tous sortis en voiture avec leur mère. (…) cet état des choses aurait dû être un paradis de paix, habituée que j’étais à une vie de réprimandes incessantes et d’esclavage ingrat, mais, en réalité, mes nerfs ébranlés étaient maintenant dans une telle condition qu’aucun calme n’eût pu les apaiser ; aucun plaisir les stimuler agréablement. »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 56

## Larmes aux yeux du père

« Ma mère, jusque-là restée silencieuse, se redresse soudainement sur sa chaise. Elle lâche : « Moi aussi. » On se tourne vers elle, l’air interrogateur. Elle poursuit d’une seule respiration : « J’avais 6 ans, c’était le marchand de jouets. Plusieurs fois. Quand j’en ai parlé à mes parents, j’ai été giflée. »

Ce soir-là, c’est la première fois que j’au vu mon père avec les larmes aux yeux. »

Marie Laguerre avec Laurène Daycard, Rebellez-vous ! L’iconoclaste, page 71

# Lecture

## Les lieux propices à la ~

« Une petite salle à manger était contiguë au salon ; je m’y glissai. Il s’y trouvait une bibliothèque. Je pris sans tarder un volume, veillant à ce qu’il fût copieusement illustré. Je me hissai sur le siège dans l’avancée de la fenêtre, ramenai mes pieds sous moi, croisai les jambes à la turque et, après avoir tiré presque jusqu’au bout le lourd rideau rouge, je me trouvai enchâssée dans un double isolement.  
A droite, des plis de tenture écarlate bornaient ma vue ; à gauche, les vitres claires me protégeaient du temps sinistre de novembre sans m’en séparer. De temps à autre, tout en feuilletant mon livre, j’observais l’aspect de cette journée d’hiver. »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 36

# Liberté

## ~d’action et de penser

« Il y a à tout moment, en un lieu de la planète, individuellement ou collectivement, des femmes qui affirment leur liberté d’action et de pensée, qui luttent pour maintenir leurs avancées et la conquête de leurs nouveaux droits. »

Antoinette Fouque, Il y a deux sexes, préface à la deuxième édition, page ix, Gallimard, le Débat, 2004

## Absence de ~ou servitude volontaire

« certains voudraient faire croire… » compléter la citation

*(sur le voile)*

Antoinette Fouque, Il y a deux sexes, préface à la deuxième édition, page vii, Gallimard, le Débat, 2004

## Ouvroir de ~ potentielle

« Il y a très peu de domaines dans lesquels il est plus intéressant d’être que de faire. Je veux dire qu’à chaque fois qu’on peut dire « je fais » au lieu de « je suis », on y gagne. Exemple : l’un se torture quotidiennement en se demandant « suis-je ou ne suis-je pas peintre ? ». Alors qu’il est tellement plus reposant - et efficace – de se dire « je peins des tableaux » et du coup de le faire sans trop penser aux étiquettes de l’identité. Ce que je suis, ensuite, on verra bien. Plus tard, peut-être, de la somme de mes actes, surgira un peu d’être. Sans attendre ce jour faste, d’emblée, l’élan de mon activité me donne le sentiment de ma liberté et provoque la suspension de la question vaine de l’identité.  Je ne sais pas exactement ce que c’est qu’être une femme, mais je suis sûre de vouloir faire de nombreuses choses (dont la plupart pourraient également être faites par des hommes d’ailleurs), et mon seul souci est qu’on ne m’empêche pas, sous prétexte que je suis une femme, de les faire. »

Belinda Cannone, La tentation de Pénélope aux éditions Stock, l’autre pensée, 2010, page 38

## Comme la ~ d’un chien

« J’avais petite le loisir de suivre, en courant presque, le grand pas des garçons, lancés dans les bois à la poursuite du grand Sylvain, du Flambé, du Mars farouche, ou chassant la couleuvre, ou bottelant la haute digitale de juillet au fond des bois clairsemés rougis de flaques de bruyères… Mais je suivais silencieuse, et je glanais la mûre, la merise ou la fleur, je battais les taillis et les prés gorgés d’eau en chien indépendant qui ne rend pas de comptes… »

Colette, La Maison de Claudine, Hachette, Livre de poche, 1990/2044, (écrit 1922), page 8

## Libre comme Bertie Albrecht à Paris

« L’éducation de ses enfants assurée, les domestiques formés à leurs tâches, Berty savoure enfin la joie de se retrouver seule à Paris. La liberté ! Elle en avait tant rêvé. Elle peut rentrer à l’aube ou lire au lit, dîner au restaurant ou chez elle, inviter des amis, s’habiller à sa guise, marcher dans les rues de Paris. Personne à qui rendre des comptes. Personne pour contrôler ses allées et venues. Ivre de liberté et éprise de modernité. »

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, Tempus, 2005, page 74

## Permis de conduire et ~

« Avenue Victor Emmanuel, elle est entourée de cuisinière, gouvernante, femme de chambre et son standing correspond à celui d’une bourgeoise nantie. Pour parfaire le tableau, elle dispose d’une voiture, une Peugeot, qu’elle conduit elle-même. Elle avait passé son permis de conduire à l’été 1932, afin d’être libre d’aller faire son marché à Sainte-Maxime, de discuter avec les pêcheurs, de se promener dans les vignes ou d’aller se baigner au clair de lune. »

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, Tempus, 2005, page 72

## Au moins une nouvelle servitude !

« Le règlement de l’école, les habitudes de l’école, ses conceptions, ses voix, ses visages, ses expressions, ses costumes, ses goûts, ses antipathies, voilà ce que je connaissais de l’existence. Et maintenant, je sentis que cela ne suffisait pas ; en un après-midi, je me lassai de huit années de routine. Je désirai la liberté ; je pantelai après la liberté ; je fis une prière pour accéder à la liberté ; ses mots semblèrent se disperser dans le vent qui soufflait légèrement. Je la délaissai et conçus une supplication plus humble : en faveur d’un changement, d’une stimulation. Cette requête aussi sembla emportée dans l’espace indécis. « Alors, criai-je, presque aux abois, que me soit au moins accordée une nouvelle servitude ! »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, pages 159-160

## Liberté, un mot qui refuse de se taire

« Je continuerai à rapporter tout ce qu'il se passe dans les Veilles pour La liberté, et cela devant comme derrière les barreaux - y a-t-il encore une différence entre les deux ? »

Asli Erdogan, Le silence même n'est plus à toi, Actes Sud, p.48

# Lire

## Apprendre à lire

« Ma sœur m’aimait en mère ; elle m’apprit à lire.  
Ce qu’elle y mit d’ardeur ne saurait se décrire :  
Mais l’enfant ne sait pas qu’apprendre, c’est courir,  
Et qu’on lui donne, assis, le monde à parcourir.  
Voir ! Voir ! L’enfant veut voir. Les doux bruits de la rue,  
Albertine charmante à la vitre apparue,  
Elevant ses bouquets, ses volants, et là-bas,  
Les jeux qui m’attendaient et ne commençaient pas ;  
Oh ! Le livre avait tort ! Tous les livres du monde,  
Ne valaient pas un chant de la lointaine ronde,  
Où mon âme sans moi tournait de main en main,  
Quand ma sœur avait dit : « tu danseras demain. »  
(…)

Mais j’épelais enfin : l’esprit et la lumière,  
(…) »

Marceline Desbordes-Valmore, Jours d’été, anthologie, folio plus classique, pages 80, 82

# Livre

## Les métiers du ~

« [l’autrice note] l’hostilité des métiers du livre à l’emploi des femmes [en parlant de La fronde de Marguerite Durand, journal entièrement féminin (conception, rédaction, typographie)] »

Michelle Perrot, Ma plus belle histoire des femmes, compléter édition, page 45

## Le ~, comme projectile

« Tu vas voir, je vais t’apprendre à fouiller dans mes livres. Ils m’appartiennent. Toute la maison m’appartient ou m’appartiendra dans quelques années. Va te mettre à côté de la porte, à l’écart de la glace et des fenêtres.  
Je m’exécutai sans tout d’abord deviner ses intentions ; mais quand je le vis saisir le livre et le soupeser pour m’en bombarder, je fis instinctivement un écart en poussant un cri pour donner l’alerte. Pas assez vite toutefois ; le volume partit, m’atteignit et je tombai, me blessant la tête contre la porte que je heurtai. »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 41

## Un bon ~

« Il s’empara d’une jolie édition de l’Odyssée, qui était derrière lui sur une étagère, et la déposa sur la table avec autorité :

« Regard, Msabu, dit-il, ça c’est un bon livre. Il tient ensemble du commencement à la fin, même si on le prend par le dos et même si on le secoue. L’homme qui l’a écrit était fort, mais toi ce que tu écris, regarde, ajouta-t-il, avec un léger mépris mêlé de beaucoup de compassion, rien ne se tient dans ton livre, il y en a un peu par-ci, un peu par-là. Quand les gens entrent et oublient de fermer la porte, tout s’envole, tout tombe par terre et tu es très fâchée. Ça ne sera pas un bon livre. »

Karen Blixen, La ferme africaine, France Loisirs, page 46

## Joie de toucher un ~

« Les livres me sont bien parvenus, le Stevenson est tellement beau qu’il fait honte à mes étagères bricolées avec des caisses à oranges, j’ai presque peur de manipuler ces pages en vélin crème, lisse et épais. Moi qui ai toujours eu l’habitude du papier trop blanc et des couvertures raides et cartonnées des livres américains, je ne savais pas que toucher un livre pouvait donner tant de joie. »

Helene Hanff, 84 Charing Cross road, Editions Autrement, 2001, page 9

## Livres d’occasion

« J’adore les livres d’occasion qui s’ouvrent d’eux-mêmes à la page que leur précédent propriétaire lisait le plus souvent. Le jour où le Hazlitt est arrivé, il s’est ouvert à « je déteste lire des livres nouveaux » et je me suis exclamée « salut, camarade ! » à l’adresse de son précédent propriétaire, quel qu’il soit. »

Helene Hanff, 84 Charing Cross road, Editions Autrement, 2001, page 13

## Vouloir un livre

« Il a une édition originale de l’Université de Newman pour trente balles et il me demande si je la veux !

Cher Franck :

Oui, je la veux. Je ne pourrais plus me regarder dans une glace. Je ne me suis jamais intéressée aux éditions originales en tant que telles, mais une édition originale de CE livre-là !

Bon sang !

Je le vois déjà. »

Helene Hanff, 84 Charing Cross road, Editions Autrement, 2001, page 23

## Beauté d’un livre

« Le Newman est arrivé il y a presque une semaine et je commence à peine à m’en remettre. Je le garde sur mon bureau auprès de moi, toute la journée, et de temps en temps j’arrête de taper à la machine pour allonger la main vers lui et le toucher. Pas parce que c’est une édition originale, mais juste parce que je n’ai jamais vu un livre aussi beau. Je me sens vaguement coupable d’en être propriétaire. Un livre comme ça, avec sa reliure en cuir luisant, ses titres dorés au fer, ses caractères superbes, serait à sa place dans une bibliothèque lambrissée de pin d’un manoir anglais ; one ne devrait le lire qu’assis dans un élégant fauteuil en cuir, au coin du feu – pas sur un divan d’occasion dans un petit studio minable donnant sur la rue et situé dans un immeuble en grès brun délabré. »

Helene Hanff, 84 Charing Cross road, Editions Autrement, 2001, page 25

## Jeter un livre

« Je fais le ménage de mes livres chaque printemps et je jette ceux que je ne relirai jamais, comme je jette les vieux vêtements que je ne remettrai jamais. Ça choque tout le monde mes amis sont soigneux avec les livres. Ils lisent tous les best sellers, ils les parcourent le plus vite possible, en sautant beaucoup de passages, je crois. Et comme ils ne les relisent jamais, un an après il ne se rappellent plus un traître mot. Cependant ils sont profondément choqués de me voir jeter un livre à la corbeille ou le donner à quelqu’un. Selon eux, vous achetez un livre, vous le lisez, vous le mettez sur une étagère, vous ne le rouvrez jamais de toute votre vie mais vous ne le jetez pas ! Pas s’il est en édition reliée ! Et pourquoi pas ? Personnellement je ne vois rien de moins sacro-saint qu’un mauvais livre ou même un livre médiocre. »

Helene Hanff, 84 Charing Cross road, Editions Autrement, 2001, page 64

## Confectionner un livre

« Je possède une formation complète qui me permet de savoir concevoir et réaliser un journal ou de confectionner un livre de A à Z. Pour ça, j’ai beaucoup travaillé. Puisque j’aime ces métiers, ça ne m’a pas tant coûté. »

Claudine Cordani, La justice dans la peau – les arbresses

# Loi

## Tenir en respect la misogynie par la ~

« Les droits inaliénables et sacrés des femmes doivent s’inscrire dans le socle philosophique de notre Constitution. Et la France, conformément à ses engagements, doit, à la suite de sa ratification de la Convention pour l’élimination des discriminations à l’égard des femmes, promulguer une loi contre le sexisme et la misogynie, comme celle adoptée dans la foulée de la convention de l’ONU contre le racisme. Cette loi désignerait les criminels de la guerre unilatérale contre les femmes. On ne viendra pas plus à bout de la misogynie que de l’antisémitisme, l’important est de les tenir en respect. »

Antoinette Fouque, Il y a deux sexes, préface à la deuxième édition, page xx, Gallimard, le Débat, 2004

## Moins de punir que de faire prendre conscience

« La vocation première de la loi est peut-être moins de punir que de faire prendre conscience. Elle marque la limite, nomme l’interdit, dit le droit et en appelle à la justice, tant au plan symbolique que juridique. Une loi contre l’esclavage est un viatique pour la liberté de vivre et de penser ; une loi contre une injustice, un viatique pour la liberté d’agir. La loi, c’est la non-violence du compromis et de la négociation plutôt que l’affrontement belliqueux. »

Antoinette Fouque, Il y a deux sexes, préface à la deuxième édition, page x, Gallimard, le Débat, 2004

# Londres

## ~, ville du spleen

« Comme Flora Tristan, héroïne de la case féministe et socialiste, elle considère que, « à Londres, on respire la tristesse : elle est dans l’air, elle entre par tous les pores. Ah, rien de plus lugubre, de plus spasmodique, que l’aspect de cette ville par un jour de brouillard, de pluie, ou de froid noir ! Quand on est atteint par cette influence, la tête est douloureuse et pesante, l’estomac à peine à fonctionner, la respiration devient difficile par défaut d’air pur, l’on éprouve une lassitude accablante ; alors on est saisi par ce que les Anglais appellent le spleen. » »

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, Tempus, 2005, page 72 (D. Missika cite Flora Tristan)

# Lumières

« ll y eût quelques lumières au siècle des Lumières, mais, …. »

Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 47

**M**

# Main

## ~ baladeuse

[Thérèse se fait surprendre en compagnie d’un garçon devant l’école par son père.]

« Qu’à cela ne tienne : elle ira à l’école à Neuilly. Sa mère préfère la confier à cette directrice qui est restée son amie, et aux bons soins d’une école religieuse qui lui évitera de « perdre son âme » et oblige ainsi la toute jeune fille à faire trois quarts d’heure de métro pour se rendre à l’école, sans deviner qu’elle l’expose à bien des découvertes et des dangers… Thérèse apprend vite à échapper aux mains baladeuses. Ce sera l’embryon de sa résistance, beaucoup plus tard. »

Danielle Michel-Chich, Thérèse Clerc, Antigone aux cheveux blancs, des femmes-Antoinette Fouque, pages 34

# Maison

## Maison des femmes

A propos des mythes imaginés pour justifier un ordre social existant, un peu comme aujourd’hui encore l’entretien des stéréotypes justifient des états de fait et des différences sociales, des postes et métiers occupés par des femmes ou des hommes.

Ces mythes « parlent d’un monde ancien mauvais. Ces mythes sont très nombreux, et on les trouve dans des régions du monde extrêmement variées. Par exemple, en Terre de Feu, si je me réfère aux travaux de Martin Gusinde et d’Anne Chapman, on raconte qu’à l’origine les hommes vivaient dans un état d’abjecte soumission. Les femmes, installées dans la maison des femmes, menaient une vie paradisiaque, délivrée de tout souci matériel. Les hommes leur apportaient des plats en rampant et les déposaient à proximité de la maison, dans laquelle ils ne pénétraient jamais, car ils étaient terrifiés par la puissance surnaturelle des femmes. Celles-ci faisaient tournoyer des rhombes (un instrument de musique qui produit de forts ronflements)

Référence ??

## Désordre dans la maison

[Sido emprunte à Adrienne La revue des deux mondes. Colette aime cette singulière amie de sa mère.]

« Vive, guetteuse et somnolente, un bel œil jaune de gitane sous les cheveux crépus, elle errait avec une sorte de lyrisme agreste, une exigence quotidienne de nomade. Sa maison lui ressemblait par le désordre et par une grâce qui se refuse aux sites et aux êtres policés. »

Colette, Sido, dans Sido suivi des vrilles de la vigne, Livre de poche, page 53.

# Mari

## Quel malheur d’avoir une épouse féministe !

« En ville, les langues se délient. Les voisins et les visiteurs ne manquent pas de s’interroger. On plaint Frédéric : quel malheur d’avoir une épouse qui l’entretient sans cesse des droits des femmes ! Au début Frédéric se contente de froncer les sourcils, prenant les activités de Berty pour un passe-temps anodin auquel elle s’adonnerait entre deux thés. Rapidement, il comprend qu’il s’agit d’un engagement. Pris au dépourvu, il se demande comment la freiner. L’affronter ? »

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, collection Tempus, 2005, page 65

## Les mauvaises fréquentations de l’épouse féministe (Berty Albrecht)

« Des féministes, le mouvement du birth control, des militantes de la planification des naissances, des intellectuels de gauche, Sylvia Pankhurst, féministe engagée qui deviendra membre de de l’International Women’s World Committee against war and Fascism. Elle revendique la libre sexualité (birth control). Autour du livre de Mary Stopes, botaniste et suffragiste de la Women’s freedom league, qui fonde en 1925 la Mother’s clinic dans un quartier pauvre de Londres où les femmes reçoivent pour la première fois des contraceptifs.

Elle compte aussi parmi ses proches Norman Haire, médecin australien spécialisée en gynécologie, original, une autorité dans la recherche médicale et sexuelle. Il adhère à la Ligue mondiale pour la réforme sexuelle. Bertie le suit et découvre les travaux du sexologue allemand Magnus Hirschfeld (qui se bat pour l’abolition des mesures répressives contre les homosexuels et lance une pétition en 1903 signée par Albert Einstein, Stefan Zweig, Thomas Mann, Sigmund Feud et Herman Hess). etc. Elle traduit des tracts et publications. Elle croise le groupe de Bloomsbury, fréquente des intellectuels de gauche anglais (Bertrand Russel, HG Wells, GB Shaw).

« Depuis Londres, Berty offre son concours aux militants de l’égalité politique, économique et sexuelle de la femme, de la réforme des lois sur le mariage et le divorce, de l’amélioration de l’éducation sexuelles, du contrôle des naissances, de la réforme des lois sur l’avortement, de la prévention des maladies vénériennes et de la prostitution, et de la protection des mères célibataires et des enfants illégitimes. »

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, collection Tempus, 2005, Page 67

# Mariage

## Le mariage, cet esclavage légal

En 1851, Stuart Mill épouse Harriett Taylor, et pour ne pas cautionner l'esclavage légal de l'institution du mariage au XIXème, il renonce par une déclaration formelle à ses droits de propriété « c'est la condition de notre engagement qu'elle garde à tous égards la même liberté absolue d'agir et de disposer d'elle-même et de tout ce qui lui appartient, comme s'il n'y avait pas eu mariage. » vérifier

Benoite Groult cite John Stuart Mill, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 97

## mariage impossible sans égalité parfaite

« Je ne consentirai jamais à épouser aucun homme dans une société où je ne pourrais pas faire reconnaitre mon égalité parfaite avec celui auquel je m'unirais ou plutôt me vendrais. »

Benoite Groult cite Pauline Roland, Saint-simonienne, Le féminisme au masculin, page142,

## Mariage de moindre répugnance ~

[A propos des sentiments de Monsieur de Clèves : lui ; il est fou amoureux, elle ; elle l’épouserait avec moins de répugnance qu’un autre…]

«  Il eût préféré le bonheur de lui plaire à la certitude de l’épouser sans en être aimé. »

Madame de Lafayette, La princesse de Clèves, folio classique, Gallimard, page 60

## Changement de nom après le mariage

« Monsieur de Clèves ne trouva pas que Mademoiselle de Chartres eût changé de sentiments en changeant de nom. »

Madame de Lafayette, La princesse de Clèves, folio classique, Gallimard, page 64

## Il aura le droit de me dire « je veux »

[Thérèse, l’héroïne d’Elle et Lui, souhaite fraternellement et maternellement continuer de se soucier et de s’occuper de son ancien amant Laurent. Or, elle doit se marier à Palmer, l’homme qui l’aime et qu’elle aime. Elle envisage le frein que ce mariage pourrait imposer à sa relation toute platonique fut-elle, avec son ancien amant Laurent, qu’elle appelle « son malheureux enfant ».]

« (…) je sens qu’un grand devoir m’attache encore à ce malheureux enfant, et je ne voudrais pas le froisser par un abandon complet. C’est pourtant ce qui peut arriver au lendemain de mon mariage. Palmer a eu un moment de jalousie, et ce moment peut revenir le jour où il aura le droit de me dire : Je veux ! »

George Sand, Elle et lui, Editions du Seuil, Points, page 169

## Il ferait bien de vérifier ses droits d’époux ! (nullité du mariage)

[Raymond de Poitier Prince d’Antioche est l’oncle d’Aliénor ; 1148 : année de la croisade de Louis et Aliénor à Jérusalem ; Raymond veut reconquérir Edesse avec l’aide du roi de France et de ses chevaliers ; Mais Louis s’y oppose. Il veut poursuivre la route vers Jérusalem.]

« Et c’est alors qu’Aliénor entre en scène. Raymond tente d’avoir une dernière entrevue ; cette fois-ci, la reine y assiste. Elle prend avec feu le parti de son oncle et très vite le ton monte entre les époux. Aliénor a, sans aucun doute, apprécié l’intérêt des projets stratégiques de Raymond. Celui-ci est d’ailleurs, mieux que personne, à même d’évaluer les nécessités de la situation et les forces en présence. Si on lui refuse les secours de la croisade, elle, Aliénor, demeurera à Antioche avec ses propres vassaux.

Parole malheureuse : ses vassaux n’ont que trop fait parler d’eux jusqu’à présent. Et le débat prend un tour de plus en plus personnel et passionné, jusqu’au moment où Louis menace Aliénor d’user de ses droits d’époux et de lui faire quitter de force le territoire d’Antioche. Sur quoi, pour sa stupeur, il s’attire cette réplique inattendue : il ferait bien de vérifier ses droits d’époux, car, aux yeux de l’église, leur mariage était nul : ils étaient parents à un degré prohibé par le droit canonique… »

Régine Pernoud, Aliénor d’Aquitaine, Albin Michel, Le livre de poche 1965, page 76

[Régine Pernoud explique que cet épisode valut à la reine une mauvaise réputation, celle d’une femme de mœurs légère, une salope. Elle est accusée par les chroniqueurs du temps d’avoir eu un faible pour Raymond de Poitiers son jeune oncle. Elle n’est plus l’oie blanche de 15 ans qui épousa le roi de France mais une femme de 25 ans. Elle se sent capable de prendre des décisions.

La nullité fut prononcée, nous sommes à la fin de l’année 1151 : ]

« Ensemble, pour Noel, ils tinrent une cour à Limoges, puis une autre pour la chandeleur à Saint-Jean d’Angély, un peu partout on remplaçait, dans les domaines et les châteaux qui relevaient directement de l’autorité d’Aliénor, les Français par des Aquitaines. Puis les deux époux gagnaient Beaugency où ils allaient passer leurs derniers instants de vie conjugale. En effet, un concile, réuni sous l’autorité de l’archevêque de Sens, prononça la nullité du mariage contracté quinze ans plus tôt à Bordeaux.

Aliénor fit ses adieux et déclara vouloir regagner aussitôt ses Etats personnels, qui lui étaient rendus selon l’usage. Sans plus tarder, elle prit, avec quelques familiers, la route en direction de Poitiers.

On se trouvait au premier jour du printemps, le 21 mars 1152. La Saison n’était pas achevée qu’une effarante nouvelle parvenait à la cour de France : Aliénor était remariée ; elle avait épousé Henri Plantagenet, comte d’Anjou et duc de Normandie. »

Régine Pernoud, Aliénor d’Aquitaine, Albin Michel, Le livre de poche 1965, page 76

|  |
| --- |
|  |

|  |
| --- |
|  |

## Contre le mariage, au XVIIème siècle

Notes

Wiki :

**Madeleine de Scudéry** a néanmoins fait tenir, dans Artamène ou le grand Cyrus, des propos contre le mariage très violents à son héroïne du nom de Sapho, qui va jusqu’à dire que cette institution est une tyrannie. Sur ce point, elle sera cohérente avec elle-même en restant célibataire jusqu’à sa mort. Ce roman est également considéré par certains critiques littéraires comme le premier roman moderne dans la mesure où, sa publication n’ayant pas été interrompue par la Fronde, cette œuvre, sans faire l’apologie de la sédition politique, laisse transparaître les sympathies sans illusions de Madeleine de Scudéry pour les Frondeurs. Le personnage de Sappho constitue la première indication attestée de la prise de conscience du fait qu’après la Fronde, les femmes n’auraient plus le droit d’appliquer leurs talents qu’aux sujets intellectuels et uniquement dans la sphère privée. Au demeurant, la « retraite » de Sappho au royaume des Sauromates — la demeure légendaire des Amazones — dans le dixième volume d’Artamène coïncide avec la « retraite » de la Grande Mademoiselle. Avec Pellisson, avec qui elle a entretenu une relation de grande fidélité, elle a influencé La Fontaine et Molière qui semble pourtant l’avoir ridiculisée sous le nom de « Magdelon », diminutif de Madeleine, dans les Précieuses ridicules. Elle a également été la première femme à recevoir le prix de l’éloquence de l’Académie française, pour son Discours sur la Gloire. Elle a été membre de l’Académie des Ricovrati.

## Raison pour le mariage : Fuir la pression familiale

« Pour Berty, plus question de patienter, c’est l’âge de se marier. Les maris ne courent pas les rues, les hommes « bien » sont rares. Rester vieille fille la rebute. Epouser Frédéric présente le double avantage d’accéder au statut de femme mariée et de quitte le domicile familial. »

(…) ils s’écrivent pendant la première guerre mondiale, elle est infirmière, lui interné sur l’île de White comme enemy alien.

« A-t-elle voulu ce mariage ? Ou a-t-elle surtout voulu partir loin de chez elle avec un homme agréable et qui la laisse être elle-même ? Cette complicité qui les unit est plein de promesses. Leurs échanges intellectuels d’égale à égal lui sont précieux. N’est-elle pas une compagne intelligente ?

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, collection Tempus, 2005, pages 43 et 44 (sur son mariage avec Frédéric, fuir la famille)

## Indépendance dans le ~

« For in marriage, a little license, a little independence there must be between people living together day in day out in the same house; which Richard gave her and she him. (Where was he this morning, for instance ? Some committee, she never asked what.) But with Peter everything had to be shared ; everything gone into. And it was intolerable (…) »

Virginia Woolf, Mrs Dalloway, Penguin Books, Modern Classics, page 8

## Attendre intelligemment le mariage

[A propos de l’éducation de Thérèse Clerc.]

« De toute façon, à l’époque, les filles ne font des études que pour attendre intelligemment le mariage, en général vers dix-huit-vingt ans (après vingt-cinq ans, si elles sont toujours célibataires, honte sur elles, elles coiffent sainte Catherine !). Mais après la guerre, les familles n’ont plus de dot et les diplômes de leurs filles en tiennent lieu : c’est tout ce à quoi ils servent. »

Danielle Michel-Chich, Thérèse Clerc, Antigone aux cheveux blancs, des femmes-Antoinette Fouque, pages 31

# Maternité

## maternité esclave

« La reconnaissance de l’IVG, associé à la contraception, c’est, pour a première fois dans l’histoire de l’humanité, la maîtrise de la fécondité. Contre la maternité esclave, elle affirme le droit de (ne pas) procréer, donc, pour chacune, la liberté de penser l’expérience de la gestation. »

Antoinette Fouque, Il y a deux sexes, préface à la deuxième édition, page v, Gallimard, le Débat, 2004

# Mathématiques

## Langage mathématique

« Car les sciences ont été contraintes d'adopter une "langue" de symboles mathématiques qui, uniquement conçue à l'origine comme abréviation de propositions appartenant au langage, contient à présent des propositions absolument intraduisibles dans le langage. »

Hannah Arendt, Condition de l'homme moderne, Calmann-Lévy, Pocket, page 36

# Ménopause

## Narrower and narrower would her bed be

« Like a nun withdrawing, or a child exploring a tower, she went, upstairs, paused at the window, came to the bathroom. There was a green linoleum and a tap dripping. There was an emptiness about the heart of life ; an attic room. Women must put off their rich apparel. At midday they must disrobe. She pierced the pincushion and laid her feathered yellow hat on the bed. The sheets were clean, tight stretched in a broad white band from side to side. Narrower and narrower would her bed be. The candle was half burnt down and she had read deep in Baron’s Marbot’s Memoirs. She had read late at night of the retreat of Moscow»

Virginia Woolf, Mrs Dalloway, Penguin Books, Modern Classics, pages 33-34

## Propos obscènes

« Lorsqu’une certaine réserve de langage et de tenue est imposée au sexe féminin, les femmes d’un certain âge peuvent, elles, tenir des propos obscènes aussi librement et même plus librement que les hommes. »

Margaret Mead, L’un et l’autre sexe, folio essais, page 212

## Une période non-féconde

« Au-delà de la boutade et de la provocation, Thérèse observe que, pour la première fois dans l’histoire de l’humanité, les femmes vont avoir une période non féconde plus longue que leur période de fécondité. A travers cette évidence qu’elle est la première à formuler avec une telle clarté, parmi tous les chiffres et les statistiques que les sociologues et les démographes alignent, on comprend bien que Thérèse veut, avec la Maison des Babayagas, montrer comment une période stérile peut encore être féconde. »

Danielle Michel-Chich, Thérèse Clerc, Antigone aux cheveux blancs, des femmes-Antoinette Fouque, pages 24-25

## Une grande dame

En 1189, on dit d'Aliénor d'Aquitaine, 67 ans :

« une grande dame ni vieillie ni cassée et, surtout, animée d'une flamme intérieure qui semble s'être fortifiée dans la solitude. »

Régine Pernoud, Aliénor d’Aquitaine, livre de poche

# Menstruation

« Certaines civilisations vont jusqu’à introduire une menstruation artificielle chez l’homme, une saignée qui lui permet de se débarrasser de son mauvais sang et d’être en aussi bonne santé que les femmes. »

Margaret Mead, L’un et l’autre sexe, folio essais, page 213

# Mère

« Convaincu par l’image de jeune mère épanouie et satisfaite qu’elle affiche, Frédéric ne se rend pas compte qu’elle se sent désœuvrée, désireuse d’échapper au destin habituel des femmes. Jeune fille, elle a rêvé du prince charmant. Elle a déchanté. Jeune femme, elle a imaginé que la naissance de ses enfants la comblerait. Elle aborde la trentaine avec un arrière-goût du temps qui lui échappe et d’une vacuité qui la désole et l’empêche de réaliser quelque chose dont elle serait fière. »

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, Tempus, 2005, page 59

# Météorologie

## Vent

« L’habitation de Mr. Heathcliffe se nomme Hurlevent, appellation provinciale qui dépeint de façon expressive le tumulte d’atmosphère auquel la situation de cette demeure l’expose quand la tempête souffle. »

Emily Brontë, Hurlevent, folio classique, page 23

## Volume volcan

« Emily était pareille à une petit volcan, qui, endormi, aurait pourtant bouillonné sans arrêt et aurait craché sa lave dans les mots et les actions des personnages qu’elle avait choisis. (…) On estima que Hurlevent, qui entaillait les chaînes des conventions, était une œuvre d’une puissance singulière, mais d’une sauvagerie et d’une abjection morale telles que le livre allait jeter Ellis Bell, que cela lui plût ou non, au cœur du débat public. (…) Vous avez entre les mains un volume qui a du mal à contenir les mots qu’il renferme. »

Patti Smith, préface de Hurlevent, folio classique

# Métier

Un dirigeant d’une grande banque française dans la tourmente affectant ce métier post-crise de 2008 a dans un discours de présentation de résultats fait un bon mot autour du plus vieux métier du monde, qui serait en fait celui de banquier… en rassurant sur la pérennité du métier, donc de l’institution. Les femmes banquières présentes - soit, peu présentes dans les conclaves dirigeants de ce type d’institutions - auront apprécié l’allusion. Celle qui ne l’étaient pas l’auront et qui hors de ces murs vivent cet autre métier dans leur chair apprécieront aussi la pérennité de leur situation. Nous sommes à La Défense en 2014.

L’entrée « métier » est un devoir de l’encyclopédie des femmes.

## Précarité du métier

« Précarité ou maternité, chômage ou prostitution, la dérive libérale renvoie les femmes aux deux métiers « naturels » de leur condition humaine et historique : le plus beau métier du monde, la procréation, et le plus vieux métier du monde, la prostitution. En vérité, deux esclavages immémoriaux pour donner des enfants et du plaisir aux hommes. »

Antoinette Fouque, Il y a deux sexes, préface à la deuxième édition, page xiii, Gallimard, le Débat, 2004

Lien avec le rapport Zuber de 2014, 20 ans plus tard, c’est la même chose et il n’a pas été voté à 9 voix près par l’abstention des verts au prétexte qu’un des paragraphes voulait que l’on prohibe la référence à la prostitution comme étant un métier.

«And she liked the feeling of people working. She liked those churches, like shapes of grey paper, breasting the stream of the Strand. It was quite different here from Westminster, she thought, getting off at Chancery Lane. It was so serious ; it was so busy. In short, she would like to have a profession. She would become a doctor, a farmer, possible go into parliament, if she found it necessary, all because of the Strand. »

« The feet of those people busy about their activities, hands putting stone to stone, minds eternally occupied not with trivial chatterings (comparing women to poplars – which was rather exciting, of course, but very silly), but with thoughts of ships, of business, of law, of administration, and with it all so stately (she was in the Temple), gay (there was the river), pious (there was the Church), made her quite determined, whatever her mother might say, to become either a farmer or a doctor. But she was, of course, rather lazy. »

Virginia Woolf, Mrs Dalloway, Penguin Books, Modern Classics, pages 149-150

# Misogynie

## ~, signes de

« Il était de cette race de misogynes que l'on reconnaît au fait qu'ils se croient obligés de répandre des lys et des roses sur leur manuscrit dès qu'ils s'adressent aux dames ! »

Benoite Groult sur de Ruskin, épouvanté par les premières revendications féministes, dans le féminisme au masculin, livre de poche, page 116

# Monde

## Être nulle part dans le monde ou absence

Un sentiment partagé, au moment du deuil.

« C’est au-dehors, en ville, que j’étais le plus mal. Je roulais, et brutalement : « Elle ne sera plus jamais nulle part dans le monde. » Je ne comprenais plus la façon habituelle de se comporter des gens, leur attention minutieuse à la boucherie pour choisir tel ou tel morceau de viande me causait de l’horreur. »

Annie Ernaux, Une femme, folio, page 21

Les hommes éloignent les femmes pour se rapprocher de Dieu (Mont Ahtos), les femmes s’éloignent des hommes pour se protéger des violences (village d’Umoja)

|  |
| --- |
| Montagne |

## Etre suivie par des montages

« De l’autre côté du fleuve le terrain se relevait et, au-dessus des premières collines boisées, de vertes prairies s’étendaient jusqu’au pied des montagnes.

Si j’avais eu la foi qui transporte les montagnes, ce sont ces montagnes qui m’auraient suivie. »

**Karen Blixen traduit du danois par Yvonne Manceron, La ferme africaine, France Loisirs, page 44**

## Montage interdite aux femmes

Article internet

« Grèce : Le Mont Athos, La montagne où prient des hommes

Ulysse | 21.12.2010 à 16h42 • Mis à jour le 21.12.2010 à 16h43 | Par Philippe Schaller

La Sainte-Montagne est aussi appelée Jardin de la Vierge. La tradition veut que le Mont Athos soit consacré en tant que legs de la mère de Jésus ; lorsqu'elle y aurait fait escale sur sa route vers Chypre, elle aurait admiré la beauté du paysage et demandé à son fils de lui en faire cadeau. Pour ne pas “altérer” la dévotion à la Vierge, reine en ces lieux, il a été décidé en 1 060 que les femmes en seraient bannies. “Le Mont Athos est interdit à tout animal femelle, toute femme, tout eunuque et tout visage lisse”, décrète le chrysobulle de l'empereur Constantin Monomaque. A l'exception des poules dont les œufs entrent dans la composition des peintures pour les icônes.

Certains moines de la Sainte-Montagne sont plus pragmatiques, comme le père Joachim, qui rappelle qu'on retrouvait, il y a quelques siècles, des femmes de bergers dans les lits des moines. Mais “l'absence de femmes évite les distractions. Cela permet d'aller au bout de son cheminement, sans tentations.” Le Mont Athos est un lieu hors du temps. Deux mille moines environ perpétuent encore la tradition de sa liturgie ancestrale.

# Mort

## Dead ended absolutely

«What she loved was this, here, now, in front of her; the fat lady in the cab. Did it matter then, she asked herself, walking towards Bond Street, did it matter that she must inevitably cease completely ; all this must go on without her ; did she resent it ; or did it not become consoling to believe that death ended absolutely ? but that somehow in the streets of London, on the ebb and flow of things, here, there, she survived, Peter survived, lived in each other, she being part, she was positive, of the trees at home ; of the house there, ugly, rambling all to bits and pieces as it was ; part of people she never met ; being laid out like a mist between the people she knew best, who lifted her on their branches as she had seen the trees lift the mist, but it spread ever so far, her life, herself. »

Virginia Woolf, Mrs Dalloway, Penguin Books, Modern Classics, pages 9-10

## Morte si jeune, si belle, si vivace

«- Ma pauvre Noun ! Ma pauvre camarade d'enfance ! Ma compatriote, ma seule amie ! Dit-elle avec douleur ; c'est cet homme qui est ton meurtrier. Malheureuse enfant ! Il t'a été funeste comme à moi ! Toi qui m'aimais tant, qui seule devinais mes chagrins et savais les adoucir par ta gaité naïve ! Malheur à moi qui t'ai perdue! (...) Morte ! Morte si jeune, si belle, si vivace! Morte à dix-neuf ans, d'une si affreuse mort ! »

George Sand, Indiana, Gallimard, folio classique, p 127

## Nous devons tous mourir un jour

La mort d’Helen Burns est le passage le plus émouvant du livre.

« Je suis très heureuse, Jane ; et quand tu apprendras que je serai morte, il ne faut surtout pas avoir de chagrin. Nous devons tous mourir un jour et la maladie qui m’emporte n’est pas douloureuse. Elle est douce et progressive ; mon esprit est en repos. Je ne laisse personne pour beaucoup me regretter. Je n’ai que mou père ; or il s’est remarié récemment et je ne lui manquerai pas. En mourant jeune, j’échapperai à de plus grandes souffrances. Je n’avais ni les qualités ni les dons pour me faire un chemin en ce monde. J’aurais toujours mal fait. »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 152

N

# Neutralisation

## ~ des femmes pour 100 ans (la formule mâlegique)

Rousseau (Robespierre + Napolélon)=tutelle et neutralisation des femmes pour 100 ans

« et c'est le point de vue de Rousseau, brillant leader de l'antiféminisme au XVIIIème, qui va influencer la plupart des révolutionnaires, les plus actifs en tout cas, Robespierre en tête. Son influence sera déterminante dans la mise au pas brutale des femmes dès 1792 et conduira à leur remise en tutelle par Napoléon quelques années plus tard. »

Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, pages 49-53

# Niche

## Niches pour femmes

« Les quelques robinets des sanitaires n’étaient pas tous raccordés à l’eau, ou c’était un filet qui en sortait, l’eau a toujours été un problème à Birkenau, que ce soit pour boire ou se laver. Les baraques tout en longueur sont divisées en « niches », des compartiments maçonnés sur trois étages, une « lapinière sans portes ». Quatre détenues prévues dans chaque carré. Les compagnes du convoi seront huit par case, au début… Aucune intimité, aucun endroit à soi pour garder un objet personnel. La baraque n’a ni électricité, ni chauffage. Le sol en terre. En boue, l’hiver. L’obscurité, la puanteur, le froid. »

Ghislaine Dunant, Charlotte Delbo, La vie retrouvée, Bernard Grasset, 2016, page 61

# Nom

## Nom de famille de l’héroïne, dans Mrs Dalloway

« Woolf’s deliberately realistic title places Mrs Dalloway in sharp contrast to James Joyce’s mythically titled and structured Ulysses which she was reading when she began her own novel. »

Virginia Woolf, Mrs Dalloway, Penguin books, Modern classics, page xii, introduction by Elaine Showalter

« By her emphatic use of ‘Mrs’, Woolf draws our attention to the way in which the central woman character is socially defined by her marriage and masked by her marital signature. »

« Woolf was well aware that, as feminist theory now puts it, ‘the name of the husband is one of the strongest insignia of patriarchal power’. Is Mrs Dalloway a sad example of the way women have been rendered invisible by the state of the law ; or is she perhaps rather a defiant figure who offers a critique of patriarchal power ? »

Virginia Woolf, Mrs Dalloway, Penguin books, Modern classics, page xii, introduction by Elaine Showalter

« she had the oddest sense of being herself invisible; unseen; unknown; there being no more marrying, no more having of children now, but only this astonishing and rather solemn progress with the rest of them, up Bond Street, this being Mrs Dalloway; not even Clarissa anymore; this being Mrs Richard Dalloway. »

Virginia Woolf, Mrs Dalloway, Penguin books, Modern classics, page 1

La jeunesse, le mariage, un fusil à un coup où tout est décidé une fois pour toute sans revenir en arrière, contre la possibilité de se réinventer tout le temps, cliquet, pas de retour en arrière possible, et maintenant il faut maintenir les apparences jusqu’à la mort, figée

## Appeler les filles par leur nom comme les garçons

« Burns » (c’était, paraît-il, son nom et, ici, on appelait toutes les filles par leur nom, comme ailleurs les garçons), « Burns, vous tournez les pieds, posez-les convenablement… Burns, vous avancez le menton désagréablement, rentrez-le… Burns, je veux que vous ayez la tête droite. Je n’accepterai pas que vous vous teniez comme ça en ma présence », etc. »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio, page 107

**O**

# Oblitération

“She struggles with the forces that would tell her story for her, or write her out of the story, the genealogy, the rights of man, the rule of law. The ability to tell your own story, in words or images, is already a victory, already a revolt.”

Rebecca Solnit, Men explain things to me, extract from Grandmother Spider, Granta, 2004, page 78

# Œuvre

## ~ imaginaire

Le père de Colette possédait une bibliothèque conséquente. Et une découverte extraordinaire…

« Quand mon père mourut, la bibliothèque devint chambre à coucher, les livres quittèrent leurs rayons.  
-Viens donc voir, appela un jour mon frère, l’aîné.  
Il transportait lui-même, classait, ouvrait les livres, taciturne, en quête d’une odeur de papier piqué, d’une de ces moisissures embaumées d’où se lève l’enfance révolue, d’un pétale de tulipe sec, encore jaspé comme l’agate arborescente…  
-Viens donc voir…  
La douzaine de tomes cartonnés nous remettait son secret, accessible, longtemps dédaigné. Deux cents, trois cents, cent cinquante pages par volume ; beau papier vergé crémeux ou « écolier » épais, rogné avec soin, des centaines de pages blanches… Une œuvre imaginaire, le mirage d’une carrière d’écrivain. »

Colette, Sido, dans Sido et les vrilles, Le livre de poche, page 76.

# Opinion

## L’opinion du commun

« Quant à l'opinion, monsieur, à voir ceux qu'elle élève, ne faudrait-il pas toujours tendre la main à ceux qu'elle foule aux pieds ? »

George Sand, Indiana, Gallimard, folio classique, page 343

# Or

## Une femme en or

« Adelaïde était une femme en or, une épouse des plus fidèles, une mère dévouée corps et âme. Elle savait tenir une maison avec une économie et une efficacité exemplaires. Elle harcelait tous les commerçants du quartier afin d’obtenir un service de qualité, elle avait l’art de discipliner la série de bonnes chichement payées et si peu expérimentées, et ne rechignait jamais à peaufiner toutes ces petites choses qui font la bonne tenue d’un foyer. Elle s’occupait de ses habits, lui donnait des médicaments quand elle pensait qu’il en avait besoin, surveillait la préparation de chacun des plats qui lui étaient servis ; bien sûr, ces plats manquaient parfois d’inspiration, mais la nourriture était toujours très nourrissante et, de manière générale, assez bien cuisinée. Mme Wheelock ne se mettait jamais en colère, n’était jamais déprimée, et jamais malade. »

Dorothy Parker, Mauvaise journée, demain, Christian Bourgois éditeur, (nouvelles), « quel joli petit tableau », pages 18-19

# Orgueil

## Tyran secret

« De tous les péchés dont je suis coupable et que je déteste de tout mon cœur, l’orgueil est celui que je me propose le plus particulièrement d’attaquer et de vaincre. »

« Je déclarerai une guerre irréconciliable à cet amour propre, tyran secret et trop ménagé pour mon malheur ».

Réflexions pour la fête de Saint Martin, Méditations eucharistiques, page 2016, cité dans Carmel, Madame Louise de France, Princesse et carmélite, Editions du carmel, page 29

Petite fille, Louise de France avait fait un caprice à l’une de ses servantes à l’abbaye de Fontevrault. Elle lui avait dit «  Ne suis-je pas la fille de votre roi ? » et s’était vu répliquer «  Et moi, Madame, ne suis-je pas la fille de votre Dieu ? »

# Orpheline

## Comme sa propre fille

« J’étais incapable de me souvenir de lui, mais je savais que c’était mon oncle, le frère de ma mère, qu’il m’avait recueillie, petite orpheline, dans son foyer et que, dans ses derniers instants, il avait exigé de Mrs Reed la promesse qu’elle m’élèverait et m’entretiendrait comme sa propre fille. »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique pages 49-50

Le petite Jane a été négligée par Mrs Reed, martyrisée par son fils, John Reed, envoyé dans une pension où les filles sont mortes d’inanition et de tuberculose. Il se passera quelque chose autour de la filiation et de l’héritage, elle retrouvera une famille. Jane Eyre dira de Mrs Reed « Alors que vous brisiez mon cœur ; vous pensiez extirper mes propensions au mal. » (page 55)

## Des assistées

« Qu’est-ce que l’Institution de Lowood ?  
- la maison où tu es venue vivre.  
- Et pourquoi appelle-t-on ça une institution ? Est-ce en rien différent des autres écoles ?  
- C’est en partie une école gratuite. Toi, moi et toutes les autres filles, nous sommes des assistées. Je suppose que tu es orpheline. Ton père ou ta mère ne sont-ils pas morts ?  
- Ils sont morts tous deux avant mes premiers souvenirs.  
- Et bien, toutes les filles qui sont ici ont perdu l’un de leurs parents ou les deux, et ça s’appelle une institution pour l’éducation des orphelines. »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique pages 102

**P**

# Pain

## Pain et fromage, festin des affamées

« « J’ai une communication à faire aux élèves. »  
Le tumulte de la fin des leçons commençait à s’élever, mais il retomba dès qu’elle prit la parole. Elle poursuivit : « on vous a servi ce matin un déjeuner que vous n’avez pas pu manger. Vous devez être affamées. J’ai demandé qu’on vous serve à toutes un en-cas de pain et de fromage. »  
Les maitresses la regardèrent, l’air assez surpris. « J’en prends la responsabilité » ajouta-t-elle, afin de leur expliquer, puis aussitôt après, elle quitta la salle. »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 99

## Education par la privation de ~

« - Madame, permettez un instant. Vous savez que mon intention, en élevant ces filles, est non de les habituer au luxe et à s’abandonner aux plaisirs, mais de les endurcir, de les rendre résistantes et capables d’abnégation. Si une petite déception accidentelle de l’appétit se produit, comme un repas gâté, un plat trop ou insuffisamment assaisonné, un tel incident ne doit pas être neutralisé en remplaçant le réconfort perdu par quelque chose de plus délicat, choyant ainsi le corps et détourant l’objectif de cette institution ; il doit être mis à profit pour contribuer à l’éducation spirituelle des élèves en les encourageant à faire preuve de force d’âme devant une privation temporaire. »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 122

## Pain et larmes secrètes

A Lowood, les filles sont régulièrement sous-alimentées par la volonté d’un pasteur, directeur sadique et illuminé de l’établissement.

« Ce manque de nourriture entraînait un abus qui mettait les plus jeunes à rude épreuve : chaque fois que les grandes filles affamées en avaient la possibilité, elles accaparaient les portions des petites par les menaces ou la flatterie. Maintes fois je partageais entre prétendantes le précieux morceaux de pain bis distribué pour le thé et, après avoir abandonné à une troisième la moitié de ma timbale de café, j’avalais le reste assaisonné de larmes secrètes que m’arrachait l’urgence de la faim. »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 118

## Pain et beurre

« Un léger réconfort venait avec l’heure du thé ; il prenait la forme d’une double ration de pain (une tranche entière au lieu d’une moitié) à laquelle s’ajoutait, délicieuse adjonction, une pellicule de beurre. »

Le diner du dimanche à l’institution de Lowood.

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 119

## Pain avec père orgueilleux déchu

« Une mince jeune fille en débardeur et pagne élimé lavait des marmittes dans le petit évier de la cuisine.

La table était couverte des plats qui attendaient, comprit Norah, de leur être servis à elle et son père.  
Abasourdie, elle aperçut du poulet rôti, du couscous, du riz au safran, une viande sombre dans une sauce à l’arachide, d’autres mets encore qu’elle devinait sous les couvercles transparents et embués, surabondance qui lui coupa les jambes et se mit à peser sur sone stomac.

Elle se glissa entre la table et l’évier et attendit que la jeune fille eût fini, avec peine, de ricer un grand faitout. »

Marie Ndiaye, Trois femmes puissantes, nrf, Gallimard, page 22

Le père, rongé par une douleur et une culpabilité, est animal. Il est transformé en volatile sous les mots de Marie Ndiaye, il mange goulement le visage à la hauteur de l’assiette.

# Pantalon

« Le sentiment d’appartenance au sexe est profondément imprégné de ces habitudes. Ainsi dans le roman de Cholokov, la femme cosaque qui a épié une Turque prisonnière, rapporte : » je l’ai vue de mes propres yeux. Elle porte un pantalon… Mon sang s’est glacé dans mes veines. »

Margaret Mead, L’un et l’autre sexe, folio essais*,* page 221

# Paris

## Pour vivre à ~

Colette nous parle des présages météorologiques de sa mère qui savait annoncer les vents, les averses, les événements de toute la campagne environnante, depuis son jardin de Saint-Sauverur en Puisaye. Et là, elle nous parle de Paris, aux yeux de Sido. A Paris, loin de son jardin, les facultés de Sido semblaient émoussées.

« Des présages, décolorés par sa mort, errent encore autour de moi. L’un tient au Zodiaque, l’autre est purement botanique : quelques signes jouent avec les vents, les lunaisons, les eaux souterraines. C’est à cause d’eux que ma mère trouvait Paris fastidieux, car ils n’étaient libres, efficaces, péremptoires, qu’au plein air de notre province.

-Pour vivre à Paris, me confiait-elle, il m’y faudrait un beau jardin. Et encore !... Ce n’est pas dans un jardin de Paris que je pourrais cueillir et coudre pour toi, sur un petit carton, les grands grains d’avoine barbue, qui sont de si sensibles baromètres. »

Colette, Sido (dans Sido et les vrilles de la vigne), Livre de poche, pages 42-43

Les barbes de l’avoine se tordaient et indiquaient le sec ou le mouillé. Colette regrette de les avoir tous égarés. Il faudrait en reconstituer quelques-uns pour la maison de Colette. Ce pourrait être une entrée « baromètre » aussi.

# Parité

« La parité, c’est la reconnaissance que le demos, le peuple, étant constitué de deux sexes, le cratos, le gouvernement, doit l’être également. »

Il y a deux sexes, Antoinette Fouque, « tant qu’il y aura des femmes », page 277, Gallimard, le Débat, 2004

# Paroles

## Code pénal Article 222-33-2

Nouveau texte suite à Loi Egalité réelle

Le fait de harceler autrui par des propos ou comportements répétés ayant pour objet ou pour effet une dégradation des conditions de travail susceptible de porter atteinte à ses droits et à sa dignité, d’altérer sa santé physique ou mentale ou de compromettre son avenir professionnel, est puni de deux ans d’emprisonnement et de 30 000 € d’amende.

## Article L1153-5

Modifié par ORDONNANCE n°2014-699 du 26 juin 2014 – art. 3 et nouvelle loi égalité réelle

L’employeur prend toutes dispositions nécessaires en vue de prévenir les faits de harcèlement sexuel, d’y mettre un terme et de les sanctionner ».

Dans les lieux de travail ainsi que dans les locaux ou à la porte des locaux où se fait l’embauche, les personnes mentionnées à l’article L. 1153-2 sont informées par tout moyen du texte de l’article 222-33 du code pénal.

## #MeToo

« C’est pour cela que, lorsqu’on parle de « mouvement de libération de la parole » pour décrire #MeToo, j’estime que ce n’est pas tout à fait exact. C’est avant tout une libération de l’écoute. »

Marie Laguerre avec Laurène Daycard, Rebellez-vous ! L’iconoclaste, page 65

# Parti(s) politique(s)

Une amie me parle d’un mouvement politique nouveau, de son mode de fonctionnement et de ses modalités d’adhésions light, pas de cotisation, pas de carte, un clic… Entrer dans un parti politique, non, jamais, attachée que je suis à l’exposé de Simone Weil dans sa Note sur la suppression générale des partis politiques, écrite à Londres en 1943.  
  
Simone Weil, la philosophe française, a toujours été dans l’action, dans l’engagement, dans la rigueur intellectuelle et la congruence entre ses actions et idées. Accepter un dogme, qu’il soit religieux ou politique, revient pour elle à abdiquer sa liberté de pensée. Elle n’était pas une intellectuelle dans sa tour, mais dans l’expérimentation, elle vit, pense, ethnographie en immersion participative totale (voir son Journal d’usine). Albert Camus la disait le génie du siècle, De Gaulle à Londres en 1943 se serait exclamé « cette femme est folle ! » (Dans un contexte qui reste toutefois à vérifier, apparemment, elle aurait demandé à être parachutée en France occupée, mais quand on connait sa tendance à se plonger au cœur des choses, ce ne serait qu’un symptôme de son génie).

Ses démonstrations sont rigoureuses et pédagogiques. Dans sa Note, elle démontre qu’adhérer à un parti politique, c’est renoncer à la pensée. Il faut vraiment lire le texte en entier pour suivre son exposé. Quand mon amie me parlait de ce mouvement politique nouveau, j’avais en tête cette partie de la Note de Simon Weil. Je décide le soir même de relire ce texte. Or, j’avais totalement oublié la seconde partie de son discours, celle où elle esquisse des modalités nouvelles possibles de la vie politique. Faire de la politique sans se dire d’une étiquette ou d’une autre, mais en raisonnant selon les sujets dans l’objectif du bien. Je n’avais pas prêté attention à cette proposition de la philosophe, cela me paraissait totalement utopique… à l’époque.

Juin 2017.

## Les caractères essentiels des ~

*« On peut en énumérer trois :*

* *Un parti politique est une machine à fabriquer de la passion collective.*
* *Un parti politique est une organisation construite de manière à exercer une pression collective sur la pensée de chacun des êtres humains qui en sont membres.*
* *La première fin, et, en dernière analyse, l’unique fin de tout parti politique est sa propre croissance, et cela sans aucune limite. »*

Simone Weil, Note sur la suppression générale des partis politiques, Berg international,

Page, page 16

Simone Weil rappelle pour ce troisième caractère la confusion classique entre fin et moyen, l’éloignement de la vérité, et de la recherche du bien.

## Entrer dans un ~, accepter des positions que l’on ignore

*« Aucun homme, si profondément qu’il ait étudié la politique, ne serait capable d’un exposé précis et clair relativement à la doctrine d’un parti, y compris, le cas échéant, le sien propre. »*

Simone Weil, Note sur la suppression générale des partis politiques, Berg international,

page 17

Puis pire encore : *« En entrant dans un parti, il accepte des positions qu’il ignore. »*

Simone Weil, Note sur la suppression générale des partis politiques, Berg international, page 32

## La politique sans ~

A quoi ressemblerait une élection et la vie politique sans les partis politiques ?

*« Les candidats diront aux électeurs, non pas : « J’ai telle étiquette » - ce qui pratiquement n’apprend rigoureusement rien au public sur leur attitude concrète concernant les problèmes concrets – mais : « Je pense telle, telle et telle chose à l’égard de tel, tel, tel grand problème.*

*Les élus s’associeront et se dissocieront selon le jeu naturel et mouvant des affinités. Je peux très bien être en accord avec M.A. sur la colonisation et en désaccord avec lui sur la propriété paysanne ; et inversement pour M.B. Si on parle de colonisation, j’irai, avant la séance causer un peu avec M.A. ; si on parle de propriété paysanne, avec M.B.  
La cristallisation artificielle en partis coïncidait si peu avec les affinités réelles qu’un député pouvait être en désaccord, pour toutes les attitudes concrètes, avec un collègue de son parti, et en accord avec un homme d’un autre parti.*

*Combien de fois, en Allemagne, en 1932, un communiste et un nazi, discutant dans la rue, ont été frappés de vertige mental en constatant qu’ils étaient d’accord sur tous les points !*

*Hors du Parlement, comme il existerait des revues d’idées, il y aurait tout naturellement autour d’elles des milieux. Mais ces milieux devraient être maintenus à l’état de fluidité. C’est la fluidité qui distingue du parti un milieu d’affinité et l’empêche d’avoir une influence mauvaise. »*

Simone Weil, Note sur la suppression générale des partis politiques, Berg international, pages 34-35

La proposition de Simone Weil va jusqu’à l’interdiction par la loi des partis politiques et contre « l’esprit de parti » dans toutes les sphères de la pensée.

*« Presque partout – et même souvent pour des problèmes purement techniques – l’opération de prendre parti, de prendre position pour ou contre, s’est substituée à l’obligation de la pensée. »*

Simone Weil, Note sur la suppression générale des partis politiques, Berg international, page 40

# Pasteur

« Toutes les conduites, tous les actes, toutes les pensées sont hérétiques. Le moine ascète est hérétique, il refuse les dons du Créateur. Le sensuel est hérétique, il oublie qu’il doit avant tout s’occuper de son âme. Le pasteur méthodique est hérétique. Il mène une petite vie tranquille, entouré des siens, sans autre préoccupation de son sermon du soir. »

Sylvie Doizelet, Chercher sa demeure, Gallimard, nrf, 1992, page  
Sylvie Doizelet, née en 1959 à Lyon. Cherche sa demeure est son premier roman.

Deux pasteurs ont le projet d’écrire le dictionnaire des hérésies. L’extrait parle de petit vie tranquille, mais dans ce roman, leur vie tranquille va être bouleversée par un vent de folie. Même eux sont hérétiques : Tout le monde est hérétique, alors que faire ?

# Pauvresse

## Une femme du peuple, une ~

*« choses qui paraissent pitoyables*

*Un vieux mendiant, que l’on soit dans la saison très froide ou qu’il fasse chaud.*

*Une femme du peuple, très pauvrement vêtue qui porte un enfant sur son dos.*

*Une cabane au toit de planches, noire et sale, que la pluie a mouillé. »*

*Sei Shônagon, Notes de chevet, traduction et commentaires par André Beaujard, Connaissance de l’Orient, Gallimard / Unesco, 1966, page 166*

La liste a cette capacité de faire vibrer et résonner les lignes les unes par rapport aux autres, et la pitié inspirée par cette femme portant un enfant en est d’autant plus triste comparée aux planches sales et au vieux mendiant.

## Les femmes, pauvres parmi les pauvres

*« Les femmes, pauvres parmi les pauvres, sont de plus en plus pauvres. A mon arrivée au parlement européen en 1994, j’ai trouvé un premier rapport intitulé La pauvreté se féminise en Europe. D’autres ont suivi. »  
Il y a deux sexes, Antoinette Fouque, préface à la deuxième édition, page xii, Gallimard, le Débat, 2004*

Lien avec le rapport Zuber de 2014, 20 ans plus tard, c’est la même chose et il n’a pas été voté à 9 voix près par l’abstention des verts au prétexte qu’un des paragraphe voulait que l’on prohibe la référence à la prostitution comme étant un métier.

# Pauvreté

## La ~ respectable du travailleur industrieux

« - Je ne sais pas. Un jour j’ai posé la question à Mrs Reed ; elle a répondu que j’avais peut-être des parents pauvres et d’humble extraction du nom d’Eyre, mais elle ne savait rien d’eux.  
- Si c’était le cas, aimeriez-vous aller les retrouver ? »

Je réfléchis. La pauvreté parait sinistre aux grandes personnes ; encore plus aux enfants. Il n’ont guère d’idée de ce qu’est la pauvreté respectable du travailleur industrieux. Ils n’associent le mot qu’à des haillons, des repas frugaux, des âtres vides, des manières grossières et des vices avilissants. La pauvreté était pour moi synonyme de dégradation.

« Non, je n’aimerais pas faire partie des pauvres, répondis-je.  
- Même s’ils étaient gentils avec vous ? »  
Je fis non de la tête. Je ne voyais pas comment des pauvres avaient les moyens d’être gentils. »

**Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 62**

# Père

## Timidité des ~ avec les enfants

Un chapitre de Sido est consacré à son père, le Capitaine.

« Mais je savais aussi qu’il ne s’intéressait pas beaucoup, en apparence de moins, à ses enfants. J’écris « en apparence ». La timidité étrange des pères, dans leurs rapports avec leurs enfants, m’a donné, depuis, beaucoup à penser. »

**Colette, Sido, dans Sido suivi des vrilles de la vigne, Livre de poche, page 57**

## L’esprit pédagogie des ~ avec leurs enfants

« L’esprit pédagogique peut rapprocher un père de ses enfants. A défaut d’une tendresse, beaucoup plus exceptionnelle que l’on ne l’admet généralement, un homme s’attache à ses fils par le goût orgueilleux d’enseigner. »

**Colette, Sido, dans Sido suivi des vrilles de la vigne, Le livre de poche, page 59**

# peuple

## Femmes, la plus grande partie du peuple

« Je veux parler au peuple, entendez-vous, c'est-à-dire aux femmes et aux hommes, car il est assez d'usage qu'on oublie de mentionner les femmes même alors qu'on parle du peuple, du peuple dont elles composent la plus grande partie, dont elles soignent l'enfance et consolent la vieillesse. »

**Benoite Groult cite Claire Démar, fervente et romantique saint-simonienne, dans Le féminisme au masculin, livre de poche, page 140**

# Poche

## Mettre ses mains dans ses poches

« Sors les mains de tes poches, Marie ! » Je me retourne vers elle, l’air interrogateur. « Ce n’est pas sophistiqué pour une petite fille », me répond-elle. »

Marie Laguerre avec Laurène Daycard, Rebellez-vous ! L’iconoclaste, page 30

# Poil

« Nicolas m’écrit un autre message : « J’aime bien quand c’est entièrement épilé en bas. » Cette exigence me surprend de sa part. L’industrie du porno mainstream encourage les garçons et leur donne le droit de nous objectiver. C’est comme s’il venait me dire que mon corps était sale et qu’il lui appartenait. Je me sens humiliée dans ma propre chair, mais je ravale ma rage. J’ai déjà intégré qu’il faut se plier au désir masculin pour le mériter. Je confirme le rendez-vous et je m’enferme dans la salle de bains. »

Marie Laguerre avec Laurène Daycard, Rebellez-vous ! L’iconoclaste, page 55

# Pieds

|  |
| --- |
| Les pieds de Cendrillon sont-ils naturels ?  Le Monde.fr | 23.04.2014 à 15h43 • Mis à jour le 23.04.2014 à 17h14  Le docteur Ali Sadrieh, qui officie à Los Angeles, fait fortune dans la chirurgie des pieds, révèle le New York Times. Le podologue a eu l’idée, il y a treize ans, d’opérer les pieds des femmes pour qu’elles puissent porter les chaussures de leurs rêves. D’ailleurs, il définit sa pratique comme une fusion de médecine et de conte de fées. L’opération, la bunionectomie, s’appelle chez lui « procédé Cendrillon ».  Cendrillon ? « Je n’avais jamais rencontré, raconte-t-il, une patiente qui demandait une correction de l’hallux valgus avec ostéotomie et vis de fixation. J’ai donc décidé de créer un nom qui résume la procédure, sans latin. Le point de Cendrillon : être capable de mettre une chaussure dans laquelle on ne se sentait pas bien auparavant. »  Il a également inventé le « 10 parfait ! » (un raccourcissement des orteils effectué pour la première fois sur un mannequin de dix-sept ans pour qu’elle puisse porter les chaussures exigées par son métier), le « modèle T » (un allongement de l’orteil) ; et le « tuck » (remplissement), une injection de graisse aux talons.  Le docteur Neal Blitz, un autre chirurgien spécialisé dans ce type d’opération raconte : « Ma pratique a explosé grâce à Manolo Blahnik, Christian Louboutin et Nicholas Kirkwood. » Il évoque également le plaisir pour ses patientes de rouvrir « un placard à chaussures qui a été fermé pendant des années ».  Des patientes entreraient souvent dans la clinique de podologie du Dr Suzanne Levine, à New York, avec un sac plein de chaussures qu’elles ne peuvent pas porter à cause d’oignons aux pieds ou d’orteils en marteaux. Le docteur consulte alors les patientes en prenant en compte les talons qui leur iraient le mieux, en considérant les spécificités de fabrication de chaque créateur. Ses solutions décrites dans cinq livres dont Mes pieds me tuent, comprennent notamment la thérapie au plasma, l’injection de cellules souches, le botox, ou le Myobloc, un médicament prescrit en cas de transpiration excessive. Elle préconise également des exercices pour les pieds. Evidemment c’est sans limites, on lui aurait déjà demandé une liposucion des orteils, et un autre médecin, le Dr Zong, raconte qu’une patiente voulait qu’on lui retire un orteil pour pouvoir entrer dans ses chaussures. Mais dans ces deux derniers cas les souhaits des princesses n’ont pas été exaucés. Planification~ amoureuse « Il avait deux jours devant lui, et il fit ainsi le partage de son temps : le reste de la journée près de finir pour émouvoir, le lendemain pour persuader, le surlendemain pour être heureux. Il regarda même à sa montre, et calcula, à une heure près les chances de succès ou de défaite de son entreprise. »  **George Sand, Indiana, Gallimard, folio classique, page 143** |

# Pluie

La pénurie de livre de femmes a frappé. Un séjour de vacances à la campagne avec seulement la biographie de Simone Veil. Puis, un jour, à la recherche de pain frais dans une boulangerie que l’on nous avait indiquées, nous tombons sur une armoire de livres sur une placette. Un ersatz charmant de bibliothèque dans ce petit village rue, où la boulangère qui nous a servi semblait sortie de son lit, encore en pyjama et chaussons de laine bouillie. Je parcours les titres et m’arrête sur Karen Blixen, la baronesse à la vie d’aventure. Elle avait fait l’objet d’une émission de radio sur France Inter (Les femmes, toute une histoire) il y a quelques années et je me souviens encore précisément où j’étais dans la maison quand j’écoutais le podcast, un dimanche après-midi, dans la véranda. J’avais pris note de lire Blixen. Et voici que dans ce tout petit village à la boulangerie et aux baguettes improbable, je me saisis de ce volume relié de La Ferme Africaine. Une édition de France Loisir avec l’autorisation des éditions Gallimard. Il fallait vite que je le lise, que je prenne des notes, avant de le rendre à son armoire de lecture sur la place du village.

J’ai pensé un instant le lire et ne pas le mettre dans l’encyclopédie, car le livre n’était pas à moi et je ne pouvais l’annoter, souligner les passages. Puis, ce passage sur l’attente de la pluie…

## Attente de la ~

« D’immense nuages couleur de roses et de violettes s’assemblaient dans le ciel et se déversaient au loin en averses légères. Une même et unique pensée, pendant des jours, obsédait le monde entier. Et puis un soir, juste avant le coucher du soleil, on voyait l’horizonse reserrer brusquement, comme si les montagnes se rapprochaient de la maison, une vie soudaine animant leurs verts et leurs bleus profonds. En sortant quelques heures plus tard, je constatais que les étoiles avaient disparu, mais que l’air nocturle était chargé de promesses. Des souffles précipités passaient bientôt au dessus de ma tête, c’était le vent dans les grands arbres de la forêt, ce n’était pas encore la pluie. Un souffle balayait ensuite la terre, c’était le vent dans les herbes, et dans les buissons, ce n’était pas davantage la pluie. Vous entendiez encore un bruissement et un murmure au ras du sol, on eût dit le bruit joyeux de la pluie, - combien de fois ne m’y suis-je laissée prendre ? - tout frémissant que l’on est de voir paraitre l’acteur attendu : ce n’était pourtant pas la pluie.  
Mais lorsque la terre répondait comme une table d’harmonie avec un rugissement sourd qui montait, lorsque le monde entier chantait autour de moi, par-dessus, par-dessous, par côté, partout, alors c’était la pluie. C’était comme le retour de la mer dont on aurait été longtemps sevré, comme l’étreinte du bien-aimé. »

**Karen Blixen traduit du danois par Yvone Manceron, France Loisir, pages 41-42**

En lien avec l’expérience de l’attente de la pluie sur sa plantation de café, mon humble expérience de jardinière n’est rien aux côtés de celle de Karen Blixen. Une fois pourtant, la pompe du jardin a lâché en plein été, et seule une averse légère a rafraichi la terre, assez seulement pour coucher la poussière, mais pas pour la soif des plantes. Je me suis satisfaite que c’était mieux que rien pour les haricots et les tomates et qu’ils y survivraient, me voilant la face, avec une certaine gêne lancinante alors que je vaquais à des occupations autre que de me préoccuper de la façon dont je pourrais porter de l’eau au potager. On n’est pas autant attachés aux plantes que l’on a pas soi-même plantées – et dont notre survie de dépend point.

C’est l’absence de pluie qui poussa Karen Blixen à écrire romans et contes.

(voir entrée « écrire »)

# Poil

|  |
| --- |
| Filles poilues, garçons épilés : l’expérience insolite d’étudiants américains    Par Lucile Quillet  Photo Arizona State University  Ces garçons imberbes et filles poilues ne regrettent pour rien au monde l’expérience proposée par leur professeure d’identité de genre de l’Arizona State University.  Sommaire  • Accueil  • Quand les poils « concurrencent l’autorité masculine »  Une professeure américaine a proposé à ses élèves d’échanger leur pilosité. Les filles ne devaient plus se raser tandis que leurs camarades masculins devaient s’épiler, le tout pendant dix semaines pour mieux appréhender les codes genrés et leur importance dans la société.  Elles exposent fièrement leurs aisselles poilues, juste à côté de leurs copains tout épilés et tout sourire. Voici le résultat de l’expérience saugrenue qu’a proposée Breanne Fahs, une professeure américaine d’études de genre de l’Arizona State University à ses élèves. Le but : qu’ils éprouvent eux-mêmes l’importance des normes esthétiques selon le sexe, établies par la société. Et ce pendant dix semaines. Soit pas mal de centimètres de pilosité ou de peaux nettes, avec en bonus, quelques crédits supplémentaires pour leur année universitaire.  La meilleure façon de comprendre les normes est de les enfreindre !  Cette professeure propose à ses élèves, chaque année depuis 2010, de vivre par eux-mêmes les différences de genre et leur poids symbolique dans la société. « Il n’y a pas de meilleure façon de comprendre les normes sociales que de les enfreindre et de voir comment les autres réagissent », explique-t-elle. « Il n’y a vraiment aucune raison que le fait de se raser soit si important. Pourtant, ça l’est, comme peuvent le constater les étudiants ».  Tout y passe : les filles laissent la nature faire son œuvre sous les bras et sur les jambes pendant tout le semestre. Les garçons, eux, adoptent la norme inverse en supprimant le moindre poil, jugé si disgracieux sur la gent féminine. Évidemment, les élèves ne sont en rien obligés de participer à l’expérience. Stephanie a décliné deux fois l’offre avant de sauter le pas au troisième semestre. « Ce fut une expérience qui a changé ma vie », confie-t-elle. Car s’ils étudient toute l’année l’identité de genre, passer de la théorie à la pratique est bien plus concluant que toute dissertation. Entre imaginer de vivre avec des poils et essayer de ne pas les raser comme d’habitude, il existe un monde, que chacun a décrit et documenté dans un journal. Les élèves y livrent leurs impressions mais surtout celles des autres qui ne manquent pas de panache.  Sommaire  • Accueil  • Quand les poils « concurrencent l’autorité masculine »  Quand les poils « concurrencent l’autorité masculine »  Les amis et la famille restent bien souvent médusés devant cette transgression du bulbe. Un copain de Grace, une des participantes du projet, n’a pas tardé à l’accuser de « vouloir concurrencer l’autorité des hommes et leur position dans la société ». Rien que ça. Stephanie, elle, s’est faite ostracisée par nombre de ses amis. « Ils ne voulaient plus travailler à côté de moi, ni entendre parler de cet exercice. Ma mère, elle, était bouleversée rien qu’en m’imaginant aussi poilue le jour de mon mariage. Tout ceci m’a fait réaliser que si tu n’adhères pas à la lettre aux rôles sociaux des genres, ton corps devient un support de contestation et d’opinion publique », conclut la jeune étudiante.  Les garçons se rasent avec un opinel pour faire viril  L’expérience a donc prodigué nombre d’enseignements, notamment sur l’attitude des élèves. Si, depuis l’émergence du metrosexuel et de l’übersexuel, le rasage et le soin cosmétique sont devenus des outils branchés de la beauté masculine, l’avènement de la femme à poils peut toujours attendre. On a observé une différence de positionnement selon les genres. Pendant l’expérience, les filles s’ancrent dans une démarche résistante, tandis que les garçons, eux, normalisent l’expérience en virilisant le moment du rasage. Ce dernier est fait par exemple à l’aide d’un opinel, considéré comme plus testostéroné qu’un rasoir jetable en plastique violet.  Alors que les participantes craignaient surtout la réaction de leur petit ami, les garçons se préoccupaient de savoir ce que leurs congénères « mecs » penseraient d’eux. Les deux sexes ont été confrontés au sexisme hétérocentré, conclut la professeure. Ce qui ne les a pas empêchés d’y résister et de se forger le caractère. Lorsque le petit ami de Grace a commencé à lui énumérer tout ce qu’il n’aimait pas dans son corps – les poils constituant le cœur du sujet –, son sang n’a fait qu’un tour. « C’était la première fois que quelqu’un critiquait si violemment mon corps. Je n’ai pas réfléchi à deux fois avant de le larguer. »  L’exercice pourrait faire des émules à travers le pays. La professeure Breanne Fahs, agréablement surprise par le nombre de retours positifs, affirme que d’autres universités envisagent de proposer ce genre d’exercice dans leurs classes. Une initiative qui n’est pas prête d’arriver en France, où des lycéens en jupette luttant contre le sexisme suffisent à soulever un vent de polémique. |

# Politique

## Modération en ~

*« La modération politique était passée dans les mœurs comme la politesse des manières, et il en fut de cette première espèce de courtoisie comme de la seconde : elle servit de masque aux antipathies, et apprit à combattre sans scandale et sans bruit. »*

George Sand, Indiana, Gallimard, folio classique, page 129

## Soutenir un système ~ moribond

« C'étaient des hommes d'un grand talent, en effet, que ceux qui retenaient encore la société près de crouler dans l'abîme, et qui, suspendus eux-mêmes entre deux écueils, luttaient avec calme et aisance contre la rude vérité qui allait les engloutir. »

**George Sand, Indiana, Gallimard, folio classique, page 131**

# Porte

## ~ fermée

*« (…) mais me voilà bel et bien devant la porte qui mène à la bibliothèque. J’ai dû la pousser, cette porte, car à l’instant même surgit, tel un ange gardien qui me barrerait le chemin en agitant sa robe noire au lien d’ailes blanches, un monsieur à l’air aimable et un peu désinvolte, aux cheveux d’argent. Tout en me faisant signe de reculer, il exprime à voix basse son regret de ce que les dames ne soient admises à la bibliothèque qu’accompagnées d’un professeur de l’université, ou pourvue d’une lettre de recommandation.*

*Avoir été maudite par une femme, la chose est sans importance pour une bibliothèque de grande réputation. Vénérable et calme, ses trésors bien abrités dans son sein, elle dort béatement et, en ce qui me concerne, continuera de la faire éternellement. Jamais je ne réveillerai ses échos, jamais je ne redemanderai son hospitalité, j’en fis le serment alors que, tout irritée, je descendais son escalier. Cependant, il me restait une heure avant de déjeuner – et que pouvais-je bien faire ? Flâner dans les prés ? M’asseoir au bord de la rivière ? Certes, cette matinée d’automne était délicieuse. Les feuilles tombaient au sol en un tournoiement rouge. Je pouvais aisément faire ceci ou cela. Mais des sons musicaux vinrent frapper mes oreilles. On devait célébrer quelque office ou quelque cérémonie commémorative. L’orgue gémissait avec magnificence alors que j’avançais. Jusqu’à l’affliction chrétienne qui, dans cet air serein, résonnait plutôt comme un vague souvenir d’affliction, que comme l’affliction elle-même, jusqu’aux lamentations su vieil orgue qui semblaient enveloppées de paix. Même si j’en avais eu le droit, je n’aurais eu aucun désir d’entrer dans cette chapelle ; mais aurais-je eu cette envie, e bedeau m’eût peut-être arrêtée, e demandant mon certificat de baptême, ou une lettre de recommandation du doyen.»*

Virginia Woolf, Une chambre à soi, pp 13-14

Douce fluidité des alexandrins, vous savez, ces vers de 12 pieds, tissant un doux chemin entre le savoir et la superstition, la bibliothèque et la chapelle.

La sincérité de l’affliction des hommes face aux inégalités de genre. Comme cet appariteur désinvolte et désolé.

Lamentations/paix : comment quand un être cher meurt et que toute notre vie semble s’écrouler, nos réalités dissoutes, une autre réalité du monde elle perdure, s’offre à nos yeux, cette envie de vie de la femme repoussé au seuil de la bibliothèque est dans une indifférence totale du monde.

Ensuite Virginia va déjeuner, soulevée par l’ivresse et la vision incongrue d’un chat sans queue arrêté au centre de la pelouse, elle s’exclame « Certes tandis que je regardais le manx s’arrêter au milieu de la pelouse, comme si lui aussi remettait en question l’univers, quelque chose sembla me faire défaut.. »

et envie de dire à Virginia : c’est une queue qui te manque, comme ce chat improbable.

Le repas se poursuit, Virginie quitte ses hôtes.

## 2 ~ la maison au trésor est mise à l’abri

*« La belle journée d’octobre s’en allait doucement et les feuilles tombaient des arbres dans l’avenue, tandis que je la remontais. Les portes, les unes après les autres, semblaient se fermer doucement et définitivement. Derrière moi, d’innombrables appariteurs adaptaient d’innombrables clefs à des serrures bien huilées ; la maison au trésor était mise à l’abri pour une nouvelle nuit. »*

Virginia Woolf, Une chambre à soi, page 19

Elle continue ses déambulations de fin-d’après-midi…

*« C’était l’instant entre chien et loup où les couleurs s’exaspèrent, où les violets et les ors enflamment comme les battements d’un cœur impressionnable, les carreaux des fenêtres. C’était le moment où la beauté du monde, éclatante mais prête à périr – ici j’entrai dans le jardin, car la porte en avait été imprudemment laissée ouverte et, selon toute apparence, il n’y avait pas d’appariteurs dans les alentours -, montre ses deux visages : visage riant et visage d’angoisse qui partagent également notre cœur.*

*Pourquoi je vous lis cela, et bien parce que Virginia a placé entre deux tirets au milieu de cette évocation des lumières automnales une petite remarque amusante, l’aiguillon qui la taraude est revenu. Elle dit en fait « C’était le moment où la beauté du monde, éclatante mais prête à périr – ici j’entrai dans le jardin, car la porte en avait été imprudemment laissée ouverte et, selon toute apparence, il n’y avait pas d’appariteurs dans les alentours -, montre ses deux visages ».*

N’est-ce pas totalement incongru qu’en plein élan contemplatif de la beauté de ce qui l’entoure, Virginie place cette remarque, comme cette petite voix impertinente, en veilleuse, en sentinelle plutôt, toujours là, comme un prisme pour regarder le monde.  
Cette petite voix commente et rapporte à son expérience de femme dans cette Angleterre de la belle époque. Finalement comme elle, est-on toujours rappelées, rattachées à une lecture de monde qui nous remet à notre place et nous rappelle que des portes nous ont été fermées par une certaine désinvolture, ou nous serons peut-être ouvertes avec autorisations comme des quotas, un peu honteux, que l’on accepte, dont on s’accommode faute d’avoir la simple volonté spontanée de faire mieux. Mais qu’en est-il de ces portes de jardin laissées ouvertes par imprudence, laissées ouvertes sans surveillance. Dans le monde des hommes il y a eu de telles imprudences et il y a eu des femmes qui se promenaient par là comme Virginia, tout en nourrissant un désir, une vocation.

Je pense que l’on pourrait dire cela de Julie-Victoire Daubié, la première femme française ayant obtenu le droit de se présenter aux épreuves du baccalauréat ou encore Madeleine Pelletier, entrée par effraction dans le monde de la médecine par la petite porte des asiles d’aliénés où elle finit malheureusement ses jours étant devenue la première femme accédant à la profession de médecin et psychiatre.

Il y eut les portes d’autrefois, il y a celles d’aujourd’hui.

## Angoisse de découvrir ce qu’il y a derrière la ~

« Après avoir descendu un escalier, traversé une partie du rez-de-chaussée et réussi à ouvrir et refermer sans bruit deux portes, j’atteignis une deuxième volée de marches ; je les gravis et, juste devant moi, se trouvait la chambre de Miss Temple. De la lumière passait sous la porte et par le trou de la serrure ; un profond silence régnait partout. M’approchant, je vis que la porte était légèrement entrouverte ; sans doute pour laisser entrer un peu d’air pur dans l’antre confiné de la maladie. Nullement disposée à hésiter et débordant de pulsions impatientes – l’âme et les sens tremblant d’une vive angoisse – je poussai la porte et regardai. Mon regard cherchait Helen et craignait de trouver la mort. »

Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 150

# Potentiel

Née en 1863, fille de ferme en 1877. En 1910, le roman est prêt.

## Lecture ou lingerie ?

*« Aussitôt que nous avions fait notre première communion, nous n’allions plus en classe. Bonne Justine nous apprenait à faire de la lingerie. Nous faisons des coiffes pour les paysannes. Ce n’était pas très difficile, et comme c’était quelque chose de nouveau, je travaillais avec ardeur.*

*Bonne Justine déclara que je ferais une très bonne lingère. Sœur Marie-Aimée dit en ‘embrassant :*

*Si seulement tu pouvais vaincre ta paresse !*

*Mais quand j’eus fait plusieurs coiffes, et qu’il me fallut toujours recommencer, ma paresse reprit vite le dessus. Je m’ennuyais et je ne pouvais me décider à travailler. (….) Je finis par devenir insensible aux reproches. Sœur Marie-Aimée ne savait plus que faire pour m’encourager ou me punir.*

*Un jour, elle décida que je ferais la lecture tout haut deux fois par jour. Ce fut une grande joie pour moi ; je trouvais que l’heure de la lecture n’arrivait jamais assez vite, et je fermais toujours le livre avec regret. »  
Marguerite Audoux, Marie-Claire, suivi de l’atelier de Marie-Claire, Les cahiers rouges, Grasset*

|  |
| --- |
| Marie-Aimée qui a décelé chez Marie-Claire un potentiel trouva à la faire accueillir par Melle Maximilienne, la sœur du curé, afin de l’aider dans son magasin de mode. Monsieur le curé devait venir deux fois par semaine l’y instruire. Dans l’attente de l’accord de la mère supérieure, Marie-Aimée prodiguait conseils à Marie Claire sur sn nouvelle emploi. Elle avait 13 ans.  Voici l’entretien avec la mère supérieur : |

« - Savez-vous pourquoi je vois

….

Un potentiel tué dans l’œuf par la mère supérieur, par vengeance, car Marie-Aimée avait eu une aventure avec ledit Curé.

Marguerite Audoux lauréate du prix Fémina en 1910 pour Marie-Claire.  
Pris jury exclusivement féminin fondé pour contrer le Goncourt qui ne récompensait que des hommes. Le Fémina a récompensé plus d’hommes que de femmes ceci dit.

## Parcours éducatif I

[Shu Wen parle à Xinran] « *J’avais quinze ans quand les communistes ont pris le contrôle de tout le pays en 1949. Je me souviens d’avoir été emportée par la vague d’optimisme qui déferlait sur la Chine. Mon père était employé dans une société occidentale. Il n’avait pas fait d’études, il était autodidacte. Il a voulu que ma sœur et moi soyons instruites. C’était une grande chance pour nous. La majeure partie de la population à cette époque était composée de paysans analphabètes. On m’a envoyé dans une école religieuse, puis au lycée de Jing-Ling, qui avait été fondé par une Américaine en 1915. En ce temps- là, il n’y avait que cinq étudiants chinois. Quand j’y étais, il y en avait plus de cent. Au bout de deux ans, j’ai pu aller à l’université étudier la médecine. J’ai choisi de me former en dermatologie.* »

Xinran, Funérailles célestes, éditions Philippe Picquier, 2005, page 11

Xinran est journaliste à Pékin, elle a recueilli les confidences de femmes chinoises dans une émission de radio. Elle a rencontré Shu Wen et a été bouleversée par son récit, son amour, son voyage au Tibet.

## Parcours éducatif II

Berty Albrecht, Née en février 1893.

*« Sa chance ? Naître dans une famille protestante, beaucoup plus favorable à l’instruction des filles que le catholicisme qui se défie de leur imagination. (…) Marseille bénéficiant de l’ouverture d’un des premiers lycées de filles, ses parents l’inscrivent au lycée Montgrand, en classe enfantine. ( … ) elle échoue au brevet supérieur qui sanctionne la fin des études. ( …) Soucieux de compléter son éducation, les Wild prennent la décision de l’envoyer en Suisse, dans le berceau familial. Destination Lausanne. Sous-jacente, l’envie de la mère de canaliser le tempérament de sa fille. (…) Sur les bords du lac Léman, on l’inscrit à La Marjolaine, une « finishing school » qui dispense aux jeunes filles de bonne famille l’enseignement considéré comme indispensable : anglais, musique et bonnes manières. »*

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, Tempus, 2005, pages 30-31

A fondé le mouvement de résistance Combat. Arrêtée, elle meurt à la prison de Fresnes en 1943. Seule deux femmes sont enterrées au Mont Valérien. Renée Lévy professeure de lettre, déportée en décapitée et Berty Albrecht.

## ~non-accomplissement de son potentiel

*« ce qui fait souffrir dans la vie, je viens de le trouver ces jours-ci, c’est la disproportion continuelle et grandissante entre ce que l’on est, ce que l’on devrait être, ce que l’on pourrait être. »*

*Réflexion de Berty pendant ses séjours à la montagne offerts par son mari pour la guérir de son spleen.*

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, Tempus, 2005, page 62

# Poule

“ toute une existence au-dehors de petite fille de la campagne, avec les mêmes savoir-faire que les garçons, scier du bois, locher les pommes et tuer les poules d’un coup de ciseau au fond de la gorge. Seule différence, ne pas se laisser toucher le « quat’sous » . »

**Annie Ernaux, Une femme, page 28**

# Poussin

## Elever des poussins

Intéressant : j’ai découvert à l’instant en écoutant un CD d’entretiens d’Antoinette Fouque (fondatrice MLF) qu’elle avait dans les années 80 créé un syndicat pour les femmes mais que le projet n’avait pas eu lieu pour une raison obscure de non labellisation par le ministère des droits des femmes. Elle dit un truc marrant : » une femme qui élève 12 enfants n’a pas le droit à la sécurité sociale car elle ne fait pas un travail salarié alors qu’une femme qui élève des poussins, oui ! »

## Tuer des poussins

« Et John, il n’y avait personne pour le contrarier, encore moins pour le punir. Pourtant, il tordait le cou des pigeons, tuait les poussins des paons, lâchait les chiens sur les moutons, ravageait le raisin de la serre et cassait les boutons des plus belles plantes du jardin d’hiver. Il appelait aussi sa mère « la vieille », insultait parfois sa peau brune comme la sienne, ne tenait ouvertement aucun compte de ses souhaits, déchirait et abîmait fréquemment les soieries qu’elle portait ; il n’en restait pas moins « son petit amour ». »

**Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 47**

# Pouvoir

Aliénor d’Aquitaine

# Prince

## La fabrique des petits ~

« Dès sa naissance, il est déjà un petit prince, comme tous ces garçons nés peu après la guerre de 14. L’homme se fait rare après l’hécatombe d’un conflit qui en a tué autant et privé tant de femmes de fiancés et de maris. Tous ces garçons sont adulés par leurs parents et traités comme des dieux par leurs mères. Cette éducation, ce traitement spécial en fait d’ailleurs de vrais machistes qui nourriront les revendications de leurs compagnes bien des années plus tard… »

**Danielle Michel-Chich, Thérèse Clerc, Antigone aux cheveux blancs, des femmes-Antoinette Fouque, pages 31**

Il s’agit du frère ainé de Thérèse Clerc.

Voir aussi l’entrée « poussins » et Frida de Gisèle Halimi au sujet de son frère.

# Préjugés

## Une opinion reçue sans examen

« Je sais qu’il y a d’autres préjugés que ceux de la religion, et je crois qu’ils sont très bons à secouer, quoiqu’il n’y en ait aucun qui influe autant sur notre bonheur et notre malheur que celui de la religion. Qui dit préjugé dit une opinion qu’on a reçue sans examen ; parce qu’elle ne se soutiendrait pas. L’erreur ne peut jamais être un bien, et elle est sûrement un grand mal dans les choses d’où dépend la conduite de la vie. »

Emilie du Châtelet, Discours sur le bonheur, Rivages poche, page 42

**Q**

# Quatorze ans

Quatorze ans est un âge qui semble revenir, dans le corpus. Il a surgi plusieurs fois, il a insisté, il a mérité son entrée.

## La fontaine jaillissante d’une éloquence pure à ~

« Son âme était alors sur ses lèvres, et ses paroles coulaient. De quelle source ? Je ne saurais le dire. Une fille de quatorze ans a-t-elle le cœur assez grand, assez vigoureux pour contenir la fontaine jaillissante d’une éloquence pure, débordante, passionnées ? C’était là le caractère des propos d’Helen en ce jour, pour moi mémorable. »

**Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 138**

Helen et Jane ont pour une fois mangé à leur faim à l’invitation de Miss Temple la directrice de Lowood. Les deux sœurs aînées des Brontë sont mortes de tuberculoses, probablement affamées et affaiblies, comme les filles de Lowood, dans une institution la Clergy’s Daughters School à Cowan Bridge, où le père pasteur les croyait peut-être bien éduquées et à l’abri. Dans la relation entre la petite Jane et Helen, on ne peut s’empêcher de penser à la relation entre une petite sœur, Charlotte, et la ou les grandes sœurs qu’elle a peu connu. Marie et Elizabeth Brontë sont toutes les deux mortes à dix ans.

## ~, âge limite

« Jeune femme de qualité, ayant l’expérience de l’enseignement (n’y avait-il pas deux ans que j’enseignais ?), cherche une situation dans une famille dont les enfants ont moins de quatorze ans (je me dis qu’ayant à peine dix-huit ans, il ne convenait pas d’entreprendre d’éduquer des élèves plus âgés). Elle possède les qualifications pour enseigner les matières faisant habituellement partie d’une solide éducation anglaise, ainsi que le français, le dessin et la musique (à l’époque, lecteur, cette liste de compétences, qui paraîtrait aujourd’hui limitée, serait passée pour raisonnablement étendue). S’adresser à J.E. poste restante, Lowton, comté de \*\*\*. »

**Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 160**

## ~, se demander ce que sera son destin

« 1er septembre :

J’ai quatorze ans aujourd’hui. Le temps s’enfuit. Les femmes vieillissent, c’est inévitable. Aujourd’hui, j’ai inauguré une nouvelle coiffure et je me suis demandé : « Quel sera mon destin ? » Car aujourd’hui, j’ai tourné le dos à l’enfance et j’ai regardé la réalité en face.  Mon oncle de Glasgow, qui porte des favoris bien taillés et qui parle d’une voix traînante, vient apporter des faisans à ma mère. Pendant le repas d’une voix un peu crispée, je resterai assise, silencieuse, et je réfléchirai. Peut-être quelqu’un attentif aux enfants qui grandissent, me demandera-t-il, d’une voix un peu crispée : « Qu’est-ce qui te rend donc si pensive, Olga ? » Si on me le demande, je le dirai. Oui, je briserai le silence ; car tôt ou tard, ils devront bien savoir que je suis devenue secrète. Je veux dire par là que je me demande si je vais placer ma vie entre les mains d’un brave garçon et devenir mère, ou bien si je vais me dévergonder, courir le monde et y conquérir ma place. EN fait, je me vois mieux en libertine ; cela me correspond davantage. Tout du moins me semble-t-il. »

**Djuna Barnes, Journal d’une enfant dangereuse, nouvelles, L’arche, page 9.**

## ~, être une virago

« Oui, à la pleine lune, Don Pasos Dilemma m’attendra. Son esprit malfaisant m’a imaginée déjà, me jetant dans ses bras, fondant de tendresse et de naïveté.En réalité, c’est une virago qu’il tiendra dans ses bras. Ce mot me fait frissonner. Il n’y a qu’un seul autre mot qui m‘affecte autant : Mégère ! Voilà des mots dont je raffole. Ah ! Avoir quatorze ans et être une virago. Quelle autre femme a jamais réalisé un tel prodige ? Aucune. »

Djuna Barnes, Journal d’une enfant dangereuse, Nouvelles, L’arche, page 13.

## Garçon de ~

« Au lever du jour, le garçon décida qu’il avait plu, mais vers onze heures, la pluie avait cessé et le soleil tentait de faire son apparition. Carmen La Tosca savait que dehors tout était trempé. Ce garçon s’appelait Brandt Wilson, il avait quatorze ans. Il s’était plutôt bien débrouillé au lycée de la grande ville voisine. Il était petit, avec une grosse tête et un visage déjà adouci par une touche de mélancolie précoce. Il était couvert de boue et sa cravate rouge émergeait, ridicule, sur son gilet bien trop grand pour son torse étriqué et peu musclé. Il se tenait devant elle, sur la descente de lit, son chapeau à la main. »

Pour savoir ce que le garçon demanda à la dame, il faut lire la nouvelle de Djuna Barne, Un garçon pose une question à une dame.

Djuna Barnes, Journal d’une enfant dangereuse, Nouvelles, L’arche, page 28.

**«**

## Un sourire de ~

« (Bon anniversaire… C’était une immense vie, celle qu’il t’on volée, ta vie… Mais toi, avec ce sourire interminable, du haut de ce sourire de quatorze ans, tu dis aux assassins : Je suis là. J’existe !)

Note de l’auteur : Berkin Elvan, garçon de quatorze ans décédé en 2015 des suites d’une blessure à la tête due à un tir de grenade lacrymogène à bout portant par les policiers turcs.

Asli Erdoğan, Le silence même n’est plus à toi, Actes Sud, page 80

**R**

# Racine

## Des racines à notre insu

« Notre individualité a de profondes racines qui nous échappent car elles ne nous appartiennent pas : d’autres les ont cultivées pour nous, à notre insu. »

Elena Gianini Belotti, Du côté des petites filles, Editions Des femmes -Antoinette Fouque, mai 1973, préface, page 8

## Des racines biologiques ?

« L’objectif de l’identification de l’enfant au sexe qui lui est assigné est très vite atteint, et aucun élément ne permet de déduire que ce phénomène complexe a des racines biologiques. »

Elena Gianini Belotti, Du côté des petites filles, Editions Des femmes -Antoinette Fouque, mai 1973, préface, page 9

# Repas

## Des pommes de terre médiocres

« Mais à cet instant, la cloche du déjeuner retentit. Tout le monde rentra dans la maison. L’odeur qui imprégnait maintenant le réfectoire n’était guère plus appétissante que celle dont nos narines s’étaient régalées le matin. On servit le déjeuner dans deux immenses plats de fer-blanc, d’où s’élevait une forte vapeur fleurant la graisse âcre. Je découvris que le plat consistait en pommes de terre médiocres, mélangées à d’étranges fibres de viande rance cuite en même temps. De cette préparation, on servit une assiette relativement copieuse à chaque élève. Je mangeai ce que je pus et me demandai en mon fort intérieur si on aurait ça tous les jours. »  
  
**Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 104**

Premier repas de Jane dans l’orphelinat de Lowood, après le petit déjeuner de porridge d’avoine brûlé.

## Une demi-tranche de pain bis

« Peu après 5 heures, on nous servit un nouveau repas : une petite timbale de café et la moitié d’une tranche de pain bis. Je dévorai mon pain et bus mon café avec délice. Mais j’aurais bien voulu en avoir une autre part. J’avais encore faim. Une demi-heure de récréation suivit, puis l’étude. Ensuite le verre d’eau avec le morceau de galette d’avoine, les prières et le lit. »

**Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 105**

Deuxième repas de Jane dans l’orphelinat de Lowood.

## Une tranche de gâteau à l’anis

« Après nous avoir invitées, Helen et moi, à nous approcher de la table et avoir posé devant chacune une tasse de thé et un unique morceau de toast délicieux mais mince, elle se leva, ouvrit un tiroir fermé à clef dont elle tira un paquet enveloppé dans du papier, et révéla bientôt à notre vue un gâteau à l’anis de bonne taille.

« J’avais l’intention de vous en donner à chacune un morceau à emporter dit-elle, mais comme il y a si peu de toasts, vous le mangerez maintenant » et elle coupa des tranches d’une main généreuse.  
Nous fîmes ce soir-là un festin comme de nectar et d’ambroisie et le sourire de satisfaction avec lequel notre hôtesse nous regardait – alors que nous assouvissions notre faim d’affamées en dévorant les mets délicats qu’elle nous offrait généreusement – n’était pas le moindre délice de ce régal. »

**Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 137**

## ~ somptueux

« Quand le temps manquait pour préparer un vrai déjeuner, ce qui se produisait souvent, elle nous donnait une grosse part de pâté froid ou une épaisse tranche de pain et de fromage, que nous emportions dans les bois où nous choisissions toutes notre endroit préféré et nous faisions un repas somptueux. »

**Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 145**

# Retraite

« La Maison des Babayagas, c’est une anti-maison de retraite. (…) Les babayagas qui seront locataires de l’OPHLM avec des loyers modulables de 200 à 700 euros en fonction de leurs ressources, vivront dans un petit immeuble de trois étages comprenant une vingtaine de studios de 35 m2 indépendants avec cuisine et salle de bain et des espaces collectifs (terrasse, bibliothèque, bassin d’hydrothérapie, ateliers pour les artistes, salles de réunion…) et deux chambres d’hôtes pour les visiteurs ou une infirmière de nuit car il n’y aura aucun espace médical (les Babayagas recourant aux services de soins à domicile si besoin est).  
Cette maison aura quatre caractéristiques principales et sera :  
- autogérées(…)  
- solidaire (…)  
- citoyenne (…)  
- écologique (…) »

Tous les aspects sont prévus dans les moindres détails pour éviter d’être « emmurées vivantes ». »

**Danielle Michel-Chich, Thérèse Clerc, Antigone aux cheveux blancs, des femmes-Antoinette Fouque, pages 21-24**

Aussi, ce pourrait être dans l’entrée « béguinages » ou « chambre à soi ».

# Rêverie

## Rêverie éveillée

« Elle donne l’impression de réfléchir à quelque chose qui dépasse sa punition, qui dépasse sa situation. Quelque chose qui n’est ni autour d’elle ni devant elle. J’ai entendu parler de rêveries éveillées… Est-ce qu’elle est dans une rêverie éveillée en ce moment ? »

**Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 105**

# Rien

« Les parents de Thérèse, Yvonne et René, se marient en août 1923. Son père est employé, sa mère « rien », comme on le dit des femmes qui font tout mais ne sont rien. »

**Danielle Michel-Chich, Thérèse Clerc, Antigone aux cheveux blancs, des femmes-Antoinette Fouque, pages 30**

# Rôles

## Selon ses compétences

*« Elle rejoint Norman Haire et ses amis en leur apportant, outre son enthousiasme, la maîtrise du français, de l’anglais et de l’allemand, ce qui lui permet de traduire les brochures, les tracts ou les livres publiés sur le sujet. »*

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, Tempus, 2005, page 67

## Pas d’attributions déterminées par le sexe

*« La différence de rôle que certains hommes invoquent pour nous refuser nos droits n’est bien entendu qu’un prétexte car, si, dans la société, les femmes n’ont pas à remplir les mêmes rôles que les hommes, les hommes ne remplissent pas non plus tous le même rôle. N’y a-t-il pas des hommes qui ont le rôle de construire des maisons, d’autres, le rôle de tailler des habits, ceux-ci d’écrire, d’imprimer, ceux-là de labourer la terre ? »*

*« La femme ne cessera pas plus d’être femme, en devenant citoyenne, que l’homme en devenant citoyen, ne cesse d’être homme. » page183 (suite)*

*« Le sexe n’assigne pas à l’être humain de attributions déterminées. Etre homme ou être femme n’importe pas plus, dans la distribution des fonctions sociales, qu’être grand ou petit, brun ou blond, gras ou maigre. Il n’y a que pour procréer des enfants que la question de sexe est de rigueur ; mais pour faire des lois, elle n’est nullement mise en cause. A voir l’obstination de certaines personnes à nous objecter toujours et partout notre sexe, ce serait à croire en vérité, qu’elles confondent les mots : voter, légiférer et enfanter. »*

*Hubertine Auclert*

## Inné ?

*« Quand l’ethnologue américaine Margaret Mead s’en alla, il y a quelques années séjourner en Mélanésie (Océanie) parmi les autochtones, elle tomba de surprise en surprise. L’idée reçue selon laquelle chaque sexe avait un comportement inné….*

La Cause des femmes, Gisèle Halimi, Gallimard, folio, 1992, page 14

## ~de dactylo chez Pigier

*« Le souci de la simplicité va de pair avec une grand valeur attribuée au travail. Dans l’esprit de la bourgeoisie, la formation des filles est perçue comme un substitut à la dot : « si vous ne pouvez pas doter vos filles, envoyez-les à l’école Pigier » (école professionnelle de dactylographie), disait une publicité de la Belle Epoque… Il semble prudent aux yeux des parents de Berty de lui assurer une source de revenus. Son entrée dans le monde du travail reste cependant dans les limites du convenable. De vie professionnelle, de carrière, d’indépendance économique, il ne saurait être question. »*

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, Tempus, 2005, page 33

## Trois en un ~

Les différents rôles, eg Grèce classique.

« Non. Dans la plupart des sociétés, ces rôles de sont pas dissociés. L’Homme use de son épouse à la fois comme mère de ses fils, pourvoyeuse de confort, travailleuse et source de plaisir sexuel ! ».  
**La plus belle histoire des femmes, entretiens avec Françoise Héritier, Michelle Perrot Sylviane Agacinski par Nicole Bacharan, Seuil, 2011,** **page 39**

## ~ de la femme de l’artisan

*« Le « chef de famille » représentait les siens à l’extérieur, cela faisait partie de sa fonction, ce n’était pas une supériorité. Ainsi Isabelle (Isabelle est la grand-mère de l’auteure, née en 1862 et morte en 1947, elle a eu sept enfants), par exemple, fut pour son mari Firmin, marchand de vins, une collaboratrice efficace. Pendant qu’il faisait ses achats et ses livraisons (avec sa charrette, tirée par une jument), elle tenait la boutique, au début avec l’aide de sa propre mère, plus tard avec l’aide de ses filles aînées. Elle accueillait les clients, les conseillait éventuellement, et le soir, elle « faisait la caisse », c’est-à-dire qu’elle calculait le montant de la recette, et l’état des stocks. Elle ne se sentait pas exploitée : elle contribuait à la prospérité du ménage, prospérité dont elle profitait ainsi que les enfants. Firmin, très laborieux lui-même, lui en savait gré : « sans votre mère, disait-il à ses enfants, jamais je n’aurais pu faire ce que j’ai fait », à savoir, monter son commerce. »  
Yvonne Knibiehler, Qui gardera les enfants ?, Calmann-Lévy, 2007*

## ~de l’expérience de chacun et chacune

*« Des experts de différents collèges agricoles se réunissent en conférence pour décider de l’équilibre optimal des rations alimentaires des vaches laitières. Il y a deux types de considérations : 1/l’analyse des différentes céréales montrant leu pourcentage en protides, lipides, hydrates de carbones, fibres ; et 2/ quelle proportion de chacune de ces céréales combiner pour obtenir la meilleure formule d’aliment pour les vaches laitières.*

*C’est important de faire la distinction : les fermiers peuvent n’avoir aucune opinion sur le premier point. Si deux fermiers se disputaient à propos du pourcentage de protéines dans l’orge, la discussion serait sans intérêt, la seule chose à faire serait de consulter un expert agronome. Mais un fermier peut observer les effets du mélange de céréales sur ses bêtes. Il peut varier le mélange et noter ses effets ; un certain nombre de fermiers faisant cela pourraient comparer leurs résultats et les transmettre aux collèges agricoles.*

*Ainsi la part de chacun serait non seulement de pouvoir proposer le meilleur aliment à ses propres vaches, mais aussi de contribuer à la mise au point de la meilleure formule d’aliment. Comme ça, la meilleure formulation de la ration alimentaire évoluerait grâce à l’expérience de chacun. C’est tout ce que veut dire « démocratie », que l’expérience de chacun est nécessaire.*

(…) [comment ??]

Le mieux est de trouver comment combiner les expériences des collèges agricoles et celles des fermiers. Le fermier intelligent ne se fie pas à la parole des collèges agricole comme parole révélée mais comme un point de départ pour ses propres observations ; il sait que l’expert n’est pas celui qui a accès aux secrets du Tout-Puissant, mais celui qui une expérience d’un genre particulier qui doit être additionnée à sa propre expérience d’un *genre particulier, ainsi les deux ont leur rôle à jouer. »*

*Creative Experience de Mary Parler Follett, 1924, pp19-20*

Un génie du management, ignorée pendant près de 70 ans

Textes limpides sur l’expérimentation, la coopération, le conflit, le respect de l’autre et le management au quotidien

Henry Mintzberg s’écrie : « Imaginez, si nous avions passé la plus grande partie du siècle à suivre les enseignements de Mary Parker Follett au lieu de ceux de Fayol ! » (Graham, 1995 :203) (Prévoir, Organiser, Commander ; Coordonner ; Contrôler)

Peter Drucker considère qu’elle a été « l’étoile la plus brillante au firmament du management »

1924 – 2014 : 90 ans après, revenons-nos aujourd’hui à MP Follett avec notre thème « Management et espaces de discussion »

## Le façonnage des ~

**Hubertine Auclert, Discours de Marseille :**

« Jamais on n’a essayé de prendre un nombre déterminé d’enfants des deux sexes, de les soumettre à la même méthode d’éducation, aux mêmes conditions d’existence. « Qu’on renverse les conditions, dit un auteur, qu’on mette les garçons de 12 à 16 ans à la cuisine, à la couture et qu’on laisse les jeunes filles dans les écoles industrielles ; qu’on les fasse entrer en possession de tous les droits qui ont été jusqu’ici le lot exclusif des hommes ; qu’on enserre le jeune gens dans l’étiquette et les préjugés à l’aide desquels on a garrotté les femmes ; bientôt les rapports entre la valeur des deux sexes seront totalement renversés. »

## ~ assignée à résidence

*« Maîtresse de maison, elle se sent comme assignée à résidence, lasse de faire de la figuration dans les dîners londoniens où les discours misogynes sont légion. Crier haut et fort ne sert à rien, elle ne l’ignore pas : son mari ne la voit pas ailleurs que chez elle ou dans une salle de bal. Force est de constater que ce pauvre Frédéric ne la comprend pas, ne saisit pas ses aspirations, reste hermétique à ses interrogations. »*

*Et encore « Convaincu par l’image de jeune mère épanouie et satisfaite qu’elle affiche, Frédéric ne se rend pas compte qu’elle se sent désœuvrée, désireuse d’échapper au destin habituel des femmes. Jeune fille, elle a rêvé du prince charmant. Elle a déchanté. Jeune femme, elle a imaginé que la naissance de ses enfants la comblerait. Elle aborde la trentaine avec un arrière-goût du temps qui lui échappe et d’une vacuité qui la désole et l’empêche de réaliser quelque chose dont elle serait fière. »*

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, Tempus, 2005, page 59

## Le piège des ~attendus

*« Aux prises avec le rôle et les convenances que la société anglaise lui impose, coincée entre ses aspirations et sa destinée, elle se sent prise au piège. »*

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, Tempus, 2005, page 60

# Roman

## Orgueil et préjugé

## *« Vous serez stupéfait d’apprendre que moi qui n’aime pas les romans j’ai fini par me mettre à Jane Austeen et me suis prise de passion pour Orgueil et préjugé, que je ne pourrai pas arriver à rendre à la bibliothèque avant que vous ne m’en ayez troouvé un exemplaire. »*

## Helene Hanff, 84 Charing Cross road, Editions Autrement, 2001 page 61

**S**

# Salaire

## ~ enfantin comme obstacle à l’éducation

(Au XVIIIème siècle) « La question du coût éducatif, à l’école ou en pension, est pourant toujours déterminante dans les stratégies familiales en matière d’instruction. Envoyer sa fille à l’école, même lorsque celle-ci ne coûte rien, retentit sur le budget domestique au moins en privant momentanément du recours à un salarie enfantin pour arrondir des fins de mois difficiles. »

**Matine Sonnet, L’éducation des filles au temps des Lumières, Cerf, page 42**

# Sang

*« Le sang des filles, pourtant lié à la vie, est un sang impur, alors que le sang masculin, versé à la guerre, est un sang glorieux. »*

*Dans La plus belle histoire des femmes, entretiens avec Françoise Héritier, Michelle Perrot et Sylviane Agacinski par Nicole Bacharan, Seuil*

# Sauvage

## Femme ~

« Le mot sauvage n’est donc pas utilisé ici en son sens moderne, péjoratif, d’« échapper à tout contrôle », mais en son sens originel de « vivre une vie naturelle », une vie où la criatura, la créature, a une intégrité foncière et des limites saines. Les mots femme et sauvage créent une métaphore qui décrit la force fondatrice de l’espèce féminine. Ils personnifient cette force sans laquelle les femmes ne peuvent vivre. »

**Clarissa Pinkola Estés, Femmes qui courent avec les loups, Histoires et mythes de l’archétype de la Femme sauvage, livre de poche, page 22**

# Silence

## ~sur ceux qui avaient plaidé

*« Le silence tombera donc sur ceux qui avaient plaidé en faveur des droits des femmes comme il se fera plus tard autour d'Olympe de Gouges ou de Condorcet. »*

Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 45

# Sincérité

## Arracher le masque, la peau vient avec

Lors de l’écriture d’un mémoire pour le Master Management, Travail et Développement social à Dauphine, avec mes collègues d’écriture, nous dissertions sur le sujet très concret de la sincérité des dirigeants d’n

# Société

*« Il était fait ainsi. Un insatiable besoin d'événements et d'émotions dévorait sa vie. Il aimait la société avec ses lois et ses entraves, parce qu'elle offrait des aliments de combat et de résistance(...) »*

George Sand, Indiana, Gallimard, folio classique, page 128

Quand l'autrice nous explique la mort de Noun du point de vie de Monsieur de Ramière, son auteur. Une bonne entrée pour "société".

# Solidarité

*« Quel homme est assez ingrat envers la Providence pour lui reprocher le malheur des autres, si pour lui elle n'a eu que des sourires et des bienfaits ? (...) Qui croit à la misère qu'il ne connait pas ? »*

George Sand, Indiana, Gallimard, folio classique, page 130

# Subsistance

*« A l’aube de l’histoire humaine, une invention sociale amena les hommes à assurer la subsistance des femmes et des enfants. »*

Margaret Mead, L’Un et l‘autre sexe, folio essais, page 222

« Lorsque la chasse ne fournit qu’une faible partie de l’alimentation, tout en représentant l’essentiel de l’apport masculin à l’approvisionnement, les femmes assument les neuf dixièmes de la tâche pour les aliments de base. »

(…) « La répartition du travail peut se faire de mille façons : les hommes peuvent avoir beaucoup de loisir dans telle société, les femmes dans telle autre (elles sont indûment dispensées d’effort, dans les ménages urbains sans enfant en Amérique) ; mais le noyau demeure. L’homme héritier de la tradition subvient aux besoins des femmes et des enfants. »

Margaret Mead, L’Un et l‘autre sexe, folio essais, page 223

**T**

# Temps

## Ecoulement du ~

### Dans le sablier

Marina Tsvetaeva, dans sa dernière œuvre en prose « Histoire de Sonetchka » observe telle une entomologiste, Sonetchka, une très jeune actrice du Studio à Moscou dont elle fréquente les acteurs, à l’hiver 1917 ou 1918.

Qui de mieux qu’une poète pour définir un sablier.

« Un jour, elle s’amusait sur ma table avec un sablier, un sablier d’enfant – d’une durée de cinq minutes : un petit tube de verre, étranglé à la taille, maintenu par des baguettes de bois – et voilà que par cette « taille » - un mince filet de sable passait pendant cinq minutes.

-Voilà encore cinq petites minutes de passées… (Ensuite, le silence – comme s’il n’y avait plus du tout de Sonetchka dans la pièce, puis, tout à coup, sa voix – tout à fait inattendue) – tout de suite il va y avoir le dernier, le tout dernier petit grain de sable ! Voilà – c’est fini ! »

**Marina Tsvetaeva, Histoire de Sonetchka, clémence hiver éditeur, 1991, page 38 (livre acheté à la Librairie de livres anciens Les Amazones, rue Bonaparte, Paris)**

C’est beau à en pleurer. D’ailleurs, les larmes me viennent en le recopiant.

### Dans la journée de travail d’un ouvrier

Le temps prend une autre couleur avec Simon Weil dans ses carnets d’usine.

Philosophe dont tout l’œuvre tend vers la vérité, elle ne conçoit ses réflexions qu’en lien avec une action, une expérience. Agrégée de philosophie et professeur dans un lycée au Puy, elle demande en juin 1934 un congé afin de « préparer une thèse de philosophie concernant le rapport de la technique moderne, base de la grande industrie, avec les aspects essentiels de notre civilisation, c’est-à-dire d’une part notre organisation sociale, d’autre part, notre culture. » **Cité dans l’introduction de RC, page 21**

Elle embauche à l’usine Alsthom le 4 décembre 1934. Elle veut vivre les circonstances de la vie ouvrière pour les comprendre, les comprendre pour en parler, et en parler pour les transformer. Elle écrira par la suite dans Attente de Dieu, cité dans l’introduction : « Ce qui compte dans une vie humaine, ce ne sont pas les événements qui y dominent le cours des années – ou même des mois – ou même des jours. C’est la manière dont s’enchaine une minute à la suivante, et ce qu’il en coûte à chacun dans son corps, dans son cœur, dans son âme – et par-dessus tout dans l’exercice de sa faculté d’attention – pour effectuer minute par minute cet enchaînement. »

Revenons au Journal d’usine.

« Sixième semaine [du 7 au 12 janv. 1935]

Lundi 7 [janv.]. – 7 h – 9 h ½ : continué les cartons. En ai fait 865 de 7 h à 8 h ¾ (1 h ¾ à 50 C%) ; j’aurais dû en faire 1050. Puis suis allée cisailler les trop gros, ce pourquoi Bret. M’a marqué ½ h (effectivement).

A 9 h ¼ suis allée les découper, jusqu’à 9h ½. Marqué sur le 1er bon 1/2h (donc 1h1/4 pour 680 pièces), soit pour 3,40 F ; donc 2,72 F l’h : coulé.  
Marqué sur 2è bon 1h10 ; pour un peu plus de 700 pièces ; NON COULE. Total : 1h10 mn + 1/2h + 1/2h = 2h10mn.

9h1/2 – 10h20 : 1h travail à l’heure (découpé extrémités de longues bandes déjà coupées, pour Bret.)  
10h20 – 2 h 40 : planage à la presse (avec chic régleur du fond) des grosses pièces où découpé des languettes vendredi de 1h1/2 ) 3h (une autre les avait cambrées dans l’intervalle). 0,80% ! Fait 516 en 2h50 mn. Marqué 2h1/2. Gagné 4,15 F, soit officiellement 1,65 F de l’heure. Différence avec taux d’affutage pour 2h ½ : 0,37F.

2h45 à 5h1/4 : presse pour ovaliser petites pièces destinées à être soudées. 0,90% Très facile (le chrono est sûrement fou !). En ai fait 1400 ; donc gagné 1400 x 0,90 = 12,60 F. »

**Simone Weil, La condition ouvrière, folio essais, Gallimard, présentation et notes par Robert Chenavier, pages 94-95, Journal d’Usine**

### Mesurer l’écoulement du temps

« Une montre, si simple soit-elle, était déjà un luxe dans nos montagnes où la hauteur du soleil permettait toute l’année de calculer l’heure, d’autant plus qu’il n’y avait jamais de train à prendre, que chacun pouvait à la fermer organiser sa vie ainsi qu’il l’entendait et que, somme toute, la question d’heure était bien secondaire. Mais mon horloge n’était pas une montre ordinaire : au milieu d’une guirlande de roses rouges, un coucou, toutes les heures, ouvrait sa porte et nous criait l’heure avec force et noblesse. »

**Karen Blixen, La ferme africaine, France Loisirs, page 44**

Encore un rendez-vous, une réunion, un horaire de pause déjeuner à respecter ou faire respecter… L’heure et l’horaire sont des questions centrales dans le travail.Pour les petits bergers kikuyus sur les pelouses de la maison de Karen Blixen, dans les montagnes du Kenya, l’horloge représente la civilisation. La civilisation nous donne l’heure, nous contraint de la suivre, de se plier à son écoulement. Le luxe, ce n’est pas d’avoir une montre, mais c’est que la question de l’heure soit secondaire.

# Travail

## Avoir un ~ / avoir de l’argent

|  |
| --- |
| Virginia a déambulé dans les rues d’Oxbridge, d’un opulent déjeuner dans un conclave masculin à un dîner spartiate dans un collège de femmes, Fernham, université imaginaire, inspirée de Newnham College, fondé en 1871, le premier college exclusivement féminin à Cambridge, elle médite sur ce dramatique écart entre opulence et pauvreté…Son amie Mary, professeur à Fernham lui décrit les efforts immenses, lettres, requêtes, commissions, tout ce qui a été nécessaire à la fondation de cette institution pour éduquer les femmes et conclure : « **Et ce ne fut qu’après une longue lutte et avec la plus grande difficulté qu’on put réunir trente mille livres**» Et Virginia de penser (**page 32, Une chambre à soi**) : |

« *A la pensée de toutes ces femmes travaillant des années durant et trouvant qu’il est difficile de réunir deux mille livres, et faisant ce qu’elles pouvaient pour réunir trente mille livres, notre mépris pour la répréhensible pauvreté de notre sexe éclata. Qu’avaient donc fait nos mères pour ne pouvoir nous laisser le moindre bien ? Elles se poudraient le nez ? Regardaient les devantures des magasins ? Se pavanaient au soleil de Monte-Carlo ? Il y avait quelques photographies sur la cheminée. Il se peut que la mère de Mary - si c’était bien là son portrait - ait été une propre à rien en ses instants de loisirs (elle avait donné treize enfants à un ministre du culte) mais, dans ce cas, sa vie de joie et de dissipation n’avait laissé que peu de traces sur son visage. C’était une personne sans façon, une vielle dame au châle écossais retenu par une broche en camée ; elle était assise dans un fauteuil d’osier et incitait un épagneul à regarder l’appareil, avec cette expression amusée mais contrainte, de celle qui est sûre que le chien bougera dès qu’on appuiera sur la poire. Or si cette femme s’était lancée dans les affaires, si elle était devenue un fabricant de soie artificielle ou un magnat de la bourse, si elle avait laissé deux ou trois cent mille livres à Fernham, nous aurions pu être assises confortablement ce soir et le sujet de notre conversation aurait été l’archéologie, la botanique, l’anthropologie, la physique, la nature de l’atome, les mathématiques, l’astronomie, la relativité, la géographie. Si Mrs Seton et sa mère, et la mère de sa mère avaient appris le grand art de gagner de l’argent, si elles avaient, comme leurs pères et leurs grands-pères, fait des legs destinés à la création de chaires ou de maitrises de conférence, et de prix, et de bourses affectées à une personne de leur propre sexe, nous aurions pu dîner seules ici, de façon très acceptable, avec un perdreau et une bouteille de vin ; nous aurions pu, sans pour cela faire preuve d’une confiance exagérée, escompter une vie agréable et honorable à l’abri d’une profession généreusement rétribuée.* »

|  |
| --- |
| Je veux m’arrêter là un instant sur cette idée de profession qui met à l’abri et penser à une citation d’Yvette Roudy, « pour une femme, sa dot, c’est sa profession ». Nous parlons de profession, parlons donc de travail et de valeur du travail. Car il y a une entrée travail dans l’encyclopédie des femmes. Et elle sera des plus fournie. |

*« Le souci de la simplicité va de pair avec une grand valeur attribuée au travail. Dans l’esprit de la bourgeoisie, la formation des filles est perçue comme un substitut à la dot : « si vous ne pouvez pas doter vos filles, envoyez-les à l’école Pigier » (école professionnelle de dactylographie), disait une publicité de la Belle Epoque… Il semble prudent aux yeux des parents de Berty de lui assurer une source de revenus. Son entrée dans le monde du travail reste cependant dans les limites du convenable. De vie professionnelle, de carrière, d’indépendance économique, il ne saurait être question. »*

**Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, Tempus, 2005, page 33**

## Liberté de choisir son ~

*« Quand nous parlons de cette chose rationnelle : le droit, la liberté de choisir la carrière pour laquelle nous avons de l’attrait, tous les hommes s’écrient : « Eh quoi ! femmes, vous voulez nous remplacer ; vous voulez être électeurs, députés, ministres, et nous faire, nous tous, balayeurs, cuisiniers, hommes de ménage ! » Rassurez-vous, forts en égoïsme ! Les femmes ne réclament pas encore votre monopole pour se l’approprier. Ce qu’elles veulent, les femmes, c’est de pouvoir suivre la voie qui leur convient. Ce qu’elles ne veulent plus, les femmes, c’est d’être – parce qu’elles sont femmes – parquées dans un rôle déterminé au grand préjudice de leur intérêt et du vôtre. Il n’y aura d’harmonie dans la société, il n’y aura de bonheur pour l’humanité que dans l’égalité des droits pour tous et l’équitable répartition des fonctions entre tous, hommes et femmes indifféremment, suivant leurs aptitudes particulières. »*

Les rôles des femmes et leurs devoirs dans la société dans le livre Les femmes au gouvernail, 1923 (cité dans Hubertine Auclert, pionnière du féminisme, textes choisis préface de Geneviève Fraisse et présentation de Steven Hause)

## Être femme au ~

*« Nous allons parler de Josette.*

*Josette est une femme, et cela lui paraît si important qu’elle est prête à abdiquer la liberté d’être, de temps en temps, simplement (simplement !) un être hu main ou une citoyenne. Femme elle est et elle veut qu’on en tienne compte à chaque instant dans le regard qu’on pose sur elle et dans les termes par lesquels on la désigne. Quand j’écris, moi, ou quand j’enseigne, je me fiche bien d’être une femme une Sicilienne ou une Abkhaze : je suis un cerveau, neutre jusqu’à preuve du contraire, et je ne veux pas qu’on m’assigne (qu’on m’attache) à un sexe (biologique) ou même à un genre (socialement construit). Je ne veux pas. Que celle, celui, qui a déjà vérifié qu’un cerveau de femme en train d’enseigner ou de gouverner fonctionnait autrement que celui d’un cerveau d’homme me le prouve.*

*Elle parle de servitude pour toute forme de réduction à un déterminisme biologique, culturel, national.*

*Quand je propose un texte, une idée, quand je plante un nouveau massif fleuri dans mon jardin, je n’ai aucune envie qu’on les juge comme les travaux d’une femme. Je souhaite qu’on suspende la question du genre et qu’on évalue mon travail pour lui-même. »*

La tentation de Pénélope, Belinda Cannone, l’autre pensée, Stock, 2010

## Valeur du ~

*« Le travail est en effet estimé suivant la condition de celui qui l’accomplit. »*

Hubertine Auclert, pionnière du féminisme, textes choisis préface de Geneviève Fraisse et présentation de Steven Hause, Editions Bleu Autour

*« Dans les sociétés de chasseurs-collecteurs, les hommes chassent avec leurs arcs et leurs épieux et rapportent de la viande, mets très prisé mais qui représente tout juste 20% de la nourriture du groupe. Les femmes cueillent – c’est moins prestigieux -, mais elles procurent ainsi 80% des denrées. Tous les ethnologues de ces peuples le disent, cette proportion est constante. Les femmes jouent donc un rôle prédominant dans la survie du groupe. Cela n’empêche pas que, partout, la chasse soit beaucoup plus valorisée que la cueillette. Partout, le partage sexuel des rôles avantage le sexe masculin, en valorisant surtout le produit du travail de l’homme ».*

La plus belle histoire des femmes, entretiens avec Françoise Héritier, Michelle Perrot Sylviane Agacinski par Nicole Bacharan, Seuil, 2011, page 27

|  |
| --- |
| …Encore une occurrence de la fameuse loi du 80/20. On apprend dans les séminaires de leadership au féminin que seulement 20% de ce que nous faisons est vraiment utile… (avec 20% du temps on arrive à 80% de l’objectif, et pour atteindre les 100%, peaufiner, il faut passer les 80% de temps restant)  ….Et ce n’est pas fini : en mars 2013, Le Défenseur des droits publie un guide : "Un salaire égal pour un travail de valeur égale", A l’occasion de la journée internationale de la femme, le 8 mars, le Défenseur des droits publie un guide pratique pour une évaluation non discriminante des emplois à prédominance féminine. |

## La journée de ~

« A présent commence le travail du jour : par exemple l’enseignement durant quatre à cinq heures d’affilée. Cela signifie s’adonner à fond à une chose pendant une heure, s’adonner à fond à une autre chose pour l’heure qui suit. Pour cette heure-ci ou cette heure-là, on ne parvient pas à atteindre ce que l’on voulait, parfois même pour aucune. Notre propre lassitude, les interruptions imprévues, l’insuffisance des enfants et une foule de choses contrariantes, révoltantes, angoissantes nous entravent. Ou le travail du bureau : les relations avec des collègues ou des supérieurs désagréables, des exigences irréalisables, les reproches injustes, la bassesse humaine et peut-être aussi les détresses de tous genres ! Sonne midi : épuisé, brisé, on rentre chez soi. Là d’autres éventuels combats nous attendent encore. Où donc est passée la fraîcheur d’âme du matin ? On voudrait à nouveau bouillonner, se déchainer : indignation, dépit, repentir. Et il y a tant à faire encore jusqu’au soir. Ne doit-on pas repartir aussitôt à l’assaut ? Non pas ! Pas avant d’avoir recouvré, au moins un court instant, le calme. »

**Edith Stein, La puissance de la croix, anthologie, 6ème édition, Nouvelle cité, Spiritualité, 1982, page 72**

« Le « chef de famille » représentait les siens à l’extérieur, cela faisait partie de sa fonction, ce n’était pas une supériorité. Ainsi Isabelle (Isabelle est la grand-mère de l’auteure, née en 1862 et morte en 1947, elle a eu sept enfants), par exemple, fut pour son mari Firmin, marchand de vins, une collaboratrice efficace. Pendant qu’il faisait ses achats et ses livraisons (avec sa charrette, tirée par une jument), elle tenait la boutique, au début avec l’aide de sa propre mère, plus tard avec l’aide de ses filles aînées. Elle accueillait les clients, les conseillait éventuellement, et le soir, elle « faisait la caisse », c’est-à-dire qu’elle calculait le montant de la recette, et l’état des stocks. Elle ne se sentait pas exploitée : elle contribuait à la prospérité du ménage, prospérité dont elle profitait ainsi que les enfants. Firmin, très laborieux lui-même, lui en savait gré : « sans votre mère, disait-il à ses enfants, jamais je n’aurais pu faire ce que j’ai fait », à savoir, monter son commerce. »

**Yvonne Knibiehler, Qui gardera les enfants ?, Calmann-Lévy, 2007**

|  |
| --- |
| L’historienne, spécialiste de l’histoire des femmes Yvonne Knibiehler, est née en 1922 à Montpellier. Elle y effectue ses études et obtient en 1945 l’agrégation d’Histoire et de Géographie. Essayiste, féministe, mère de trois enfants, elle s’est écartée du courant dominant du féminisme des années 70 en défendant la maternité comme étant "une pièce maîtresse de l’identité féminine".  Elle vie l’épreuve de la "double journée", travaillant en tant qu’enseignante (avec le soutien de son mari ingénieur), mais s’occupant également des enfants. Son féminisme nait alors qu’elle travaille à sa thèse sur François Mignet, homme politique du XIXème siècle. Elle en prend conscience en constatant que celui-ci traite sa compagne de façon inacceptable.  En 1964, elle devient professeur d’Université et en 1970 elle crée Le Centre d’Etudes Féminines de l’Université de Provence, ainsi qu'un cours d’histoire des femmes. Elle publie en 1980, L’Histoire des mères du Moyen-âge à nos jours, suivi en 1987 de l’essai Les pères aussi ont une histoire. Elle explique qu’elle est « devenue féministe pour apprendre à repenser la maternité (…) les féministes allaient à l’extrême pour montrer que la maternité compromettait l’épanouissement du sujet femme ». Ce à quoi elle s’oppose en prônant un féminisme humaniste : « Il faudrait épanouir les femmes sans abattre le masculin ».  Elle publie ses mémoires en 2007 sous le titre teinté d’ironie, Qui gardera les enfants ? Mémoires d’une féministe iconoclaste.  Source : http://www.franceinter.fr/personne-yvonne-knibiehler  L’égalité n’est pas un jeu à somme nulle, cf. travaux de l’ORSE. |

## Répartition des tâches de ~ (mixité)

« Dans la communauté Samburu, c’est toujours la femme qui travaille beaucoup. Elle se réveille tôt, vers 3 heures, elle travaille toute la journée et se couche tard vers 23 heures. L’homme, lui, dort quand il veut et autant qu’il veut. A son réveil, il réclame son petit déjeuner, sort éventuellement le bétail de l’enclos et va dormir sous un arbre. Le reste du temps, il joue avec ses amis, exige qu’on lui apporte la nourriture là où il se trouve. Après il dort, et de nouveau il demande de la nourriture. La femme fait tout, mais rien ne lui appartient. Parfois elle n’a même pas le droit de manger. »

**Umoja, documentaire, le village interdit aux hommes de Jean Crousillac et Jean-Marc Sainclair**

« Les lions.  
Le lion est un carnivore. Il est dans la famille des félidés, c’est le roi de la forêt ou de la jungle. Il a une crinière et la femelle n’a pas de crinière et elle est plus petite que le lion. Les lions mangent tout le temps en premier. C’est la femelle qui chasse et le lion qui fait la sieste toute la journée. »

**Devoir de CP sur les lions, Alice Mejane, 2013**

## L’usage du temps dans le ~ (approche philosophique !)

*« Je n’ai pas recours à des moyens particuliers pour allonger mon temps de travail. Je fais ce que je peux. Les possibilités s’accroissent manifestement avec la foule des besoins. Mais si rien d’urgent n’est en jeu, les forces cessent plus tôt. Le ciel s’entend sûrement en économie. Donc ce qui vous arrive passé neuf heures n’a évidemment plus rien d’essentiel. Si dans la pratique rien ne répond parfaitement aux lois de la raison, c’est que nous ne sommes pas de purs esprits. Il n’y a aucun sens à se rebeller là contre. » (suivi d’une prière)*

Edith Stein, La puissance de la croix, anthologie, 6ème édition, Nouvelle cité, Spiritualité, 1982, page 50

*« L’essence de l’homme veut que tout un chacun, -et le genre humain en entier – doive commencer par actualiser ce à quoi sa nature le destine par un déploiement dans le temps et que ce déploiement soit lié à la libre participation de chacun et à la coopération de tous. »*

Edith Stein, La puissance de la croix, anthologie, 6ème édition, Nouvelle cité, Spiritualité, 1982, page 63

|  |
| --- |
| =>Coopération, rebondir sur MP Follett |

« [sur le rapport au temps] N’est-il pas possible de se ménager une heure dans la matinée pendant laquelle on pourrait non pas se disperser mais se rassembler, non pas se consumer mais gagne des forces pour affronter la journée toute entière ?

Mais certes il en va de bien plus que de cette unique heure. Il s’agit de vivre d’une heure jusqu’à l’autre de telle manière que l’on puisse sans cesse revenir à soi. Il n’est plus possible de « se laisser aller » ne serait-ce que de temps à autres. »

**Edith Stein, Sur la prière et la méditation page 69 La puissance de la croix, anthologie, 6ème édition, Nouvelle cité, Spiritualité, 1982**

|  |
| --- |
| => temps des femmes voir Dominique Méda |

« Chacun doit se connaitre ou apprendre à se connaitre pour savoir où et comment trouver le calme. Le mieux, si cela est possible, est de retourner pour un court laps de temps devant le tabernacle pour y décharger tous ses soucis. Pour celui à qui cela est impossible, si de surcroit le besoin d’un peu de repos physique se fait sentir, il reste la solution d’un temps de répit dans sa propre chambre. »

**Edith Stein, La puissance de la croix, anthologie, 6ème édition, Nouvelle cité, Spiritualité, 1982, page 75**

|  |
| --- |
| Note à moi – même  Commencer la nouvelle journée comme une nouvelle vie Page 75  Pourquoi j’aime citer Edith Stein ? C’est une philosophe allemande, assistante d’Edmund Husserl, le père de la phénoménologie. Elevée dans une famille juive, elle se convertit au catholicisme en 1922 à la lecture de Thérèse d’Avila et elle entre au carmel en 1933. Elle veut rester solidaire de ses frères et sœurs et meurt au camp d’Auschwitz. Elle a été canonisée en 1998 ; elle est une des trois Sainte Patronne de l’Europe. Les textes de l’anthologie que j’ai utilisés ont été réunis par Waltraud Herbsrtith une religieuse allemande du carmel d’Edith à Tubingen.  -> Faire une note sur la destinée extraordinaire d’Edith |

## Incertitudes sur la qualité du ~

*« Je suis revenue depuis plusieurs semaines au travail philosophique ; je m’atèle à une grosse tâche pour laquelle il me manque beaucoup, vraiment beaucoup de ce qui serait nécessaire. Si je ne pouvais compter sur la bénédiction attachée à la sainte obéissance et croire que le Seigneur peut réaliser ses desseins au moyen d’un instrument tout à fait faible et incapable, si tel est son bon plaisir, et bien je devrais abandonner la course. Ainsi, je fais de mon mieux et je ne manque pas mon courage de se laisser raffermir devant le tabernacle lorsqu’il vient à être ébranlé de l’érudition d’autres personnes. »*

La puissance de la croix, Edith Stein, anthologie, 6ème édition, Nouvelle cité, Spiritualité, 1982, pages 54-55

## Chercher un nouveau ~

« Qu’est-ce que je veux ? Une nouvelle situation dans une nouvelle maison, avec de nouveaux visages, dans de nouvelles conditions. Je le veux parce qu’il ne sert à rien de vouloir plus. Comment les gens s’y prennent-ils pour trouver une nouvelle situation ? Ils s’adressent à des amis, je suppose. Je n’ai pas d’amis. Il y en a bien d’autres qui n’ont pas d’amis qui doivent se débrouiller tous seuls et ne compter que sur eux ; quelles ressources ont-ils ? »   
Je ne pouvais le dire. Rien ne se présenta à moi. J’ordonnai donc à ma cervelle de trouver une réponse, et rapidement. Elle travailla de plus en plus vite. Je sentis le pouls battre dans ma tête et dans mes tempes ; mais pendant près d’une heure, elle travailla dans le chaos et ses efforts ne donnèrent aucun résultat. Rendue fiévreuse par cette application inutile, je me levai et fis le tour de la pièce ; je tirai le rideau et remarquai une ou deux étoiles, tremblai de froid et me glissai à nouveau dans mon lit.   
Une bonne fée avait sûrement, en mon absence, laissé la suggestion nécessaire sur mon oreiller, car, alors que je me recouchais, elle me vint tranquillement et naturellement à l’esprit. « Ceux qui cherchent une situation font passer une annonce ; il te faut passer une annonce dans le \*\*\*shire herald. »

**Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 159**

## Le ~des femmes a toujours été la norme

« "Nos connaissances sur les conditions du travail féminin au Moyen Âge sont le résultat d'une intense activité de recherche, menée en particulier par les historiens et les historiennes américains et allemands. Depuis la fin du siècle dernier, ils n'ont cessé d'attirer l'attention sur le fait que l'exclusion d'un grand nombre de femmes de l'artisanat, de la production et de l'industrie, était un phénomène spécifique au XIXème siècle bourgeois et que l'exercice par les femmes d'une activité professionnelle doit être considéré comme la norme, et en aucun cas comme une exception, dans l'économie des siècles précédents. »

**Histoire des femmes en occident, le Moyen Âge, George Duby et Michelle Perrot, sous la direction de Christiane Klapisch-Zuber, contraintes et libertés par Claudia Opitz, Tempus, page 379**

Cf entrée « commerce de la soie et autonomie »

« Cependant, des « domaines de compétences spécifiques » aux hommes et aux femmes se dessinaient dans une certaine mesure : aux secondes étaient concédés les soins de « l’intérieur », c’est-à-dire la maison, la cour et le jardin, le soin des enfants, des domestiques et du petit bétail ; leurs compétences s’étendaient aux secteurs du textile, de l’alimentation et du petit commerce. »

**Histoire des femmes en occident, le Moyen Âge, George Duby et Michelle Perrot, sous la direction de Christiane Klapisch-Zuber, contraintes et libertés par Claudia Opitz, Tempus, Page 380**

Ceci n’est pas sans évoquer Margery Kempe, femme d’affaires de la fin du XIVème siècle, et Jeanne la béguine dans son commerce de soi en 1300.

« And then, out of pure covetousness, and in order to maintaint her pride, she took up brewing, and was one of the greatest brewers in the town of N. for three or faur years until she lost a great deal of money, for she had never had any experience in that business. For however good her servants were and hoever knowledgeable in brewing, things would never go successfully for them. For when the ale had as fine a head of froth on it as anyone might see, suddenly the froth would go flat, and all the ale was lost in one brewing after another, so that her servants were ashamed and would not stay with her. Then this creature thought how God had punished her before – and she could not take heed – and now again by the loss of her goods; and then she left off and did no more brewing.»

**Margery Kempe, How to be a medieval women, Penguin classics, page 6**

A noter que l’échec dans les affaires n’était dû qu’à la punition divine et la honte des servants !

## Travail ou désolation ?

La prostitution, une forme particulière de désolation. Le père a enlevé le fils de 5 ans et est retourné en Afrique, laissant la mère et les deux filles à Paris. Elles survivent. Jusqu’à ce que la mère reçoive des nouvelles de son fils, s’aperçoive qu’elle l’a perdu à jamais, et s’enfonce dans le désespoir.

« Elle quitta le salon de coiffure où elle peinait depuis une vingtaine d’années et se mit à sortir le soir et bien qu’alors ni Norah ni sa sœur n’en eussent jamais le soupçon elles comprirent des années plus tard que leur mère avait dû travailler comme prostituée et que c’était là, malgré l’enjouement qu’elle affectait, la forme particulière que prenait sa désolation. »

**Marie Ndiaye, Trois femmes puissantes, nrf, Gallimard, page 54**

## Esclavage, travail et nécessité dans l'antiquité

« Travailler, c'était l'asservissement à la nécessité, et cet asservissement était inhérent aux conditions de la vie humaine. »

**Hannah Arendt, La condition de l'homme moderne, Calmann-Lévy, Pocket, page 128**

## Productivité propre du travail

« Le travail, indépendamment des circonstances historiques... possède en effet une "productivité" propre, si fragiles, si éphémères qu'en soient les résultats. »

**Hannah Arendt lit Karl Marx, dans la condition de l'homme moderne, Calmann-Lévy, Pocket, page 132 et seq.**  
  
  
  
« Cette productivité ne réside pas dans les produits du travail, mais dans l'"énergie" humaine que n'épuise pas la production de ses moyens de vivre et de subsister. »

**Hannah Arendt, La condition de l'homme moderne, Calmann-Lévy, Pocket, page 133**

## Le travail de nos corps et l'œuvre de nos mains

« Il est étonnant au premier abord que l'époque moderne (...) n'ait pu produire une seule théorie dans laquelle fussent nettement distingués l'animal laborans et l'homo faber, "le travail de nos corps et l'œuvre de nos mains. »

**Hannah Arendt, La condition de l'homme moderne, (Calmann-Lévy, Agora, Pocket, page 130**

## Les peines ne prennent fin que dans la mort

« Alors qu'ouvrer [forme verbale d'œuvre] prend fin quand l'objet est achevé, prêt à s'ajouter au monde commun des objets, travailler tourne sans cesse dans le même cercle que prescrivent les processus biologiques de l'organisme vivant, les fatigues et les peines ne prennent fin que dans la mort de cet organisme. »

**Hannah Arendt, La condition de l'homme moderne, C-L, Agora, Pocket, page 144**

## Travailler et ouvrer, lien avec l’identité

« Alors à nous d’œuvrer, de penser, de proposer des savoirs mais aussi des représentations contre d’autres, en essayant – c’est mon souci- de défendre celles qui sont les plus généreuses, c’est-à-dire celles qui ouvrent le plus de possibles à l’invention de soi. »

**Belinda Cannone, La tentation de Pénélope, l’autre pensée Stock, 2010, page 20**

## Le bonheur du travail

« Le bonheur du travail, c'est que l'effort et sa récompense se suivent d'aussi près que la production et la consommation des moyens de subsistance, de sorte que le bonheur accompagne le processus tout comme le plaisir accompagne le fonctionnement d'un corps en bonne santé. »

**Hannah Arendt, La condition de l'homme moderne, C-L, Agora, Pocket, pages 154-155**

# Trentaine

*« Convaincu par l’image de jeune mère épanouie et satisfaite qu’elle affiche, Frédéric ne se rend pas compte qu’elle se sent désœuvrée, désireuse d’échapper au destin habituel des femmes. Jeune fille, elle a rêvé du prince charmant. Elle a déchanté. Jeune femme, elle a imaginé que la naissance de ses enfants la comblerait. Elle aborde la trentaine avec un arrière-goût du temps qui lui échappe et d’une vacuité qui la désole et l’empêche de réaliser quelque chose dont elle serait fière. »*

Dominique Missika, Berty Albrecht, Féministe et résistante, Editions Perrin, Tempus, 2005, page 59

U

# Usurpation

« Le Trésor des Dames en 1405 et La Cité des dames inspireront tous les essais qui paraîtront au XVIè et au XVIIè sous des plumes masculines »

**Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 19**

# Utérus

« Deux cents ans après les Éléments de physiologie (note de bas de page : Diderot, Eléments de physiologie, Paris, Librairie Marcel Didier, 1964) et la belle gravure de l’Encyclopédie de Diderot, l’ « utérus » ne figure toujours pas dans les dictionnaires de psychanalyse ni dans les dictionnaires d’éthique. »

**Il y a deux sexes, Antoinette Fouque, préface à la deuxième édition, page xv, Gallimard, le Débat, 2004**

**V**

# Vassale

« [Les compagnons de croisade de Guillaume] se pliaient aux usages féodaux en venant en informer le roi de France, car c'était de toute façon au suzerain de protéger sa vassale et de la marier si elle était veuve ou fille"

**Régine Pernoud, Aliénor d’Aquitaine, livre de poche, page 17**

Mariage d'Aliénor à la mort de son père guillaume, elle est sa seule héritière.

# Vélo

« Perds pas ton temps à ça, fais du vélo. »  
  
**Annie Ernaux, La femme gelée, folio, page 77**

Ce que dit sa mère a l'adolescente, alors qu'elle s'entraîne à repasser torchons et mouchoirs.

# Vertu

## Vertu et bonheur de la société

« J’entends par vertu tout ce qui contribue au bonheur de la société, et, par conséquent, au nôtre, puisque nous sommes membres de la société. »

Emilie du Châtelet, Discours sur le bonheur, Rivages poche, page 43

# Vengeance

## Un poison

« C’était comme de la vengeance que j’avais goûtée pour la première fois ; comme une liqueur aromatique, elle paraissait, quand on l’avalait, riche et savoureuse. Son arrière-goût, métallique et agressif, me donna la sensation d’avoir été empoisonnée. »

**Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 83**

## Jamais la ~ ne trouble mon cœur

« De plus, avec cette foi, je peux si bien distinguer le criminel de son crime ; je peux pardonner si sincèrement au premier alors que j’abhorre le second ; avec cette foi jamais la vengeance ne trouble mon cœur, jamais la dégradation ne me dégoûte trop, jamais l’injustice ne m’écrase davantage. Je vis dans le calme en contemplant la fin. »

**Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio classique, page 116**

Mots d’Helen Burns, amie de la petite Jane dans l’institution de Lowood. Elle a quelques années de plus que Jane et ses paroles semblent souvent d’une sagesse d’un autre âge.

# Viande

Aliénor épouse Louis VII. Elle apporte à ce roi de France théorique les terres opulentes du sud-ouest.

« Près d'un millier d'invités, sans compter la foule de peuple qui, aux alentours et dans les basses-cours du château, allait avoir ce jour-là sa part des énormes quartiers de viandes et des pièces de vin distribués à tout venant, comme c'était la coutume lors des mariages princiers. »

**Régine Pernoud, Aliénor d’Aquitaine, livre de poche, page 15**

# Victimisation

## Ne pas confondre Histoire et ~

« L’Occident et l’Orient mettent le feu à la planète et aux femmes, et le monde brûle. Dedans, dehors, dans la famille, dans la rue, à l’école, sur les routes, dans les quartiers, les cités, dans les campagnes, dans les sociétés de droit comme ailleurs, riches ou pauvres, traditionnelles ou modernistes, à tous les niveaux d’analyse possible, les femmes ont à faire face à une guerre particulière, comme si leur corps doté d’une fonction indispensable pour l’espèce, la fonction génésique, était l’objet d’une haine immémoriale. Celles qui constatent cette sombre réalité sont accusées de « victimiser » les femmes, alors qu’elles ne font que désigner le carnage et les bourreaux.(…) il n’y a pas de guerre des sexes, car les femmes ne font pas la guerre ; jusqu’ici, elles la subissent. »

Antoinette Fouque, Il y a deux sexes, préface à la deuxième édition, page xiii-xiv, Gallimard, le Débat, 2004

## ~et courage

*« Chaque jour, le courage et la force des femmes défient un destin qui ne leur est pas imposé par l’anatomie mais prescrit par les traditions, et construit par les civilisation et l’histoire. »*

Antoinette Fouque, Il y a deux sexes, préface à la deuxième édition, page iv, Gallimard, le Débat, 2004

# Vie

## Trop courte pour…

« La vie me semble trop courte pour qu’on la passe à nourrir de l’animosité ou à tenir le compte des torts qu’on a subis. »

**Charlotte Brontë, Jane Eyre, folio Classique, page 115**

## Que faire de sa ~ ?

« Que faire de sa vie, la question n'a pas de sexe, la réponse non plus, je le crois naïvement l'année du bac. »

**Annie Ernaux, La femme gelée, folio, page 94**

# Village

|  |
| --- |
| Note à moi-même  cf. Belinda Cannone, La tentation de Pénélope, l’autre pensée Stock, 2010, pp 28-29 (elle cite le documentaire Umoja, le village interdit aux hommes, de Jean Crousillac et Jean-Marc Sainclair, 52 mn, 2008)  Le mont Athos, interdit aux femmes…  Les réseaux de femmes « interdits aux hommes » ?....  Les hommes éloignent les femmes pour se rapprocher de Dieu (Mont Ahtos) , les femmes s’éloignent des hommes pour se protéger des violences (village d’Umoja)  reprendre éléments d’un article internet intitulé «  Umoja, le village interdit aux hommes et aussi une autre expérience récente dans un pays d’Afrique ( ?) identique, dans un camp de réfugiés ( ?) que pour femmes. |

# Vin

## Achat de ~

|  |
| --- |
| Dans les rolls du public records office de Londres, on retrouve pour la première fois mentionnées les dépenses de la Reine. |

« Ainsi l’une des premières [mentions]qui nomment expressément la reine mentionne l’achat de l’huile pour ses lampes, et semblable mention revient à plusieurs reprises dans les rôles qui concernent son règne ; on imagine assez Aliénor cette fille du midi horrifiée par l’éclairage des résidences anglaises qui se fait surtout avec des chandelles de suif ou pour les demeures les plus riches, des cierges de cire, et de s’empresser de faire venir de l’huile de son Midi aquitain dont la clarté est douce et dansante, sans mauvaises odeurs. De même voit-on revenir souvent les achats de vin pour la reine : on imagine bien qu’une fille d’Aquitaine n’aurait jamais pu s’habituer à la bière ; « cervoise ne passera vin » - c’est un dicton du temps. Et sans doute encouragées par son exemple, les marchands de vin de Guyenne vont, dès cette époque, apprendre le chemin des ports anglais pour le plus grand profit des vignerons bordelais et le plus grand plaisir des insulaires on a pu calculer qu’au XIII ème siècle on buvait plus de vin en moyenne par tête d’habitant, en Angleterre, qu’on ne le fait aujourd’hui. »

**Régine Pernoud, Aliénor d’Aquitaine, Albin Michel, Le livre de poche 1965, page 116**

|  |
| --- |
|  |

## ~ la riche flamme orangée des relations raisonnables

« Pendant ce temps les verres se coloraient de jaune puis de rouge, et se remplissaient et se vidaient. C’est ainsi que s’allumait en moi, à mi-chemin de l’épine dorsale, lieu où siège l’âme, non pas cette dure petite lumière électrique que nous appelons éclat quand elle joue allègrement sur nos lèvres, mais cette lueur plus profonde, subtile et souterraine qui est la riche flamme orangée des relations raisonnables. Nul besoin de se presser. Nul besoin de briller. Nul besoin d’être différent de ce qu’on est.»

**Virginia Woolf, Une chambre à soi, 10/18, page 18**

|  |
| --- |
| ~ pour payer l’éducation de sa fille Au XVIIIème siècle dans les pensionnats de jeunes filles tenus par les congrégations, les frais scolaires sont conséquents, fluctuent parfois « à la tête du client » ou sont aussi payés en nature.  « Même usage chez les Ursulines de la rue Sainte-Avoye où il en coûte officiellement de 350 à 500 livres par an, mais les 323 familles traitant avec la maison entre 1763 et 1792 versent entre 150 et 900 livres, sans compter la fille d’un marchand de vin fournisseur de la communauté qui paie en nature. »  **Martine Sonnet, l’éducation des filles au temps des lumières, cerf, page 47**  Note à moi-même pour compléter  Cf dans Colette  Cf Aglaé, chanteuse canadienne, retrouver une chanson, un petit verre d’un petit vin du pays |

# Virilité

## Os

Phrase par laquelle les femmes de Nouvelle-Guinée mettent l’homme en demeure de prouver sa virilité.

« Tu n’as donc pas d’os ? ».

**Margaret Mead, L’un et l’autre sexe, folio essais, page 39**

## Libre penseur

« Poullain de La Barre eut en plus le courage de prendre des libertés "avec des choses que son état lui faisait un devoir de respecter"..., jolie manière d'exprimer qu'il était un libre penseur. Ces libertés, qui coûtent toujours cher, il ne les a pas prises seulement vis-à-vis du catholicisme mais aussi de l'idéologie virile qui régnait de son temps. Les premières lui ont coûté sa position, les secondes lui ont sans doute coûté sa réputation. »

**Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 42**

# Visage

## Glorieux ~ de jardin

« Bien que ma liberté, à toute heure, dépendît d’une escalade facile – une grille, un mur, un « toiton » incliné – l’illusion et la foi me revenaient dès que j’atterrissais, au retour, sur le gravier du jardin. Car, après la question : « d’où viens-tu ?... » et le rituel froncement de sourcils, ma mère reprenait son tranquille, son glorieux visage de jardin, beaucoup plus beau que son soucieux visage de maison. »

**Colette, Sido, dans Sido suivi des vrilles de la vigne, Livre de poche, page 40**

# Vivre

## Croire en la beauté du monde

« Pour m’aider à dépasser tout « ça », j’ai travaillé sur des liens et des sentiments puissants. J’ai décidé d’aimer les gens au-delà de ce qu’ils donnent à montrer. J’ai préféré croire en la beauté du monde. »

Claudine Cordani, La justice dans la peau - les arbresses

## Vivre, comme des arbresses, un art qu’on peut développer

(…) Tamir Klein, « Les arbres sont fascinants. Qu’il vente, qu’il neige, qu’il fasse froid ou chaud, sec ou humide, ils ne peuvent pas s’en aller : ils doivent trouver des solutions en eux. » Comme des femmes dans la société. Comme des arbres dans les villes. Comme des arbresses. Vivre est un art qu’on peut développer.

Claudine Cordani, La justice dans la peau - les arbresses

## Moments vécus et écrire l’histoire

« Tous ces moments vécus, précieux autant que des diamants, me glisseront entre les doigts comme des gouttes d’eau. De l’immense océan de la réalité ne demeurera qu’une coquille vide échouée sur le sable. Je la presserai contre mon oreille et m’efforcerai de mettre en mots la chanson infinie qu’elle me soufflera. »

Asli Erdogan, L’homme coquillage, Actes sud, page 9

## Passer sa vie à ne pas mourir

« « J’ai passé ma vie à ne pas mourir », me dit-elle alors. »

[Françoise Noël-Jothy cite Claudine Cordani.]

Claudine Cordani, La justice dans la peau - les arbresses

# Viol

## Culture du viol (weekend de désintégration)

« Durant le trajet, un garçon s’empare d’in micro pour chauffer l’ambiance. Très vite, tout le monde braille en cœur avec lui des chansons paillardes. Dans notre livret d’accueil, parmi les informations pratiques sur l’établissement, on nous avait glissé des polycopiés avec des paroles. Je suis le mouvement. C’est l’effet de groupe. Je me rends vite compte que je suis en train de scander des horreurs : « A cinq ans, c’est consentant », « baise ta mère et t’auras un frère », « Y a plus de pucelle en maternelle », mais aussi « Mets ton gland dans un enfant ». Je suis mal à l’aise, mais je ne fais rien pour arrêter le carnage. Je ne connais pas encore tout à fait le concept de culture du viol, mais je sais maintenant que ce qui se déroule sous mes yeux en est un parfait exemple. »

Marie Laguerre avec Laurène Daycard, Rebellez-vous ! L’iconoclaste, page 57

Cet événement est aussi un outrage sexiste, qualifié dans le Code Pénal.

# Vote

## Droit de ~

« Un seul homme en 1790 aura le tranquille courage d'affirmer que le terme de suffrage universel est une duperie si on en exclut la moitié de la population. »

**Benoite Groult, Le féminisme au masculin, livre de poche, page 52**

Elle parle de Condorcet.

## Droit que donne le droit de vote

Souvent, dans la lutte pour le droit de vote des femmes, a été invoquée l’asymétrie entre droit de vote ou droits civiques, et devoir (pas de droit de vote, mais devoir de payer des impôts – Hubertine Auclert), pas le droit de monter à la tribune, mais celui de monter à l’échafaud.

« La plupart ont été arrêtées pour leur activité dans la Résistance, seule trente-cinq n’avaient pas participé à des actes de résistance. Cent dix-neuf sont communistes ou sympathisantes sur 230, soixante-trois sont sans appartenance politique et douze appartiennent à des réseaux gaullistes.  
Elles ne pensaient pas risquer pour leurs actes autant que les hommes. Les femmes n’ont pas le droit de vote en France à cette époque. Les femmes ne sont pas des soldats. Elles ne sont protégées par aucun statut spécifique de la convention de Genève, elles sont en marge. Soudain elles se découvrent au centre d’un dispositif redoutable de répression. Sans aucune protection.

Certaines ont regretté de ne pas accéder à des postes de commandement dans la Résistance intérieure, et beaucoup pourront se plaindre après-guerre que leur résistance, effective et courageuse, n’a de loin pas eu la même reconnaissance que celle des hommes. Par exemple, seules six d’entre elles recevront le titre de Compagnon de la Libération sur 1038 nommés. »

**Ghislaine Dunant, Charlotte Delbo, La vie retrouvée, Bernard Grasset, 2016, page 58**

A rapprocher des constats de Dominique Missika dans son ouvrage sur Bertie Albrecht

## Oh mon dieu

« Je m’en souviens si bien, c’était durant la guerre de 1914, ils étaient tous français et ils paraient du vote des femmes. Et une des femmes q ui écoutait dit : oh mon Dieu, il faut que je m’occupe de tant de choses, du charbon et du sucre et des bougies et de la viande, et maintenant voter. Oh mon Dieu. »

**Gertrude Stein, Paris France, Rivages poche, petite bibliothèque, page 30**

**W**

**X**

## Chromosome X (ou femmes responsables de la naissance de filles)

« Les spermatozoïdes se divisent en deux catégories : ceux qui sont pourvus de chromosomes X, qui donneront naissance à une fille, et ceux pourvus d’un chromosome Y qui donneront naissance à un garçon. »

Elena Gianini Belotti, Deu côté des petites filles, éditions des femmes, 1973, page 15

## Découverte du X (ou femmes responsables de la naissance de filles)

« Mais ce fut seulement en 1956 qu’on découvrit l’existence de spermatozoïdes porteurs de chromosomes X et de spermatozoïdes porteurs de chromosome Y. »

Elena Gianini Belotti, Deu côté des petites filles, éditions des femmes, 1973, page 18

**Y**

# Yorkshire

## Yorkshire Pudding

« Mettez une tasse de farine, un œuf, une demi-tasse de lait et une bonne pincée de sel dans une terrine. Mélangez jusqu’à ce que la pâte fasse un ruban. Placez dans le réfrigérateur pendant plusieurs heures. (C’est mieux si vous le faites ce matin.) Lorsque vous mettez votre rôti au four, mettez-y aussi un deuxième plat à chauffer. Une demi-heure avant que votre rôti soit cuit, versez un peu de jus gras du rôti dans ce plat, juste de quoi recouvrir le fond. Ce plat doit être brûlant. Versez-y la pâte du pudding. Le rôti et le pudding seront prêts en même temps.

Je ne sais pas bien comment le décrire à quelqu’un qui n’en a jamais vu, mais le Yorkshire Pudding doit beaucoup gonfler, être bien doré et croustillant et quand on le découpe, on s’aperçoit que l’intérieur est creux. »

Helene Hanff, 84 Charing Cross road, Editions Autrement, 2001, page 29

**Z**

# Zut

## « Oh, et puis zut »

« C’était l’histoire d’un homme qui habitait en banlieue. Tous les matins, il prenait le 8h12 pour aller en ville, montait dans le même wagon et s’asseyait toujours à la même place. Et ce depuis vingt ans. Et puis un soir, il n’était pas rentré chez lui. Il n’était plus jamais retourné à son bureau. Il n’était tout simplement jamais réapparu.   
La dernière personne à l’avoir vu était le conducteur du 17h17.  
 « Il attendait sur le quai à Grand Central, racontait cet homme, comme il le faisait tous les soirs depuis que je travaille sur cette ligne. Il a mis un pied sur la marche, et puis, tout d’un coup, il s’est arrêté et il a dit : « Oh, et puis zut », et il a levé son pied de la marche, et il s’est éloigné. C’est la dernière fois que quelqu’un l’a vu. » »

Dorothy Parker, Mauvaise journée, demain, Christian Bourgois éditeur, (nouvelles), « quel joli petit tableau », page 7